

colorchecker CLASSIC



+ x-rite

+
mm

4 (12)

Revue

FONDS MICHELET

IP

Cours au Collège de France,, 1849-
1850, 1851.

N^o 9

12

12

Cours de Michelet au Collège de France,,
1849-1850-1851

(Copie de Bémont.. Les minutes se trouvent à la
Bibliothèque de la ville de Paris)

Collège de France

de Mechelet
Cours de 1849.



Ms 9



Cours de 1849

1^{er} semestre.

(Congé après Juin 1848; mais novembre
avait adouci.)

Dans la leçon de l'Amour de Dieu (5^e),
je dis pourquoi il me fallait Dieu; je jugeai
le Christianisme.

In

Cours de 1849
1^{re} leçon



Jeudi 25 janv. 1849. 1^{er}

Le but du cours : que les hommes aiment encore.

Il me tardait de vous revoir, de vous voir réunis ici. Ah! [Hes] difficile en ces temps, de se réunir....

Je vous vois donc ici réunis à mon foyer; je puis épancher cette plénitude de six mois et ce long silence. Oui, le Collège de France est mon foyer maintenant; ici, je me sens au complet; j'y inhale les hautes brises.

Quel lieu, et combien encourageant! Ici, je crois toujours entendre la parole émue, le grand souffle, l'âme candide et sublime de l'auteur d'Attila. Ici, j'entends toujours la voix du poète national de soixante millions d'hommes, cette voix austère du prophète où je sentais le sanglot de tant de nationalités qui n'ont pas de voix encore.

Et vous, Messieurs, quel soutien vous êtes pour moi! Ah! si je ne vous voyais pas, je n'entreprendrais pas la chose difficile, impossible, que j'entreprends cette année. Ici, je vois mes anciens, mes fidèles auditeurs; non, mes amis! qui sont venus, même quand le canon tonnait. J'y vois la tradition vivante du Collège recueillie, mais augmentée, visitée d'un esprit nouveau, les âmes tendres et profondes qui, du sanctuaire domestique, vont, malgré elles, à la gloire, apportant devant le public la lampe mystérieuse des affections intimes. J'y vois ces jeunes cœurs, nés d'hier à la foi nouvelle, qui m'ont dit: nous croyons en vous, et nous vous suivrons partout, dans vos paroles et vos doctrines, dans vos

En
penible travaux, dans les routes difficiles où vous
vous engagez, à l'entrée du temps barbare qui
peut être commencement pour l'Europe. Nous vous
suivons quand même, et dans la liberté et dans la
fatalité!

Ah! Je ne sens fort ici; et s'il est un lieu où
je puisse verser les pensées de mon cœur, c'est ici.
Quelles pensées? Des pensées d'hommes, celles des hommes
de ce temps, les vôtres, Messieurs. Je ne prétends rien
vous enseigner que ce que vous avez vu, c'est vous-
mêmes, vos idées, vos songes.

Un crépe sur la liberté, la terre sanglante,
les villes incendiées, des ruines! On rebâtera, mais les
ruines du cœur, comment [les rebâtir]? Voilà ce que
vous avez rêvé.... Voyez comme la nature se hâte
de consoler la ruine de mousses et de fleurs, faisons
comme la nature, empruntons lui le secret des
consolations profondes.

Mais la nature a mille puissances. Moi, qui
suis-je? J'entreprends pourtant cette chose difficile,
impossible, insensée, le boudoir d'un tel déchirement,
de vouloir que les hommes s'aiment encore.
Difficile; l'histoire du monde semble l'histoire
de la haine et de la mort. Voyez les haines de races,
tant de peuples disparus! Pourquoi? L'enfant croyait
tout semblable, l'homme croit tout différent, et que
la différence est hostilité, et qu'il faut la supprimer,
violemment, bruyamment la briser.

Le moyen âge dure encore, et mêle partout ses erreurs sur la nature de l'amour, [qui n'est pas] l'absorption, le vertige où ni Dieu, ni l'homme, ne sont plus sentis.... La vraie nature de l'amour et de l'amitié, c'est d'aimer la différence même, la résistance même, de respecter la liberté. Plus on la respecte, plus on la concilie sûrement.

Le moyen âge a aussi erré sur la méthode. [Il a] saisi d'avance, surpris l'âme dormant, encore, lui a versé l'opium, l'a magnétisé au royaume, oh! cela n'est pas loyal. Le temps moderne, en demandant l'union et la conciliation, ne veut rien qu'en pleine lumière. Tout ce qu'il désire, se sentant loyal, c'est d'être bien vu. De la lumière, signeurs!

L'idée de l'amour étant la plus générale, et fondamentale, et le christianisme étant une institution mêlée à tout, son erreur sur l'amour s'est mêlée à tout.

Une idée doit désormais fonder sur une base nouvelle tout amour, amitié, bienveillance, charité, dans l'Eglise, l'Etat, la société, l'industrie, etc.; c'est que le désir d'amour, plus fort que celui d'union, n'est point celui d'absorber tout et de supprimer la personne. C'est le respect de la liberté, le respect de la personne, l'appel aux forces qui lui sont propres, et en ceci l'amour est identique à la justice, chose tellement ignorée du Moyen âge!



Or, voici sa récompense : la personne ainsi ménagée, la liberté ainsi respectée, a pour vengeance invincible de se modifier d'autant plus qu'elle n'y est pas contrainte. Tout ce que l'amour ou l'amitié ont ainsi sacrifié se regagne de l'autre côté, et revient à son profit. L'union est d'autant plus profonde. Dans l'absorption du Moyen âge, les deux périssaient à la fois, et dans l'union moderne ils vivent réunis en une même personne énergique. Un tendre respect pour la liberté telle est la vertu moderne, celle qui renouvellera le monde.

C'est l'art moderne, tout autre que celui du Moyen âge, ce n'est ni ^{la} force, ni ^{le} vice, ni ^{le} commandement, l'obéissance et l'imitation, c'est l'art d'aimer celui qui ne nous invite pas, qui ne nous ressemble pas ; c'est le désintéressement qui veut développer les qualités propres à cet être, fussent [elles] contraires aux nôtres ; c'est la douceur patiente et loyale en même temps avec laquelle on l'appelle à révéler tout son être, le prenant où il faut le pondre, selon la nature ; c'est le discernement qui varie les moyens selon les natures, pour ne l'écraser ni briser.

Convertisse de la leçon IV : subtilité de de la première leçon ; imitée.
Le jeune cœur n'y songe en se donnant.

Cours de 1849
2^e leçon.

1^{er} février 1849 5



Un effort pour réconcilier tous les Dieux, les
mettre au même autel. L'incubation de la
femme juive; le Messie. Rome et le Colisée;
mais dans le Colisée même, l'apparition opposante
de l'Inde, de l'Égypte, du génie grec.

Ce lieu est consacré pour la liberté de l'esprit;
qu'il le soit aussi pour celles du cœur; qu'il reste
dans ce pays divisé un lieu où il soit encore permis
de ne point haïr.

Que la plaine s'agite dans ses divisions, mais que
l'union dans le libre esprit nous tienne ici sur la montagne.

Je ne viens nullement diminuer vos tendances
d'action. Vous êtes des Français, vous êtes chargés des
affaires du monde; mais pour remplir ce rôle il
faut être fort, et la force intérieure n'existe que pour
celui qui a la forte unité en lui. Venez la prendre
ici, Messieurs. Venez vous recueillir avec moi, dans
ce lieu plein de foule, et pourtant solitaire. Vous en
emporterez quelque force.

Ce que je fais en ce moment, c'est me donner
d'unité; cette identité, je la poursuis dans le monde
religieux, social, moral, dans le monde même du cœur.

Voilà ce que je voudrais faire. Laissez-moi croire
un moment que j'ai dans la main le rameau d'or
par qui Virgile ouvre le monde des esprits; que j'ai le
rameau béni qui précédaient dans Jérusalem l'entrée
de l'homme de paix.

50

60

Aujourd'hui, je réconcilie Dieu et l'homme, la religion

La religion jusqu'ici impossible. Elle est une bénédiction; or toutes se maudissaient; les théologiens la jugeaient sur la décadence (Colisée; inquisition); les savants la jugeaient dans l'ensemble incohérent; des éléments étrangers qu'y ont ajoutés les siècles.

Mais toute institution qui dure ne se surcharge pas. Voici une île volcanique. Les savants abordent, le géologue y reconnaît l'action de forces intérieures. Et moi, je vous dis que cette île, lancée du fond à la surface, c'est un profond soupir de la terre, un cri fixé, pétrifié, du génie du globe, qui souffre, captif au dedans, comme tant de nations le sont au dehors. Il crie, il gémit en paroles de pierre et de lave, il s'agite sous les obstacles, et porte jusqu'à la lumière les réclamations de sa liberté. Telle est une religion: une éruption profonde sortant d'un abîme bien autre que celui du globe, l'abîme du cœur de l'homme.

Quoi de plus intense que d'y voir ~~le sentiment~~ ^{le produit ou} d'un système ^{ou} climats!

Un système? Non, [toute] religion est chose possible. Les climats ont une action pour modifier, non pour commander. La nature en général est trop régulière pour avoir de l'initiative. Elle fournit le vêtement

62

83 Siècle, non le Siècle eux-mêmes.

72

Le vêtement, c'est ce qui diffère, aussi la nouvelle critique n'a marqué que la différence, n'a montré que la discorde. Le monde était discordant, la science est venue expliquer, montrer la discorde. Qu'il vienne donc un ignorant pour enseigner l'union.

Toutes les religions sont sorties d'une même source : le cœur attendri de l'homme, le sein blessé de la femme ; toutes sont des remèdes aux blessures de l'âme, toutes sont des religions de la moralité. Oubliez cette distinction injuste, funeste, impie, entre les religions de moralité et les religions de la nature. Celle religion traîne plus pesamment l'extérieur, le vêtement de la nature, mais il lui est extérieur.



[L'incubation de la femme Juive, le Messie].

Elle ne rêvait pas seulement, elle faisait. Quelle sainteté dans l'amour ! L'idée qu'on allait créer le libérateur du monde !

O mœurs pures, attendrissantes douces ! Comme l'enfant devait fleurir, sous la rosée de cette pensée divine, de ce regard maternel, sous la douce influence d'une femme émise, rêveuse, qui, chaque jour, pour toute écor, sans avoir besoin de parler, pénétrait son cœur d'un soupir !

72

L'Inde était là, accroupie, dans une infinie
 douceur, pleine de rêves et d'enchantement, comme une
 femme au premier ravissement d'avoir mis un
 enfant au monde. L'Europe était là, la bonne mère
 pais, douce, féconde; on voyait dans son regard
 l'attendrissement de la femme et de la mère....



Concilier les races.



Hier les lieux, aujourd'hui les hommes; hier les religions, aujourd'hui les races et les cités.

Quand le pauvre génie de la planète, captif au centre du globe, fut condamné aux travaux immenses d'en faire un ouvrage d'art, il reçut deux forces, deux moyens de perfectionnement: d'une part la mort, de l'autre l'amour et l'amitié. la mort pour multiplier les essais, l'amour pour les féconder, les multiplier, en assurer la durée.

Le premier degré de l'amour, [c'est d']avoir la même direction. . . ., mais à mesure que l'individu se dessine, la force augmente, et aussi les causes de régression et de mort. La solidarité augmente; non solidarité de nature, mais de tendresse, qui accroît le péril. Tu étais seul, te voilà plusieurs; tu as donné prise.

Le Chimpanzé. — J'ai vu au Jardin les plantes en être: comment le nommer? J'ris dans ses beaux yeux, si tendres, qu'il se mourait de sa solitude. Quel mystère: une âme, sous ce masque de bête! Il n'avait pas le raisonnement développé; mais [il était] supérieur, par la sensibilité, à plusieurs

3w

race humaines. yeux admirables, attendrissants.

Hélas! La qualité qui élève la vie au premier degré est donc un obstacle pour arriver au second? Cette qualité charmante, cette haute sensibilité, est punie comme un crime, la sensibilité immolée par toute la terre! Voyez comme la destinée des femmes est plus dure que celle des hommes!

La race, entre les races d'hommes la première par la tendresse du cœur, la race nègre, est la plus persécutée. race femme par la sensibilité. En vain la nature, pour la sauver, la fit aussi la plus forte; que fallait-il? Cultiver en cette race les dons féminins, les métiers, les arts propres aux femmes, à la sensibilité. que Géricault [l'] a bien senti! Dans le sacrifice de la Me'duse, le plus tendre qui meurt pour son maître, le plus fort qui fait signe à la voile à l'avenir. C'est l'esclave qu'on vient d'arracher de son pays, qui délivrera les autres. Profond symbole! Le salut est peut-être dans ces races; ils sont jésus dans l'épuisement du monde.

Celui qui sauve, souvent, c'est celui qui est perdu. Voyez, dans le monde antique, la grande victime du monde héroïque, la grande race phénicienne et carthaginoise, si barbaquement exterminée, et de plus calomniée.... Six lignes restent, mais aussi un fait.

104

l'élégant et barbare destructeur de Carthage,
Scipion Emilien, l'ennemi des Gracques, le héros de
l'impopularité, peu à peu se trouva seul; sa
femme le fit étrangler dans son lit. Cependant
il n'eut ~~aucun~~ ami qu'un esclave carthaginois,
poète aimable et faible, le plus doux des hommes.
[C'est lui qui écrivait le vers célèbre]: Homo sum... [Je
suis homme, et rien de ce qui est homme ne m'est
étranger]. L'empire en fut brisé; c'était le christianisme
qui venait d'être prononcé.

Homo sum! Rome ^[est] brisée, qui disait: l'étranger
est l'ennemi. Bientôt c'est la même race qui, dans
les villes marchandes de la Syrie, se mit à suivre Jésus.
La même donne au monde Papinien, Ulpian; aussi
la grâce et l'équité.

Comment sauver une race? Comment la changer?
Deux questions de vie et de mort. D'une part, nous
détruisons des races héroïques (les Indiens d'Amérique,
vrais héros, détruits par la migration européenne. Les
Arabs d'Algérie); de l'autre, une race moins forte,
mais infiniment féconde, les Slaves, menace l'Europe.
Nous brisons l'acier, mais nous ne brisons pas
l'océan (les Slaves). Il nous faut sauver le vent, et
changer les autres... sauver les races en les initiant;
non les changer, mais faire qu'elles soient elles-mêmes,
comme la mère qui tend la main, non le doigt,

14w

et se le donne pas. Elle le montre, l'enfant regarde et marche sous crainte: il voit le doigt de sa mère, et croit en être soutenu.

[Il faut faire] ainsi pour tout ce qu'on aime, et qu'on veut élever à soi. L'amour, qui commencent à peine sur le globe, s'élargira nos cœurs à contenir le monde, et l'humanité entière deviendra l'objet aimé, accepté dans ses énergies. Nous voudrions la diversité pour que la Physique du monde reste entière; à chaque peuple, à chaque race, nous dirons: «sois toi-même», et alors elle ira vers nous.



12 N

Cours de 1849
4^e Leçon.

15 février 1849

13

L'unité dans l'amitié. Cité, la grande
amitié. Amour, une toute petite cité. Moi



C cours est une œuvre de conciliation. J'ai vu
qu'il y a en lieu où il soit permis, encore de ne point haïr.
P. 1818 grandes ténèbres, et dans mon cœur

qu'il étoit en leur ou à son
En juin 1848, grandes ténèbres, et dans mon cœur
même. J'ai cherché à tâtons, rappelés les grands moments
de la mort. En 1800, quand tout trembla, Danton disait,
— « Ami, que cherches-tu ? » — et l'autre, farouche, répondait,
« la Paix » ! mais ce n'est point autour des monastères
que se rencontre la paix, elle se trouve en soi, dans la
volonté même. ^{Comme dans la vie du cœur, dans l'amour, l'amitié.} Combien l'idée de Grainville est plus haute !
En 1800, quand tout périssait l'après de la liberté,
tout s'éteint ; la terre veut mourir et ne peut ;
il reste un homme encore, et cet homme cherche un
homme à travers les grandes ténèbres. Tout qu'il y
aura de l'amour, de l'amitié, le monde ne peut
mourir.

mourir.
 Donc à travers nos ténèbres, me croyant un
 moment le dernier homme, j'en suis mis à
 rechercher la grande unité humaine, l'unité de religion,
 de races. Je voudrais maintenant la chercher dans la
 cité, et dans la cité de l'âme, et dans l'union de âmes,
 l'amour et l'amour de Dieu.

Je vous ai raconté deux destructions immenses,
quand la nature supprima les races ~~Kép~~^{no} centrifuges,
~~trop différentes,~~ mêlées d'animaux, d'être monstrueuses,
ses premiers étonnements, ses rêves; quand l'humanité

13w

supprima les races trop excentriques, trop différentes.
Hélas! destructions effroyables, pertes irréparables! Belle
sera jamais compensée par le genre humain.

Sortons de race, de tribus, du monde vague;
unions les semblables, élimons le dissimilable.

Bâtissons val tour d'airain; le dedans est mère, le
dehors impie; bâtissons une cité, la plus petite possible,
la cité de forts. Pour la faire telle, on tue le faible,
la femme même y sera forte, résultat: une force
morale immense. [Chaque Spartiate] mène sept piliers
à la bataille de Platée; Sparte, pour secours [à une
ville alliée], envoie un homme. Cité si exclusive qu'elle
seiche, comme une plante qui, pour rester pure, aurait
refusé la terre, l'air, l'eau, disant: je ne veux
que le soleil. La force de la cité de la force, est
la cité de l'esprit [Athènes]. Merveilleuse éducation,
où toute vie se développe; flamme sublime, mais
sans renouvellement; Impuissante d'initiation; elle
mourront [toute] d'aridité ou de discord. Qu'est-ce
que la cité? Initiation. Il y faut des faibles pour
devenir forts; il y faut des forts pour devenir généraux.
Il faut une échelle facile à gravir.

Échec, on renonce. Et pourquoi s'abattre?

Pourquoi abjurer l'idée de patrie? Non, c'est fini, la
voilà qui se réfugie dans l'âme. «L'âme seule est
toute la cité, fermons-la; qu'elle soit une cité d'airain,
la cité du destin.» — [C'est] heureuse? — Oui, dans les
fers, dans les supplices, l'événement à la bouche et grinçant
les dents, [elle répond]: oui, je suis heureuse.



Tout ceci est pour l'extérieur. Mais si l'intérieur est trouble? Platon a dit que l'âme est toute pleine de factions, de sorte que les guerres et les guerres civiles, que nous croyons finies, nous les retrouvons ici. Sèneque avoue la maladie: le soupire. Ah! maladie bien ancienne. Déjà dans la Haute Asie, dans l'Himalaya, ils disent: tu soupires, donc tu n'as pas l'unité; l'unité n'est pas dans l'individu, mais dans la réunion. Son image n'est pas une construction barbare de quelques grosses pierres mal jointes, mais une construction romaine [faite de] petites pierres [tenues par du] ciment plus dur que la pierre. — Tu as voulu être seul pour être fort; tu seras seul, et faible. Impuissance d'adoption, d'imitation.

Alors la cité est difficile, si l'unité de l'âme solitaire est difficile, eh! bien, essayons d'une toute petite cité, d'une union élastique, volontaire, essayons de l'unité. Oui, je veux des âmes à moi; je veux avoir quelque chose en propre, m'approprier un bien à moi.

L'appropriation est la condition de la vie. Je ne suis pas propriétaire, mais si je ne m'approprie quelque chose, je ne voudrais de la vie; quoi? Un champ, une maison? Non, des âmes, des volontés, des sympathies, et quelle? Vos âmes, Messieurs.

Je ne suis propriétaire; j'ai ici mon fils dans vos sympathies, et ce n'est point une chose de talent, mais de bonne volonté. C'est en cela que nous nous appartenons, moi et cet auditoire. Que le talent, la force

Impression & nos très accablantes, très différentes. Telles
Hélas! destructions effroyables, sentis invariables! Telle
ne sera jamais comparée par le genre humain.
Jostons de nos, & témoins de grande vague,
unions & souffrances, salons des dévouements.
Où nous ne pourrions d'ailleurs, ou est, la plus petite
possible, ou dedans, tout est avec; dedans, tout est
impossible. C'est pour, est, des faits de l'opinion, même dans
éducation, ou toute vie se développe. A l'heure même
mais nous renouvellement; impuissance d'initiation;
des mouvements d'acidité ou de discorde. Qu'est-ce que
la vie? Initiation. Le fait de la vie pour nous, fait,
il y a fait de fait pour devenir goûter. Le fait
une échelle facile à gravir.



ne manquent, la voix même, je viendrais encore, et vous m'écouteriez, Messieurs, quand même je ne parlerais pas. Ce n'est pas ma parole que vous venez chercher ici et que vous avez aimée en moi; ce que vous venez puiser, c'est la grande, l'immense volonté que j'apporte et monte avec vous dans la lumière.

Formons une petite bande d'amis dévoués, fidèles. Ouvre le vaisseau de l'âme! S'en aller tous ensemble sur un vaisseau éternel! Mais les uns ont été emportés par la tempête; les autres, curieux, sont descendus aux îles fortunées, et le vaisseau reste encore. Ceux-ci sont les sûrs, les fidèles; oui, mais de missions diverses [ils se séparent]. Une voix dit: tu as une grande chose à faire; toi, tu te jetteras à la mer, tu seras un héros, tu sauveras un monde; ne s'agit pas sur le vaisseau. — Toi, tu deviendras vaisseau toi-même, tu traverseras l'Atlantide. Ainsi le vaisseau se dépeuple à mesure que la vie avance, et de grands ombres viennent à l'horizon.

Mais un compagnon reste encore, faible, tendre, dévoué. « Ton vaisseau sera mon vaisseau, tes tempêtes seront les miennes. D'avance j'épouse tes naufrages. Si tu abordes jamais, ton foyer sera mon foyer, et les deux seront mes deux. » — « Aimable compagnon, qui viens chercher cette rude vie, sais-tu bien, avant de te dévouer, ce que c'est que l'Océan? » — « Oui, je sais et je sais aussi que je pourrais faiblir, et je mis la force même, je suis la molle résistance où se brisent les chocs les plus durs. Je suis la nature ondoyante,

16v

rien ne me brise. Je suis la faiblesse forte, la force mobile, comme la vague qui foud dans ta main, et qui fascine, entraîne, emporte. Je n'ai pas peur de l'Océan, parce que je suis l'Océan; je suis la femme. Et le jour, ô fort, où ta force te manquera, où tes bras auront défailli, où la vie t'abandonnera, ... La vie, tu l'auras dans mon souffle, et la force sur mon cœur.

Il y a ici espoir d'union; pourquoi? Par égalité ou par inégalité? Egalité? oui, le mot de Shakespeare: juste avoir haut que mon cœur. Inégalité? oui; il faut que l'un des deux soit faible pour être aimé de l'autre, qu'il espère être protégé.

Ce qui manquait à l'amitié, c'était l'inégalité. Le puissant mystère d'amour, c'est que la femme est à la fois égale et inégale.

Initiation mutuelle: lui, qui est la force active, il donnera l'action, l'initiation; elle, la force passive et patiente, elle le rendra doux, patient, humain, elle l'humanisera, car elle est l'humanité. Elle arrive comme la nature, l'élément, la fatalité. Et lui, il doit en faire une liberté. Le mariage est pour elle une libération, une participation aux libertés de l'homme. S'il la laisse comme fatalité, [l'union ne produit] rien que le désespoir.

Ce qui serait impie dans l'amour, ce serait de confirmer l'inégalité, de dire: tu étais inférieur, plus

faible, etc, et je te fais moins encore, je t'absorbe, je te perds en moi. C'est que je t'aime, dit-il; Être deux? Non, je veux absorber, être absolu, comme Dieu."

Erreur! Dieu n'a pas absorbé, au contraire, il permet sans cesse à la nature d'être. Il donne le souverain exemple du respect de la liberté. En respect. Bien plus: il crée des libertés, c'est-à-dire qu'il crée des révoltes possibles. Il dit: «tu pourras faire le mal; tu feras le bien et vendras à moi; et tu me préféreras; pourquoi? Parce que je suis l'amour.»

Je dois déclarer ici que je n'ai jamais compris le monde sans une telle cause morale. Les logiciens donnent pour explications de difficultés plus grandes. S'ils sortent de Dieu comme amour, ils ne peuvent engendrer l'existence, ni la mettre en mouvement.

Le seul enseignement plus grave, nul qui touche plus profondément nos destinées. Ce ne sont point des paroles, ce sont les pensées mêmes du cœur. Je sens que je parle ici du pied même de l'autel.

Où, l'amour suppose deux choses; celle que Dieu dit à sa créature: tu auras beau faire, tu t'égareras peut-être, mais toujours tu me reviendras. 1° je suis le plus digne d'être aimé; 2° j'aime davantage.

C'est là la nature de Dieu; ce doit être l'effort de l'homme. Il s'impose, en aimant, l'obligation d'être tel, qu'à ce double titre, il y ait nécessité de l'aimer; que, raisonnable ou passionné, l'objet aimé doive la

préférer, et comme le plus digne, et comme le plus aimant. — le plus digne, au moins par la grandeur de la volonté, — et soit obligé de lui dire toujours le mot du Moyen-âge: plus est en vous!

Haute, sublime condition, heureuse nécessité, d'être le plus digne! Quand nous voyons Dieu, ou la patrie, ou l'homme de génie, ou l'ami, aller toujours par la voie seconde, l'érécitement fécond, toujours enfant, ou des œuvres, ou des actes, alors nous disons: j'ai raison d'aimer. Voilà la première condition de l'amar: aimer plus, être le plus digne.

Mais comment montrer cela? Non seulement par l'héroïsme et la fécondité personnel, mais en communiquant l'héroïsme et la fécondité, en rendant l'âme qu'on aime de plus en plus libre et active, et plus en plus énergique. Mais cette énergie, ne tournera-t-elle pas contre celui qui la crée? Oui, le plus souvent; la grandeur, la force, la générosité de l'amar, consistent à créer une énergie, une liberté, même une révolte possible.

L'amar est donc une force vraiment héroïque en ceci: il ne crée ~~pas~~ la véritable union, qu'en créant son obstacle; il y a héroïsme, parce qu'il y a péril.

Dieu aime et crée toujours, crée des libertés. Il le fait bien. Si ce n'étaient des libertés, il n'aurait jamais à espérer de retour; mais, créant des libertés, il crée des révoltes possibles. Possible? C'est ce qui doit arriver quelque fois; si ce n'arrivait jamais, ce ne serait

pas possible; la liberté éprouve le besoin de se
contraster par la révolte. Dieu attend patiemment, le
monde lui reviendra; le monde entrera en lui.

Nous, qui n'avons pas l'éternité pour attendre,
nous sommes impatients, et nous nous brisons l'un
l'autre. La mort du cœur, si ce n'est la mort
physique, rompt le lien d'ici-bas. Quoi de plus douloureux
ou donc somme nous parvenons? Hélas! nous avons
poursuivi la paix, l'amitié, l'amour dans la cité,
dans l'âme individuelle, dans l'union même de âmes,
et là même, dans l'amour, nous trouvons la haine
encore. [Les] causes [en sont] d'autant plus profondes,
qu'elles ne sont point dans l'accident, dans la jalousie?
Non, je suppose le plus digne, dans l'envie? Non,
j'exige qu'on se renouvelle, qu'on soit héroïquement
nouveau, d'acts, d'œuvres ou de volontés; non, dans
la perfection même!

Alors même, et surtout, peut-être, la perfection
a quelque chose d'absolu, de tyrannique; elle est
ce qui risque le plus d'absorber la liberté. Toute la
liberté éprouve d'autant plus le besoin de se constater
contre la perfection même — « Qui es-tu, toi, si raisonnable? »
— Elle est raisonnable dans la droiture, voulant se défendre,
se constater, ne pas s'absorber, voulant réaliser ce que vous avez
voulu: est-ce que vous n'avez pas voulu créer une liberté?
Moment cruel, entre l'acte affreux, où l'amour semble la haine!

Ah! qu'il est nécessaire, de deux choses l'une: ou de s'adresser
à l'éternelle amante, de recommencer tous les combats de l'amour
dans les proportions de l'infini, ou de créer un art d'initiation, qui
crée la liberté, mais, en la créant, lui communique cette générosité qui
préservait la révolte.

20m

Cours de 1849
5^e leçon.



Jeudi 22 fév 1849.

217

De l'amour de Dieu.

(Dans la leçon de l'Amour de Dieu, je dis pourquoi il me fallait Dieu; je jugeai le christianisme. Voy. 1848.)

Jeudi dernier, l'amour; aujourd'hui, l'amour de Dieu.

J'ai parlé de l'histoire des religions, non de la religion en soi, du dialogue entre Dieu et l'homme.

Et d'abord, y a-t-il des temps où Dieu soit absent du monde, des temps où la pensée religieuse soit éclipée? Peut-on dire: les âges religieux, les âges impies? Non, l'idée religieuse est toujours en même quantité. C'est le sel du monde, sa vie; sans elle, le monde mourrait. Dieu est toujours et partout, et dans le monde, monde social, la cité, et la cité de l'âme. — « Dans la nature, oui; mais quoi! dans la critique même? dans notre occident batailleur? » — Oui, Messieurs, notre six-huitième siècle a été croyant; ~~notre~~ oui, nos philosophes, dans leur poursuite ardente du bien de l'homme, ont montré un brillant amour de Dieu. Une face de Dieu, ignorée du Moyen-âge, la Justice, s'illuminait de plus en plus; Dieu éclate, c'est 89!

Non, non; qu'on ne dise pas que nos pères, que nous-mêmes, nous ayons été sans Dieu! Ch. qui avons fait par toute l'Europe sinon de proclamer le décret de la justice éternelle? Combien nos fédérateurs l'ont été

215

plus divines que les rassemblements des Croisades ! Les Croisés, pleins de l'esprit de guerre, voulaient exterminer l'infidèle et dévorer un tombeau ; et nous, dans nos fédérations, nous fraternisons entre nous, et nous offrons la fraternité à toute la terre ; et quand nous nous inscrivîmes au nombre de 600 000 en 92, pour la guerre, ce ne fut pas pour dévorer un tombeau, ce fut pour tirer du tombeau le vivant esprit de l'humanité, enseveli depuis tant de siècles.

— Oui, dit-on, on veut bien en convenir, ce fut l'époque du miracle ; mais aujourd'hui ? — Ah ! Memiors, quand donc y eut-il plus de foi ? Est-ce que nous ne voyons pas l'avant-garde du monde contre les barbares, l'héroïque Hongrie, espérer contre l'espérance ? Est-ce spectacle sublime que présente l'Italie, la patrie de Prociida, celle de Galilée et de Michel-Auge, la noble ville de Rome ! Est-ce leur force qui les rassure ? Imperceptibles, ils regardent les colosses armés qui n'ont qu'à faire un pas pour les écraser. Ah ! c'est bien là de la foi. Ils pourront bien succomber, abandonnés de l'Europe, mais ils ne succomberont pas dans la gloire, ni dans le cœur des hommes.

Oui, la foi, la religion, a cent formes. Je puis partout Dieu, du ciel à l'abîme, dans toutes les manifestations de l'âme, dans l'art et la justice, dans la patrie, dans l'amour.



Et ceci n'est pas une figure. C'est ~~un~~ ^{vraiment} un Dieu, un Dieu aimant qu'il me faut. Il me le faut en logique; sans l'élan de l'amour, d'une cause aimante, je ne puis commencer le monde, ni le recommencer tous les jours. Spinoza est admirable, mais son monde reste par terre; il ne peut le mettre en mouvement. — Il me le faut dans l'amour; j'ai besoin de croire que ce qu'on aime est un reflet de l'infini. — Il me le faut dans la cité; vous m'imposez des devoirs croissants, et vous ne retirez ce qui en eût donné la force. Croyez-vous que vous augmentiez l'héroïsme dans l'homme, en lui supprimant la cause héroïque du monde, l'énergie d'amour qui en fait la vie?

Oui, encore une fois, il faut un Dieu dans la cité. Vous me traînez dans les difficultés, les rances, et vous me dites: Va, marche! Laissez-moi donc mes ailes d'or; j'aurais passé par-dessus sans même m'en apercevoir; si vous ne voulez citer, il faut que vous me laissiez Dieu.

Il ne faut Dieu surtout dans l'âme, dans ma vie intérieure; Dieu, c'est à dire la consolation, la suavité tendre d'une céleste amitié, qui compatit à nos tristesses, qui compatit au bonheur même. Quel bonheur n'est pas agité? Le plus violent bonheur n'a-t-il pas ses après et ses points? Mystère

échange de la passion! Il faut, pour que ce soit
du bonheur, qu'il s'y mêle l'huile céleste.

Le christianisme est la plus longue expérience,
de cette intimité divine, la plus connue. Etudions.
Nous saurons les obstacles mystérieux qui, dans cette
longue poursuite d'amour, ont empêché l'union.

Rappelez-vous les circonstances où il naquit.
La mort fut son berceau; le peuple hérétique s'était
consumé; les dieux avaient usé les dieux, les sophistes
usé les sophistes; les races duraient très-peu; la
propriété était mobile, Rome fit en vain des efforts
interrogables pour la fixer. Le christianisme arrive,
avec un sourire mélancolique. Il ne veut rien point à
tout cela. Il dit pour tout: « A quoi bon? Cités,
lois, propriété? Inutiles, se disputer de la terre, quand
vous pouvez avoir le ciel! Vous vous disputez l'atome,
je vous apporte l'infini. Oui, je te donne l'infini.
Ton Dieu s'est donné pour toi. Il a apparu,
hélas! on jout, puis disparu; et pourtant il reste,
en qui? En toi, en son église. Tout [est] fini. Deux
personnes restent, mais divisées par le tombeau:
l'église, qui est une âme, et une autre âme, ce Dieu
mort et vivant. Cherchons, dit cette âme veuve,
cherchons! serait-il dans ce tombeau? »

Arrivent les consolateurs: les sophistes grecs.
« Il fut le Logos et la raison même; il fut un, et
pourtant triple, né, et pourtant éternel. » — Cela

24

se ne console pas, dit l'âme.

Le génie de l'Afrique latine par S' Augustin
cherche et se tourmente; subtilité passionnée. Un
jour, au bord de la mer,
il découvre une vieille femme fort ignorante.
que savez-vous? Oh! — c'est tout, c'est le cœur,
et il n'y a pas autre chose.

Oui, mais si tout est là, je me brûlerais moi-
même. Grâce, grâce, flamme de Dieu! A moi, la
fraîcheur du ~~l'âme~~ Nord, les fleurs de la légende,
jaunes, agrestes, barbares, toutes ces petites fleurs
de champs qui vont raviver l'autel! Et les chants
graves et pieux, chantés par les moissonneurs, laboureurs,
et les vendangeurs, chantés de la voix fraîche et
forte du peuple!

Vers l'an mil, la terrible année où le monde
doit finir, il se fait un grand silence. Toute lumière
mortelle s'éteint; il ne reste, pour éclairer le monde,
que la splendeur fantastique de l'hostie! Temps
terrible, l'humanité rêve; mais quel rêve laborieux!
Jamais l'amour, jamais la mort, les deux forces
qui créent et vivent, n'ont si cruellement travaillé
le genre humain. jamais la génération ne fut
plus active, jamais plus rapidement, plus barbares
moissonnée. Qui contemplerait sans larmes ces amours
du désespoir?

L'illusion, la maïa de l'Inde, semble avoir

25th

repris le monde, mais avec le caractère terrible, insupportable, de l'inclinaison du Nord.

Rire amer, rire d'ivresse; ivre de Dieu, ivre du diable. Tout retombe sur deux victimes: la douleur de la femme, la mort, toujours ~~et~~ la mort, de l'enfant. La chose sacrée du monde, la maternité, devient un terrible jeu.

Il faudrait, pour faire l'histoire de l'ivresse, se concentrer, s'enivrer de soi, y aider, en s'enivrant de la nature, qui promet d'augmenter le moi, et le diminue.

Le jour où le vin fut supprimé de la communion pour le peuple, elle fut moins fraternelle entre l'homme et l'homme, que mystique entre l'homme et Dieu.

Au moins, laissez-moi la pensée, pour expliquer, distinguer dans l'ivresse mystique; mais non, c'est précisément à ce moment que la langue de l'Eglise n'est plus entendue, qu'il n'y a plus de langue commune. Le pauvre peuple assiste, regarde et ne comprend plus. Il essaie, quelque temps, de chanter encore ces paroles incompréhensibles, mais il ne peut il succombe en cet effort. Il faut payer, gager le chant, mais alors commence le vrai veuvage de l'Eglise. Le Dieu mort jusqu'à là était vivant, en ce que le peuple entendait sa voix; mais dès lors, il est silencieux, dès lors aussi, commencent de grands doutes. « Vous doutez? Eh! j'affirme,

par le feu et par le sang. » C'est la réponse du prêtre. Une chose terrible arrive : c'est qu'entre l'hostie, et l'homme, la vivante hostie de Dieu, la première est déclarée plus vivante ; elle saigne, demande vengeance, pleure, crie. Les buchers s'allument. On brûle, on torture l'homme, par pitié pour l'hostie. On pleure, c'est l'hostie qu'on pleure.

État terrible du monde, abîme de rêve, d'illusion, où l'amour a exterminé l'amour.

Le doux dialogue mystique continue, mais au monastère ; il continue à demi-voix. Soupirs de l'amour de Dieu, pendant les cris, les tortures, qu'on tire de l'homme, de la pauvre image de Dieu. Stranges paroles de Bonnet ~~dans~~ sur la colombe gémissante, dans l'oraison funèbre du Père de Bellin. Pourquoi gémit-elle ? Pour révoquer l'Édit de Nantes, obtenir les dragonades !

Ne méconnaissons pas pourtant la fécondité de ce long dialogue mystique entre Dieu et l'homme. Gymnastique admirable qui apprend les ressources de la nature humaine. Cependant elle fait 88 ans subtils et passionnés, bien plus que 88 hommes complets.

Culture exquise, délicate, spéciale ; plaisir de toucher, de manier la passion, de jouir de ses propres douleurs ! On est le génie lésé de l'antiquité !



[Réponse aux attaques]. C. Initiation, ou
moyens d'aimer.

J'ai dit que le Moyen âge, s'il se transformait,
ressusciterait. A quelle condition? Se mourir; il faut
mourir pour s'épurer.

Le Moyen âge, s'il pouvait parler, dirait: « Mon
fils, il faut que je meure; depuis longtemps, je ne
produis rien. J'ai pu [créer] la justice; j'ai consacré
des sociétés injustes. J'ai pu [créer] l'amour; j'ai
jamais reconnu dans l'amour le droit de la liberté,
mais j'ai posé grâce et amour, comme enveloppement
magnétique, couvrant dans la nuit... Et c'est la punition
de ceci qu'il faut que je meure. Il faut une société
qui consacre la justice et la liberté; il faut un idéal
d'amour qui crée l'égalité des âmes, d'amour général
qui, créant son égal, crée son péril. »

« Donc, que je meure! Enterre-moi, mon fils,
inhume moi; et quand j'aurai passé par l'épreuve
du tombeau, alors, mon vivant esprit, délivré, reviendra
sans doute. Toute la terre se souviendra de ma passion
profonde, du caractère exquis et tendre que j'ai donné
à l'âme humaine. »

Voilà ce que dirait le moyen-âge, et lui-même voudrait

mourir.

Mais, d'erez-vous, ce qui reste de tout cela, comme
pratique, protège encore beaucoup d'âmes. Peut-être
y a-t-il dans cet auditoire quelques jeunes fleurs sur
laquelle vous devez craindre de porter le souffle ardent
de la discussion, le hâle d'une critique brûlante. —
A quoi je réponds: Non, rien de tel ici. Il y a ailleurs
des écoles, des collèges, où l'on enseigne la science
fixée, traditionnelle; mais le Collège de France doit
nous enseigner à ses auditeurs: progrès, instrument, méthode,
c'est à dire esprit, mouvement.

Heureux ceux qui ont la machine à penser; &
ont pour eux [les gens] positifs, [les] docteurs, [les] mondains
même [les] femmes. Nous, nous n'avons [aucune] machine.
C'est un homme, c'est la vie, qui enseigne la vie, qui
la montre, du moins. Communication très-spéciale
pour un public très-préparé. Les deux paragraphes précédents sont
rayés dans le manuscrit.

Quel objet? Initiation.

[Le mot a-t-il un] sens caché, mystique? Nullement.
Nous l'employons, au défaut d'autre. L'objet de
notre enseignement n'a pas d'objet encore. Le mot
d'éducation est très-mauvais; il semble s'appliquer
aux enfants seuls. De là, il paraît ridicule, méprisant:
d'éducation de la femme par le mari, du peuple par
les lettrés, d'une nation par son gouvernement, pourquoi
pas l'inverse? Le mot initiation est plus ^{général} ~~simple~~, et plus

29th

saint, il fait sentir le point de départ et le but. ^{Dieu}

Qu'on se souvienne du mot initiation ou [du mot] éducation, le point essentiel est celui que j'ai passé pour mon livre du Peuple : c'est qu'elle doit être mutuelle.

Base nouvelle et profonde du monde moderne !
 [Dans] l'antiquité, on pontifie, on hiérarchise, [c'est au] loin
 le profane et le ignorant, [il admet] seulement les initiés.
 [Dans] le christianisme, on docteur, docteur absolu, impé-
 rieux, ~~sûr~~, mais en même temps subtil, [dit] : « laissez
 venir à moi les petits » ; mais si on leur donne une
 leçon tellement néo-platonique qu'ils n'entendent rien ?
 Et le génie moderne dit : « laissez-venir les petits, et
 pour que je les enseigne, et pour que je sois enseigné »
 par eux. Je serai leur initiation pour la science, ils
 seront mon initiation pour l'ignorance, l'instinct,
 l'inspiration. Je leur donnerai la division humaine,
 ils me rendront la flamme intense, le brûlant
 foyer de Dieu. »

Tout le monde avait remarqué l'attrait du
 génie pour les simples, et que souvent l'homme de
 génie est un simple. J'ai expliqué (Peuple II, ch. 7),
 cette admirable parenté : le simple ne peut pas diviser,
 et le génie ne le veut pas. Il prend tout par masses
 vivantes.

Ne parlons pas seulement de simple, mais en
 général de ceux qui ne sont pas lettrés. Ils sont pour le

304

lettres une initiation.

On demandait à M. Ballanche : qu'est-ce que la femme : « c'est une initiation », [répondait-il]. Cela est trop visible. Dante, Pétrarque, initiés par Béatrix et Laure, ont initié le monde.

[Cela est] non moins vrai pour l'enfant, qui apprend le plus de l'enfant qui l'égale, répète, et de la mère penchée sur l'enfant ? La mère apprend la grâce, l'innocence à un degré où, fille, elle ne l'avait pas, elle apprend Dieu. Nulle femme ne sait bien prier avant d'avoir un enfant. Oh ! c'est quand un si grand intérêt vient dans la vie, que la prière est ardente !

Que demande l'initiation ? Elle implique préalablement une tendre sympathie mutuelle, elle suppose en soi le désir d'initier, et d'être initié, d'améliorer et d'être amélioré. Elle suppose, pendant et après, que l'ignorance est involontaire et innocente, que la bêtise, la difficulté à comprendre, la paresse, est innocente, qu'elle vient seulement d'une diversité de nature, de sexe, d'âge, et que cette diversité, qui constate l'originalité de la personne, est justement ce qui la rend intéressante, instructive pour nous. Si elle ne différait pas de nous, cette personne, si elle était nous, il n'y aurait pas lieu à l'initiation mutuelle.

Rien de plus contraire à l'idée d'initiation que de prendre cette différence comme un mal ! que de prendre ce mal comme un péché, ou un mal voulu. Dès lors, extrême sévérité, impatience, punition. Oh ! quoi, punir la nature ! La terrible doctrine qui regarde

342

L'enfant comme étant déjà en jérusalem en naissant fut toujours étranger au cœur de mère. On peut la leur faire répéter de bouche, mais la leur faire comprendre, jamais!

Oh! sainte image de l'imitation, que ne puis-je donc te transporter dans le domaine politique, te poser dans la cité! Cette mère, penchée sur le berceau, qui enseigne, est enseignée, qui apprend par son nourrisson, qui profite par l'instinct de plus ignorant, du plus simple, qui le couve, l'embrasse, l'écoute la nuit et le jour... ah! si cette mère était la patrie! Si les deux classes, les lettrés d'une part, les illettrés de l'autre, mutuellement sympathiques, savaient que leur progrès, leur développement, tient à leur différence, qu'ils ne peuvent profiter que l'un par les autres; si l'orgueil de l'lettré lui laissait voir qu'il lui faut puiser aux sources populaires de l'inspiration; si la haine, l'envie de l'illettré lui laissaient voir qu'il doit puiser aux lumières de la science; s'ils savaient que, l'un sans les autres, ils sont à jamais inféconds!

Voilà une démocratie haineuse, Florence, seconde comme art, elle se tue comme cité. Voilà une démocratie sans aristocratie intellectuelle, les États-Unis, ils grandissent comme empire, mais ils gardent un faible niveau dans toutes les choses de l'esprit.

Il faut que l'homme de pensée accepte l'homme de travail, d'action, dans son ignorance souvent bérusque; il faut que l'homme de travail et d'action accepte la

nécessité de hommes spéculatifs. Pour qui travaille l'homme d'étude, sinon pour le peuple?



Objection: « je ne suis pas avide de la richesse, mais du loisir qui permet le développement de l'âme, garder l'or, mais partager le temps, la vie, la condition du progrès, la facilité de l'étude. » — Objection grave, Messieurs, forte, profonde, de celle qui ~~embrasse~~, embarrasse, qui trouble le cœur. Oui, tout l'effort de l'individu, l'effort de l'État, doivent être tournés ici. Pour que la société soit juste, il faut qu'elle soit sainte, plus que juste, qu'elle soit selon Dieu, c'est à dire partielle pour le faible. Non qu'elle doive la jouissance; la jouissance restera la prime du travail; mais elle doit le progrès de l'âme, elle doit l'égalité du progrès de l'âme, autant qu'il est possible.

Et dans quel sens l'égalité du progrès de l'âme, des esprits? Soit elle la même éducation à tous? Elle doit deux choses: l'une initiation commune qui ouvre la vie, constitue la base commune de l'homme et du citoyen, 2° l'initiation spéciale propre à tel métier, à tel art, de sorte que chacun, pourvu [ie] perfectionner dans sa sphère, estime, honore, s'élève son travail, et s'y trouve bien placé.

Ainsi la cité, ainsi la maternité, ainsi l'amour, ainsi la religion sont les initiateurs de l'homme.

(Note de M. Millelet) (La fin de la leçon a été l'aimable confiance de l'initié qui dit à l'initiateur: que m'apprendras-tu? que me feras-tu? que feras-tu de moi? etc.)

Cours de 1849
7^e Leçon

lundi 5 Mars, 1849.

347

Initiation et éducation.

Sans cet auditoire, profond dialogue ou on seul parle.

« Strange cours, sortit des blessures de la cité, et qui parle de tout, excepté des blessures de la cité ! Le premier mouvement fut bon, sans doute, mais, il y a vraiment trop de prudence à éviter ce qui est le sujet même. Il est singulier vraiment, à me décider trop possible, qui détourne le regard de la plaie qu'il faut guérir, et soigner tout autour telles places qui ne sont pas malades, —

« Strange cours, disent les autres, d'une mauvaise habileté. Il évite l'actualité, et il l'évite de manière qu'on la sent partout. Il recommande le calme, la discrétion, le silence, mais il évaille si bien dans le fond le sentiment de la vie, que le calme est impossible. » — « Voilà ce dangereux sophiste, il a glissé sur la cité, mais il a remué, moi-même d'une main audacieuse ce qui fait la base de la cité, l'autel et l'autel domestique tout est pié, tout est danger ici. Que signifie ce vaisseau de l'amitié, sinon quelque association politique, quelque franc-maçonnerie ? Il y a quelque chose là-dessus, ou navigue-t-elle vaisseau, sinon vers une révolution ? Tout cela à mots couverts, mais les initiés ne le comprennent que trop ! »

« Ou », Messieurs, voilà ce qu'on dit. Beaucoup de personnes s'inquiètent. Vous allez le tranquilliser : cette leçon est la dernière.

3/15

Nous avons besoin de nous recueillir au plus profond du cœur au moment de descendre dans l'abîme du mal social, au moment d'en chercher le remède. Puisse ce moment de Pâques, de renouvellement de la nature, du monde et de l'homme, faire passer de nous un dictame à 2^{ds} grands ~~maux~~ maux!

Si je ne l'ai pas envisagé de face, ce n'est pas, ce n'est nullement par pruderie, ce n'est nullement pour ménager ou nos intérêts, ou ce qu'on appelle une popularité; c'est par égard pour vous, Mesdemoiselles; c'est pour vous, et non pour moi. Il est des situations qui demandent des ménagements. Je vous prendis émus, endoloris à l'excès; plusieurs sembleraient mourants de cœur. Malheur à qui remuerait d'une main lourde et gauche un agonisant!

Où, j'ai tourné, j'ai évité le point où vous souffrez tous; j'ai agi tout autour de la place souffrante. Je vous ai montré d'abord que cette place, le mal social, n'est pas la seule qui souffre. Le désordre social et politique n'est pas tout. Le désordre, elle est toute chose. Élargissez vos pensées! Ne vous enfermez pas dans l'horizon politique; n'attribuez pas tout aux lois, aux gouvernements, comme les Mexicains qui faisaient jurer à leur roi qu'il ne pleuvrait pas trop sur son règne.

J'ai mis le désordre en tout: dans la religion, la race, les nations, les classes et les factions; les factions intérieures de l'âme individuelle, les factions et les guerres qui subsistent en l'amitié, en l'amour même, en l'amour même de Dieu!

J'ai réconcilié les Dieux, la race d'homme, montrant que leur diversité est harmonie, accord profond; puis, j'ai passé à l'âme intérieure, et j'y ai cherché la paix.

Mais le milieu, la cité, je l'ai presque passé sous silence. C'est le point intermédiaire entre l'extérieur et l'intérieur, le point où la diversité extérieure des races et des familles naturelles essaie de s'harmoniser; où l'intériorité morale et le spiritualisme de l'âme, de l'unité, s'exprime, se symbolise dans l'airain des lois, dans la pierre des murs de la cité. [C'est] donc [là] le point grave de l'initiation, du passage, si grave, si malade, si initié, que je suivais une méthode immergée de ce qu'on attend: méthode physiologique, non pathologique, disant comment dans l'état de santé devraient se passer les choses, pour qu'on n'eût pas besoin de remède. Et, cela fait, je pourrais regarder les maux, qui ne me feront plus peur.



8 mars 1849.

Absorber? Non, aimer, c'est à dire assimiler en s'assimilant. Point de vue de tendresse magnanime, jusqu'à la résignation héroïque, mais qui, en fait, en sacrifiant tout, regagne tout.

Comme raison, savoir que distinction n'est point haine,

mais caractérisation. Distinguer par haine, jure,
critique ? Non : distinguer est caractériser ; plus on
crée, plus on organise, plus on caractérise, et moins on
hait. Supprimer la distinction ? Non ; il n'y aurait plus
d'amour.

Ceci est non moins clair dans l'instinct. La mère
remplit les deux conditions : elle distingue, elle unifie.
— Elle distingue ; elle aime vivement les originalités
par lesquelles l'enfant se distingue d'elle. Elle les
respecte et les développe, s'y subordonne même. Elle
serait désolée qu'il lui ressemblât... « Ce sera un homme »
— Elle unifie ; elle environne la jeune plante, d'un
enlacement doux, élastique, qui pourtant le moule,
lui donne ~~la~~ forme, et d'autant plus, que le
contact est si doux qu'il s'éloigne toute idée de
résistance. La jeune plante s'y trouve si bien, qu'elle
se laisse faire.

Il grandit, et rappelle sa mère, étant à la fois
semblable et différent. Cette différence a beau se
produire, et par la passion, et par l'action ; chaque
fois que, repoussé par le monde, par l'extérieur, il
cherche son intérieur, veut vers son fond propre,
vers la vraie nature, c'est sa mère qu'il trouve.

Sa mère en elle-même ? Pas toujours : ou elle
est morte, ou elle a défailli par l'âge ; elle
exerce moins d'action. Non, je veux dire, sa
mère, comme il l'a en lui, comme elle y fut déposé
fiée, impérissable, depuis ses premières années.

3725

ainsi la mère, pour récompense d'avoir respecté
d'abord, développé, ce qui dans l'enfant, est différent
d'elle ou lui est contraire, la mère, dis-je, obtient tôt
ou tard le résultat de la plus forte unification.

Et dans le point de vue de l'amour et de
l'éducation. — L'amour qui n'est point une éducation,
un progrès de l'un par l'autre, s'éteint ou s'aigrit.
L'éducation qui n'est point un amour ferme et paternel
effleure à peine l'esprit, elle n'atteint pas le cœur,
ne laisse aucun résultat. Chacun, l'amour, l'éducation,
doivent respecter les qualités contraires à celles de
l'éducateur, varier les formes, les prises, les moyens
d'action, de sorte que ces qualités, ménagées et respectées,
se tournent avec amour vers cette puissance d'amour,
et la trouvent si aimable qu'elles veillent lui
ressembler, qu'on doit combat ait lieu; l'initiateur
ménageant avec tendresse, l'initié désirant lui-même
changer, ressemble à l'autre par tendresse et admiration,
que l'initié surtout soit touché de la magnanimité
confiance de l'initiateur qui, faisant de lui une
force, se fait un péril à lui-même, qui ne craint
pas de se créer un égal, qui sait qu'un adversaire
peut être.

L'initiateur de moyen âge, défiant de la
nature, qu'il croit gâtée d'avance, la tient les
yeux demi-fermés et comme endormie. L'initiateur
moderne agit en pleine lumière. Tout ce qu'il a à craindre
c'est que l'initié ne le voie pas assez profondément,

ne voit l'abîme de tendresse qui est en lui; car, si l'initié le voyait, la force contagieuse de la tendresse l'initierait tout à coup, l'amènerait à l'unité.

Le que nous avons dit de la providence et de l'homme, de la mère et de l'enfant, de l'initiateur et de l'initié, transportons-le dans la sphère de la cité.

Lemiracle de l'éducation, de l'initiation sociale, ce qui en fait le plus grand de arts, c'est que ce rapport d'adulte, si naturel et facile entre la mère et l'enfant, s'étend, s'affaiblit, se fortifie, au point que :

1° l'on aime l'enfant même d'un autre; qu'on aime en lui, non seulement le côté docile, mais encore le côté rebelle, la personnalité forte, originale parfois, qui souvent apparaît comme rebelle.

2° que l'on aime son égal, et qu'on travaille à lui maintenir l'égalité à la développer. Secret profond de la famille : créer son propre péril - « Mais vous brisez l'autorité » - Non, j'y place la véritable base, qui est de montrer en soi l'idéal du bien et de le faire aimer à celui qu'on veut élever. Et comment le faire aimer? surtout par la loyauté, la magnanimité naturelles. L'autorité qui veut surprendre, qui, se glissant, comme de nuit, avant que la lumière n'arrive dans l'esprit de l'initié, doit attendre que cette lumière, une fois venue, lui sera contraire. La lumière jugera cette autorité, lui dira en quelque sorte : tu voulais commander, mais tu n'aimais pas.



3° que l'on aime son adversaire social, celui qui veut monter à votre niveau, celui qui vous menace, ou celui qui est monté avant vous.

N'exposez pas le progrès solitaire. Non, rien pour nous sans eux, où est la vie jeune, chaude, le dévouement individuel, rien pour eux sans nous, qui donnons l'expérience et la science, l'accumulation des siècles.

Les utopistes du dernier siècle ont rêvé le progrès solitaire, le plus franc est Robinson: une solitude pour forger d'innocence.

L'état, par Rousseau, serait une collection de sauvages. Il y aurait volonté collective, mais non communauté d'esprit.

Non, il ne faut pas avoir cette tyrannie d'absorber tout en soi, en son idée, d'absorber tout dans une même formule, dans une utopie, dans un monde après, une île. Il ne faut pas dire qu'on procède par voie d'écart absolu, que le présent est une île isolée du continent, de l'humanité antérieure. Il faut savoir qu'il y a cent formules et cent systèmes, très-bons, dans des situations différentes, avec des buts différents, et des moyens, des préparations, des initiations différentes.

Ce n'est pas une raide formule qu'il faut trouver, c'est un art immense, l'élastique, qui aide l'humanité dans la variété infinie de situations où elle passe. La première chose, c'est de la rétablir, cette

1104

unité humaine, dans la communauté des siècles,
du temps écoulé, dans la communauté des nations, du
temps présent, et pour celle de l'avenir. L'legislateur
et l'educateur doit faire siéger avec lui le génie de
tous les temps et de tous les peuples.

Même règle que plus haut: non s'aimer, mais
aimer, même son contraire, de manière à en être aimé,
et à le modifier. Qu'est-ce ceci, d'aimer contre soi,
contre l'aimé de soi-même? C'est le sacrifice.
C'est ce qui a créé et soutient les sociétés. Nulle
société par intérêt. Voyez l'un des plus éminents
socialistes, Fourier: en avançant, il se défie de
son principe; il inflé ses promesses, [promesses de]
jouissances énormes; en vain: intérêt, c'est solitude,
plus profonde que la solitude et que cherchaient
les utopistes; association par intérêt, c'est dissocia-
tion. Nous allons patiemment recommencer sur
la base du sacrifice, de l'aimé contre soi-même,
les initiations dont se formera le légitime édifice
social.



4/10

Lundi 19 mars 1849.

42



Troisième Histoire du Haut enseignement :
d'Abélard au XVIII^e siècle, au Collège de France.

Je suis comme ce prophète de la Bible ; je veux
innocuer, je bénis.

Jamais je ne me sentis plus que ce matin dans une
disposition douce et tendre. La vive impression d'amour
que j'ai, me sentant si près d'elle, tient mon cœur très
sympathique, très-bienveillant, attendri.

Que ce livre, né d'une pensée de guerre, soit pourtant
un livre de paix ; qu'il soit une Bénédiction !

En cette harmonie complète où ma vie est unifiée
que ferai-je, sinon, donner l'harmonie aux autres ?
Je le ferai, en leur révélant leur rapport avec le monde,
avec le temps où ils vivent. Le haut sujet que j'essaye
est comme un sommet d'où jveux qu'ils voient
leur situation complète dans ce moment de l'humanité.

Mardi 21 mars 1849.

- 1 Abélard, le premier effort du libre enseignement.
- 2 Réaction ; la scolastique, la machine à penser.
- 3 La Renaissance ; essai de libre enseignement, collège de France, G. de Selve.
- 4 Réaction. Faillite de l'enseignement au XVIII^e siècle. L'abbé de La Harpe.
- 5 Victoire de la Presse au XVIII^e s. ; l'enseignement ajourné, L. de La Harpe.
- 6 Suite. La Révolution fonde l'école normale, l'école polytechnique, le Muséum.
- 7 Réaction sous Bonaparte contre la science morale.
- 8 La Restauration. Scolaires et ecclésiastiques ; avortement du premier
essai de libre enseignement.
- 9 Suite : la Sorbonne en 1828. Villain, Guizot, Cousin.
- 10 Le Collège de France en 1843 : Mickiewicz, Guizot, Michel.

Guizot

Toussaint
12.

11 Que sera le haut enseignement dans l'avenir?

42

43r

Cours de 1849
Second semestre.

L'éducation
« à l'âme, vécue spirituellement, c'est à dire,
e'duquett »



44

Cours de 1849. 2^e sem.
1^{er} leçon.

Mercrès 29 avril 1849.

45

L'éducation actuelle mixte, flottante, nulle.
Spécies : patrie, France.

Le sujet de ce cours, c'est vous-mêmes, cette diversité
d'esprit, d'éducation. . . .

Notre éducation n'est ni générale, ni spéciale,
elle est vague, incertaine. [Tous], amis de l'autorité,
amis de la liberté, sont également des hommes flottants,
ils ne savent leur voie, ne sachant leur principe. Une
société qui ne sait ni son principe, ni sa voie, qui ne
peut former la société qui la continuera, si elle survit,
c'est hazard. . .

Tous [ont admis] un compromis bâtarde dans
l'éducation; pourquoi? Depuis trois siècles [on s'est fait]
un idéal mixte : l'honnête homme, l'homme comme
il faut, respectable.

Les exagérations récrables du fanatisme, de
l'Inquisition et de la Terreur, ont jeté tous vers
dans cet idéal bâtarde. Rabelais, Molière et Voltaire,
Bossuet et Fénelon, cherchent également l'honnête
homme. La Révolution, ayant été impuissante comme
éducation, on revient à l'idéal de l'honnête homme
(Montaigne). . . .

Le fonds de l'honnête gens, c'est le sens commun.
Pourquoi l'étudier? Un homme qui a de l'esprit peut
toujours [arriver à tout], ne point se classer, être propre
à tout. Et aux difficultés, on voit que le sens commun,
le bon sens, n'est qu'une opinion généralement admise.

à la légère, ni fondée, ni démontable. Le bon sens n'est pas la connaissance raisonnée, et le raisonnement n'est pas la raison. en elle seule est la foi.

L'impatience naturelle à la France favorise cette tendance, la facilité excessive d'apprendre peu, vite et mal. [de là] l'épuisement, vague, confuse, immense incertitude. . . .



Judi 26 avril.

[Il faut] revenir à la rigueur des principes, à l'exactitude des faits.

Bons, chrétiens, philosophes, socialistes, forment l'homme en général. Mais il n'y a pas d'homme en général, il n'y a qu'un homme en particulier. . . .

Sougez des systèmes humanitaires. Sougez l'appartenance et l'unité; mot de Fénelon: « j'aime mieux mes amis que moi-même, ma patrie que mes amis, l'humanité que ma patrie. »

Mais la patrie est le plus sûr moyen de servir l'humanité. La patrie est une éducation. Le danger de la France est, par moments, d'aimer le monde plus que soi. Que serait-ce de l'être vivant, s'il aimait mieux être en la nature qu'en soi? Cela est vrai de toute nation. Il faut que l'Angleterre soit très-anglaise, l'Allemagne très-allemande, comme [celui-ci] plus vrai de la France!

Entre toutes les nations, la France est une initiation. Qu'elle se souvienne d'elle-même! Au moment où

46a

Elle vient de réveiller toute la terre, où l'idée française a mis debout toute nation, la France seule doute d'elle-même, et se paralyse par le doute. Elle a le choix, et ce moment, ou de se clore en une arène de guerres intérieures, de se battre pour sa propre dépouille, ou de redevenir la France, d'embrasser l'Europe comme sœur, de reprendre l'avant-garde de son principe.

Pourquoi douterait-elle d'elle-même? Ah! si ces grands hommes, Vergniaud, Lantou, Hoste, etc, ^{qui sont tous} ~~étaient pas~~ morts, si jeunes, n'étaient pas morts, si'ils avaient eu le sommeil des rept dormants, qu'ils se réveillaient aujourd'hui, qu'ils vissent le drapeau tricolore arboré sur l'Europe, quelle serait leur joie! Et quel leur étonnement de voir la France ~~se~~ douter d'elle-même, de voir l'hostilité des provinces et de Paris! Ces grands hommes diraient: la France est un drapeau, c'est le drapeau du droit; prenez garde de le déchirer! Vous restez là affamés, gelottants sur ce point du globe, est-ce qu'il n'y a plus de place au monde? Est-ce qu'il n'y a plus de soleil? Est-ce qu'une nation dominante par l'esprit, et qui a doté le monde, peut mourir de faim? La terre entière est inutile, et ce qui est cultivé ne produit rien. Vous avez la guerre et la propriété et la guerre et la liberté, et la France resterait là à sévorer ses propres membres?

47w



L'illettré, leurs deux idolâtres : Napoléon
et Jésus.

Nous avons dit l'éducation de la France lettrée,
ni l'un ni l'autre parti n'élève selon son principe.
Tous forment l'honnête homme sans patrie, ni religion,
ni science : il vit du sens commun.

Nous dirons la France illettrée, sans éducation.

Ici, on type tout contraire : non plus l'honnête homme,
mais l'homme énergique. La tête de la société est
faible, les bras violents.

(2^e moi)

Ainsi, nulle perpétuité, nul passage adouci de
l'un à l'autre esprit, des sauts brusques, l'action violente,
la réaction violente, et pour effet extérieur, le mépris.

Une chose ici se révèle : c'est que, depuis le XIII^e
siècle, les masses agricoles, n'entendant plus ni la
langue de l'Eglise, ni celle de classe lettrée, deux
peuples se sont faits à part, qui coexistent sans
se mêler. La révolution est venue pour le unir, [en
leur] donnant même drapeau, même cadre. Mais
alors un troisième élément est venu se mettre à côté :
l'industrialisme des villes, qui ignore les campagnes
et le aime peu, qui participe à la culture des classes
élevées, seulement pour leur emprunter ce qu'il faut
pour les détruire. Sous un même drapeau, dans un
même cadre qui donne un semblant d'unité, existe
une tripleté d'éléments nullement fondus, hétérogène,

1825

hostile.

49

(Burai)

Quel moyen de rapprochement entre ces trois éléments? Chaque nation a un moyen de sociabilité: la Bible aux pays protestants, surtout anglais de langue; la messe aux pays allemands de langue ou de race; et en France, qu'y a-t-il? Ici, la maison, deux idoles: l'homme a un Dieu, Napoléon; la femme a un Dieu, Jésus. Ah! j'aimerais mieux qu'ils eussent le même Dieu. Je vois ici venir un grave dissentiment; ceci, d'avance, est en divorce. Voyons pourtant s'il y a moyen d'accorder ces Dieux; s'ils étaient compris en eux-mêmes, et profondément, peut-être y aurait-il mariage.

Napoléon? [Il a été] compris, comme de la première génération. Mais aveugle qu'on se croit. Le seul mot de grognard indique assez la réclamation intérieure de ces hommes héroïques; « nous ne pouvions le laisser aller seul! » Mais la seconde génération, la troisième, le comprennent-elles? Est-ce comme l'épée du droit, justement glorifiée quand elle se souvient de sa mère, justement brisée en pièces quand elle se s'en souvient plus? Est-ce comme unité de l'Europe sous l'épée de la France? Est-ce au moins comme l'étonnant contraste d'un très-grand calculateur qui pourtant devina le génie des masses, et fut l'éclatante pour en tirer l'étracelle? Non, Napoléon est dans l'effort de l'homme le vague symbole de victoires de la force, le souvenir d'une grande énergie, ou, moins encore, d'une



grande force matérielle, et d'une force tyrannique. Ainsi Napoléon, qui est un effet de la Révolution, a fait oublier sa cause, et dans Napoléon même ils voient le résultat, matériels, violents, plus que le génie qui le produisit.

Et Jésus, est-il compris de la femme? Est-ce le ~~Christ~~, le Jésus de la ~~amour~~ ^{per} dominant l'amour de la matière et de la vie jusqu'à abdiquer la vie par excès d'amour? Est-ce le Christ du moyen-âge, vieux, pâle, maigre, abstinant, mortifié, presque mort? Non, un Jésus mêlé d'idées de la Renaissance et qui, j'enmitigement, a participé, lui aussi, à la résurrection de la chair, ce Jésus de chair et de sang qui montre son cœur ~~ouvert~~ ^{ouvert}, c'est une initiation, moins à la mortification qu'à une galanterie supérieure.

Plus le mari est soldat, par la mollesse de l'habitude, et plus la femme est prêtre, par la mollesse des idées, l'incertitude des sentiments. Ainsi, de deux côtés, va la légende se défigurant. Deux idolâtries, où l'idée primitive s'obscurcit de plus en plus; deux idolâtries contraires qui fortifient, augmentent le divorce intérieur de la famille. La famille n'est resserrée que par le travail commun, la souffrance commune, le désir commun de l'acquisition.

Voilà la vie morale chez les classes agricoles. Que dire des villes? L'incorde immense. Moins d'idolâtrie, plus d'idées, mais Babel! Comment les campagnes



Reconnaîtraient-elles votre supériorité d'esprit ? Vous
vous combattez, vous vous décriez. De là un cruel divorce.
Les campagnes méconnaissent la ville, Paris, le
sensorium du monde ! La ville méconnaît les cam-
pagnes, la formidable légion, la grande armée !

Qui accuse de tout ceci, sinon nous-mêmes ?
Nous, qui avons du temps, nous, qui étudions, nous
qui agissons par la presse, nous, qui dans le ~~Roi~~
révolutions arrivons par la presse aux affaires, nous,
encore plus, qui, n'étant point aux affaires, pouvons
nous recueillir et prévoir !

J'ai entendu des hommes de génie dire : laissez-
ils s'éleveront bien eux-mêmes. — C'est à dire que
le hasard fera autant que la réflexion, que l'enfant
dans la rue trouvera son éducation, et qu'il faut
fermer l'école. Vous ne l'élevez pas, et vous croyez que
c'est le hasard qui l'élèvera ? Sûrément, une
foule d'intrigants l'élèveront à leur profit.

D'abord le double colportage ; le colportage
sordide, immonde et sensuel, le colportage ecclésiastique,
aposté, instrument d'un corps, dévot, sensuel.

Allez, prend de Saint Sulpice ; voyez ce grand
étalage de livres ecclésiastiques, de productions fautes ;
entrez surtout, voyez ces petits livres. Vous verrez
comment, systématiquement, on étioie le sentiment
en France. — Allez, près de la rue St Denis et de
la rue de Rambuteau ; voyez ce grand étalage de
librairie populaire ; productions immondes, ordinaires,

5-125



sophismes violents, ignorance absolue du monde et des faits; corruption insensée de gens qui promettent que la nature changera d'ici à demain, qui enseignent, quoi? le contraire du sacrifice, l'égoïsme et l'avidité, qui désapprouvent le travail aux travailleurs. Les travailleurs sérieux luttent, les épaules et poignent; mais combien flânent, s'arrê-
rent!

Ainsi cette société, sans prévoyance, se laisse aller au fil de l'eau, et quand elle se réveille, quand vous croiriez qu'elle va songer, remédier, elle fait des barrages subits; et quels? pour empêcher ces affluents impurs de corrompre la rivière? Non, pour arrêter la rivière elle-même.

Comment se gouvernerait-elle? Elle ne sait pas sa cause; elle ne sait pas sa loi, sa manière d'être, d'agir; elle ne sait pas le principe qu'elle porte en son sein, et qu'elle doit inculquer; elle ne sait pas les voies et moyens, l'éducation pour inculquer ce principe. Une société, un individu qui ne sait pas ces choses, n'existe que par hasard.

Sitôt profonde: pour la France seule? non, pour le genre humain! Voici un peuple qui a vu, quand les autres ne voyaient pas; qui a cru, et qui a dit, comme Christophe Colomb au rivage: «Voyez-vous ce monde là-bas?» — Non, disaient les autres peuples, nous ne voyons pas. — Moi, je vois, disait la France; et le monde que je vois et que vous ne voyez pas, c'est le monde de droit. Vous avez cru deux mille ans

52v

qu'il n'y avait qu'une terre, la glèbe de l'autorité.
et moi je dis qu'il y a une autre terre, la terre
de la liberté.

La France a été le Christophe Colomb de ce
continent nouveau; elle a embarqué le monde avec elle.
Par trois fois, en 1789, en 1830, en 1848, nous l'avons proclamée
le pilote du genre humain; nous avons dit qu'elle menait
le vaisseau de l'humanité! Mais se mène-t-elle
elle-même? Où est sa boussole, son compas & mes?
Au milieu de l'Océan où elle a lancé le monde, c'est
le pilote qui doute, le matelot ne doute pas!

Spectacle étrange, tout contraire à l'histoire de
Christophe Colomb: la révolte en sens inverse! Le pilote
veut reculer, le matelot ne veut pas. — Non, dit
l'Italie, en avant! Non, dit la Hongrie, en avant!

Revenons. La France est toujours la France.
Il y a un fonds d'expérience extraordinaire au fond
de ce peuple, une tradition plus riche que partout ailleurs.
Il s'agit de la réveiller. Il y a des choses, à certains
jours, qu'on sait et qu'on ne sait pas. Alors! mets
la main sur ton cœur, et souviens-toi de toi-même.
Prends des volontés viriles; fais ta destinée. Ne la
laisse plus au hasard. Tu as en toi des forces immenses,
un monde de passion et de vie. Entends-tu la voix de
Dieu qui dit: je ne veux pas faire; je veux que tu te
fasses toi-même, que tu sois ton créateur.

53W



La foi moderne : science, vérité.

Jamais la ~~littérature~~ situation ne nous appelle à de plus sérieux pensées. L'invasion barbare nous est dénoncée solennellement. Hier nous a fait savoir qu'il partait pour Salamine. C'est pour toute l'Europe un moment de terreur et d'espérance ; et pour nous, Messieurs, de joie !

Rien n'était pire que d'avoir ce nuage noir qui planait à l'horizon. Qu'il vienne, qu'il approche, et sachons ce qu'il contient de menaces et de foudres. Le pire, c'était l'enchantement, la mauvaise fascination sous laquelle il tenait l'Europe.

C'est dans cette grande circonstance qu'il doit nous être permis de soulever les plus grands sujets, le plus grand : où est la foi ? Je n'ai pas besoin d'avertir qu'ici est la base du cours. La dernière fois, [j'ai] examiné nos idolâtries impuissantes, défigurées, infécondes. Aujourd'hui [j'examinerai] la foi moderne.

La question est très-opportune. De grands événements viendront, de grandes occasions de sacrifice. Chacun doit se demander la mesure de son dévouement, mais cette mesure est dans sa foi.

La foi, c'est bien dans cette enceinte, en présence de hommes qui ont donné de si grandes preuves de foi, qui, aux dépens de leur fortune, au point de leur vie,

2/12

ont planté la liberté dans l'Orient, qui venaient
glorieusement à la France les bords qu'ils ont reçus
d'elle. Oh! ce n'est pas à eux que je veux enseigner la
foi.

Ici, elle semble vaciller. Nos arbres de la liberté [ont
été] bien plantés, [mais] mal arrosés. la bénédiction du
moyen âge leur a-t-elle porté bonheur? Le mélange
de deux principes nous a-t-il fortifiés? Non, on gagne
tout aux situations franches et nettes. La liberté et
l'autorité ne se réconcilient pas ainsi.

Je veux poser aujourd'hui le principe dont nous
vivons, celui qui va triompher, encore cette fois, de
toutes les tempêtes du Nord. Je veux, avant le
combat, planter bien droit le drapeau.

Le drapeau moderne, c'est celui du droit.
Drapeau porté par nos pères à travers les bûchers, les
batailles, les prisons; drapeau que le Moyen âge a si
cruellement poursuivi, tiré, déchiré. Au moins, il
ne l'a pas bûché, comme, en 1848, il osa le faire.

C'est toujours leur même histoire: nîe d'abord,
puis venger ce qu'on a nîé. On nîe le antipode, puis
le pape partage le Nouveau-monde. On condamne
Copernic et Galilée, puis on enseigne [leur doctrine]; on
l'enseigne même au Capitole. On pourait la liberté,
puis on pourit les arbres de la liberté.

Il ne faut pas disputer; il faut montrer la
gigantesque cathédrale que le monde moderne a élevée

55v

a côté. Ils vivent d'équivoques et de disputes: qu'ils montent leurs résultats! qu'on mette en face: d'un côté, le ciel découvert, et l'autre la dispute du protestantisme; d'un côté, Newton et l'abstraction, et l'autre la dispute du jansénisme; de nos jours, la révolution chimique, la révolution politique, le code civil, etc., et de l'autre, quoi?

Si j'avais une mauvaise cause à soutenir, voici ce que je ferais: j'assemblerais des personnes pour la défense, des enfants, des femmes; je leur dirais: tout est doute, reposez dans la foi! Puis, si l'on me tenait de près, si on me jouait une mauvaise tourterelle, j'invokerais le cœur, la pitié du passé. Après avoir employé la force, j'emploierais la faiblesse même. Quoi! mettre la main sur l'erreur! Mais l'erreur est votre mère! etc.

Pendant les vaines disputes, la science a marché, malgré dans sa superbe indifférence, sans plus s'occuper de l'Eglise... Les hommes du moyen âge n'osent nier; ils subissent, et tâchent de dissimuler leur contradiction avec ce monde nouveau. Ils laissent volontiers la science, pourvu qu'on leur laisse les âmes, le gouvernement du monde, pourvu que nous leur laissions ~~les~~ nos femmes et nos enfants. Quel résultat pour les deux parties? Pour le prêtre? que lui sert? Il n'en mourra pas moins; qui se produit, se vit. Pour le savant? En se laissant limiter, il se laisse calomnier. On lui dit Babel! — Babel! Soit, mais la plus majestueuse harmonie.

560

Il faut savoir enfin le mouvement, vraiment organique, physiologique, dont s'est fait ce monde vivant, toujours s'autorisant d'une révélation de la nature pour établir dans le monde une révélation du droit. Ici, pour donner le spectacle dans sa grandeur et son caractère instructif, je suis obligé d'embrasser beaucoup.

Le mouvement régulier, invincible, commence par Galilée. Jusque là on contestait, on équivoquait, on disputait; mais Galilée dit: Voyez! et si vous ne croyez pas les ~~sens~~ sensations, croyez les rapports calculés, qui fortifient le détail par l'ensemble, multiplient la certitude par la certitude. La victoire fut immense, incontestable et prouvée, profondément populaire et pathétique, équivalente au martyre de l'incontestable vérité! Il établit solidement que la raison avait droit, que la raison était la raison. Alors Descartes avoue, et dit qu'elle est le seul vrai point de départ. Le discours ~~est~~ ^{par} la méthode est l'émancipation héroïque de la raison humaine.

Voilà donc deux révolutions au même moment, le ciel apparaît; le faux ciel reste, vaincu, ridicule; le droit de la raison apparaît; et reste, en face, vaincu, le droit de la déraison.

Acependant, travail immense de l'esprit de mort: la ruse; pondre l'esprit humain avant qu'il ne soit bon; la femme par le cœur; l'équivoque, ou la dispute hautaine. La philosophie elle-même participe à l'esprit de mort. Péril du Malin, Hobbes, Spinoza, enseignent la mort. Péril du

572



monde ; le petit Juif vous prouve invinciblement
que vous êtes morts.

Où est votre catholicisme, où est votre christianisme,
où est toute religion ? Sur quel terrain vous battez-vous ?
Le terrain enfoncé. Ici, Leibnitz à Bossuet ? aimons-nous
les uns les autres ; vous le voyez, le vaisseau enfoncé.
Bossuet répond légèrement, au grand seigneur. —
A Spinoza qui a dit : toute substance est passive,
et il n'y a qu'une substance, Leibnitz répond :
nous ne connaissons la substance que comme force
vivante et active, comme cause. Le monde est sauvé.
Le premier mot de la révolution est dit par Vico :
l'humanité se cause elle-même. elle a fait les
poèmes, les lois et les dieux. Mais tout cela obscur,
contesté ; Vico n'échappe que par son obscurité. Viennent
du ciel une nouvelle révélation, incontestable, pour autoriser
la raison humaine sur la terre ... !

Après l'idée de cause, surgit l'idée du droit
de l'homme. — D'abord, disaient-ils, nul droit
devant Dieu ; toute activité dans la grâce. — Puis
Dumet essaye d'établir le droit dans la grâce.
Rousseau enfin : on dit que Dieu ne doit rien à
ses créatures, je dis qu'il leur doit tout ~~que~~ ce qu'il
leur promet et leur donnant l'être ; or, c'est une promesse
un bien, que de nous en donner l'idée, et de nous en
faire sentir le besoin. — Impie ? Nullement : Dieu, ~~a fait~~
en l'homme, a fait un Dieu. Or, si l'homme a droit contre
Dieu (lutte de Jacob contre l'ange), combien plus contre l'homme !

182

Le la fraternité, l'égalité. De là la Révolution française
 qui, pour avoir été trahie, torturée par les
 résistances, n'en est pas moins un évangile. . . .

[Il nous reste à] chercher l'égalité vraie, la
 fraternité vraie, la mesure du droit. et la mesure
 d'aimer, c'est d'aimer sans mesure. Il faut un grand
 élan religieux; non le mélange avec une religion
 contraire, dont le sol est encombré, stérilisé,
 mais la conscience pleine du principe nouveau: le
 droit; et le droit, non accepté seulement, mais
 aimé. L'Orient de l'Europe a donné l'exemple..

59 w

Cours de 1849. Second sem.

4^e leçon



Mardi 22 mai 1849

60 n

La foi, le droit

« Oui, disent-ils, vaine; la foi dans les sciences physiques; mais dans les sciences morales, le doute, l'incertitude, Babel...; elle ontassent des systèmes, [qui tous s'échouent]... »


Rechutes? Non, marche très-firme; seulement ici l'obstacle est plus grand. [Il est] non [dans] la tyrannie sévère, dans les supplices, les prisons, les Sibéries, mais [dans] la tyrannie de l'amour, [dans] la notion fautive que le moyen âge nous en imposa.

Aujourd'hui, l'absurde opposition subsiste : l'armée du saint, l'armée du juste. Les deux forces vont se heurter.

Ce qui fait la force de l'absolutisme, ce qui fait la faiblesse de la France, c'est plus qu'une autre chose, cette masse de personnes, de femmes surtout, qui croient que la Révolution, ou la réclamation du droit, est une chose contre Dieu. Les masses immenses sont dans cette erreur, et l'éducation morale appartient dans toute l'Europe à ceux qui enseignent cette erreur; et si elle s'ébranle, on n'y substitue rien.

Que ne puis-je trouver une montagne avec haute pour dire à l'orient et à l'occident : Non, le droit n'est pas contraire à Dieu, le droit n'est pas contraire

6025


 au droit. Hommes crédules, qui venez du bout du monde combattre la Révolution, femmes crédules, qui, à notre foye même, minez, énervez la Révolution, comprenez donc enfin que Dieu ne peut vouloir en l'homme qu'une image de Dieu, c'est à dire une personne. Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme? Pour avoir quelqu'un à aimer; or, on n'aime qu'une personne, et toute personne a droit; les choses seules n'ont point droit. L'idée de droit est tellement inhérente à l'idée de personne, que le moyen âge, dans la personnalité la plus indistincte, elle les animaux, reconnaît un quasi-droit.

Que demandons-nous donc, ô Cosaques, qui venez à nous, la lance à la main; et vous, ô femmes, qui faites à la Révolution une guerre bien moins dangereuse? Nous vous demandons que vous vouliez bien croire que vous êtes des personnes, non des choses, et qu'à ce titre vous avez un droit.

O femmes, j'ai vu bien ce qui arrête votre tendresse. Vous craignez d'amoindrir l'idée de l'homme; vous ne voulez le concevoir que comme l'absorption de l'objet aimé; vous ne voulez pas lui laisser sa nature propre. Voulez-vous qu'il devienne femme, cet enfant, ce fils? Non, vous voulez qu'il soit homme, qu'il garde sa nature, et son droit d'homme; eh bien, pourquoi imaginez-vous que la Raison éternelle, déraisonnable par amour, absorbe l'homme, et nie

6-12

le droit dans lequel elle l'a créé".

Le droit, dites-vous, le droit, n'est-ce pas la séparation, la limitation? Ne sont-ce pas les lois d'airain, les tribunaux, les procès? — Ce sont là les entraves du droit, les moyens obstacles du droit, mais ce n'est pas là le droit. Le droit, c'est la réclamation éternelle, contre Dieu? nullement, c'est la réclamation de Dieu même, par l'homme, contre l'injustice de l'homme.

(3^e leçon) Aussi, je n'aime pas que l'on pose le droit sous forme critique et polémique. Le beau mot de Rousseau déjà cité : « on dit que Dieu se doit rien à ses créatures; je dis qu'il leur doit tout ce qu'il leur promet en leur leur donnant l'être » (Vicairie Savoyard), a le tort de poser le droit comme un contrat débattu entre Dieu et l'homme. Débat, grand Dieu! et pourquoi? C'est Dieu qui veut que l'homme ait droit, et que son droit réussisse. Il le veut bien plus que l'homme. C'est un malheur pour la vérité qu'elle arrive sous forme de dispute.

Dieu va toujours créant le droit; comment? Crée-t-il le droit éternel? Non, mais des ayants-droit, c'est à dire des personnes. Qui a droit? La personne. Ici se place l'insolence des absolutistes, qui disent à des millions d'hommes : « vous n'êtes pas des personnes » — Pourquoi? La science vous manque. — Mais si vous avez la réflexion! — Non, la réflexion

vous manquez. Mais si vous avez l'instinct de la nature, l'inspiration de Dieu ! cela seul déjà vous constitue comme personnes.

Approfondir l'idée de personne, c'est approfondir l'idée de droit. Oui, Dieu va créant des personnalités, de plus en plus ^{capables} ~~embranchables~~ de révolte, mais aussi d'amour, parce que, pouvant déobéir, ils sont susceptibles aussi d'obéissance volontaire, d'union volontaire, qui est l'amour même. Ainsi, à mesure que 'il y a progrès dans la personification, dans le droit, il y a aussi progrès dans la possibilité de l'amour. Donc le droit et l'amour [ne sont] nullement contraires : le droit est de Dieu, l'amour est de Dieu.

Nulle opposition entre la Révolution, ou réclamation du droit, et la religion véritable. Chaque nation monte au droit en devenant une personne.

~~Chaque nation monte au droit en~~
Aspect sublime de l'Europe, où les nationalités qu'on croyait finies se caractérisent, se posent comme des personnes, en reconnaissant, les unes l'identité ? non, les amitiés !

Vous savez maintenant que, là où il y a une personne, il y a droit, où il y a droit, il y a Dieu. Les premiers dans la bataille du droit, qu'ils vainquent ou qu'ils succombent, nous les bénissons au nom de Dieu !

Études de la leçon.

Qu'ai-je à faire, et dans le monde, et dans mon petit monde à moi, qui n'est pas moins grand que l'autre, celui du cœur? Soit la base de la foi moderne, disons mieux : de la foi.

Après avoir montré dans les deux premières leçons que l'éducation des lettres est flottante, sans principe ni foi ; que l'éducation des non-lettres était une foi idolâtrique qui se compose elle-même, j'ai posé le principe de la foi moderne : rien de raisonnable contre la raison, point de droit contre le droit.

La question posée par Descartes : la raison a-t-elle droit de juger de ce qui est raisonnable ; la pierre de touche et l'autorité fournies par la victoire de la raison humaine dans les choses les plus incontestées : ce qu'on voit et ce qu'on touche, ce qu'on calcule, ce qu'on crée soi-même (Galilée, Newton, Lavoisier, etc.). Si la raison humaine a eu raison contre ses accusateurs dans ces questions claires, nettes et incontestées, pourquoi lui refusez-vous de l'autorité dans les choses du cœur, de la moralité, du droit ?

Le domaine de la raison est un ; prenez-y garde ! Vaincus dans la sphère de la nature, du calcul, etc, vous ne l'êtes pas vainqueurs et maîtres dans la sphère morale. La raison est une, Dieu est un ; le Dieu de mon monde est celui du cœur.

64/5

1849. 2^e brochure
5^e leçon

Judith 30 mai 1849.

65



Reconstituons l'unité de l'homme.

Quatre leçons d'introduction pour montrer la nullité de ce qui est, le droit de la raison moderne à créer. Saur, elle-ci, le sujet même: l'éducation humaine, et spécialement française. La France a tendance à l'universalité; à elle de reconstituer l'unité de l'âme humaine.

La défaillance, la diminution d'énergie inventive dans le ~~sciences~~^{choses} morales a tenu à l'esprit de spécialité. Voulez-vous savoir la vie? Demandez ce que fait la mort. Qu'est-ce que l'esprit des Jésuites a cherché? la spécialité bellétriste. Qu'est-ce que l'aristocratie anglaise a ~~cherché~~^{encouragé}? La spécialité industrielle...

Messieurs, nous sommes ici entre nous; distinguons nos âmes, voyons si, à l'intérieur, elles se sont pas difformées de spécialité. D'abord [les] intérêts généraux, [les] sympathies générales [ont] cherché autour de cette chaire; puis le temps a manqué, on s'est mis sur une proie, sur un métier lucratif...

Saur l'ancienne Grèce, nulle spécialité que celle de peuples. Athènes est le sophiste, l'artiste; Lacédémone, le cynique, le stoïcien, le soldat; Thèbes est la gymnastique, la Thessalie, l'hippiatrique. mais chacune est au complet; chaque Athénien disserte, juge, combat, rame même; le Spartiate est philosophe.

65w

66

Eschyle, de la guerre, arrive au théâtre, Démophilos,
de la philosophie, va à la guerre.

L'homme de lettres commence, sans profession
que d'écrire; il écrira toujours; il mêlera toujours à
chaque chose tout ce qu'il sait. Voyons comment il veut
travailler le christianisme. Saint Paul a dit: aimez et
croyez; puis l'on a écrit ces aimables évangiles;
mais il faut que les grammaticiens, les sophistes,
y mêlent, et tout ce qu'ils savent, et tout ce qu'ils
raisonnent.

Potion très-imparfaite, plus adroite, comme
dans une cristallisation imparfaite on voit, sous l'
enveloppe dure et transparente, flotter telle goutte
de liquide non durci, qui va, vient, réclame encore.
Quelle enveloppe à tout contour, tout maintenue?
La forte et charmante légende, la plus belle qui fut
jamais.

Belle entreprise étonnante, étrange, de donner,
dans ce vase charmant de légende, la potion
prodigieuse de l'absurde oriental, dans la subtilité
grecque! Belle entreprise, donner le tout à tous! Mais
est-ce le tout? Non, le tout serait organique, vivant.
Est-ce le tout? Non, beaucoup d'éléments ~~restent~~
dehors; et puis, est-ce bien donner? Faire répéter
des leçons, cela change-t-il le cœur? On supplée au
bête incompris par le gouvernement personnel, par
l'individu,

66N



La doctrine ne suffisant pas, nous aurons
un homme-doctrine. Ici, la spécialité fatale
où était tombé l'Empire romain reparait plus dure.

L' moyen-âge affirme qu'en le prêtre est
la sagesse, qu'il contient, représente tout; mais n'
est-il pas très-spécial pour le genre d'habitudes
que l'on crée en lui? Sira-t-on qu'il renferme
le militaire, qu'il renferme l'ouvrier, le Prométhée
moderne? Non, il méprise la nature, il craint la
liberté de l'art. N'est-il pas très-spécial par
le texte même qu'il a reçu, qu'il transmet, ce
texte auquel il est assujéti?

La spécialité du prêtre impuissante pour mener
le monde, des spécialités profanes s'élèvent contre
elle. Bel essai de la chevalerie pour unir la devise
esprit, [du prêtre et du soldat]; mais [elle est]
impuissante, et règne d'aristocratie . . .

Non, le cœur, la morale, ne sont pas une
spécialité professionnelle. La spécialité ne peut
tomber que sur le détail inférieur. Un homme vient,
créé par une éducation spéciale; [il est] bossu, difforme.
« Ma spécialité est le couteau, ou la serrure, ou
l'épingle » — « C'est bien, mon ami, j'achète ! » —
Un autre homme vient : « ma spécialité, c'est
de gouverner le cœur de votre femme, d'enseigner
la vertu à votre fille, de la diriger dans les choses des
sens, que je ne sais pas moi-même. » — « Merci, monsieur »

67 v

ant ! Mais comment vous charger - vous de
cela ? Savez - vous que vous prenez là une besogne
très - dangereuse ? » — Ma raison, dit - il, c'est que
la raison humaine est faible, et la vôtre en parti-
culier. Vérité en deçà de tyrénée, erreur au - delà !
— « Quoi ! n'avez - vous pas honte d'attirer par
de telles interprétations la voix concordante de l'
humanité ? Étudiez un peu plus ! Vous connaissez
l'identité du cœur et de la moralité humaine. »
Tout l'édifice fantasmagorique porté sur ce cercle
vicieux : sacrifiez la raison ! — Pourquoi ? — La
raison le veut ainsi !



Vous êtes une aristocratie de science ? Il
y paraît peu... Je vois des montagnes de sciences
dressées à côté de vous, contre vous. Mais quand
il en serait ainsi, l'instinct a droit, en présence
de la science. Oui, sous votre main tyrannique,
sous la tyrannie de Rome et de Naples, un pauvre
Italien a perdu le droit de l'instinct et de la
nature. Vico a dit : l'humanité, sous les auspices
de la Providence, a fait l'humanité. ... Lisez
Bossuet, vous trouverez une sorte d'astronomie] historique
qui fait tout tomber d'en haut. Lisez Vico,
vous trouverez une sorte de] chimie humaine, qui, selon
les lois de Dieu, brasse profondément la vie, elle n'en

68v.



est que plus divine.

Science véritablement nouvelle, ou tout [était] à créer. Voyez les prêtres modernes, non seulement catholiques, mais saint-simoniens et autres; ils viennent toujours travailler d'en haut, ils ne se fient pas aux forces de la nature. Pour nous, nous appelons tout ^[le monde], dans la religion, dans la cité, dans l'éducation, nulle spécialité exclusive.

Reconstituons l'âme de la cité, d'instinct et de réflexion, d'inspiration et de science. Reconstituons l'âme de l'individu; appelons-le à se créer tout entier: tu es né créateur, sois ouvrier, artiste; tu es né créateur d'âme, sois artiste d'âme, prêtre; tu es aimant, tu donneras ta vie pour les autres, tu seras soldat. — Tous artistes, tous soldats, tous prêtres.

Tous prêtres; le sacerdoce dans la famille: que ceux qui te voient de près te révèrent, sentent en toi l'énergie de Dieu, tellement qu'ils se confient à toi, au besoin, même contre toi, sur de ta magnanimité naturelle. Ceci impose d'être digne, heureuse nécessité! et d'être pur, et d'être complet, d'être homme. Le mot homme signifie proprement, le prêtre de Dieu!

Sacerdoce universel dans la cité: l'esprit se sacrifie, sacrifiez sur l'autel, ... et tranchez la question sociale (elle ne se dénoue pas) par la magnanimité!

69v

Le sacerdoce dans le monde. La France a gardé l'esprit d'universalité, qu'elle redevienne elle-même. Plus elle est humanité, plus elle est France, humanité! c'est à dire artiste, soldat, et prêtre. Prêtre du droit dans l'Europe, la sacrée balance à la main, l'épée nue devant les faibles; soldat de la justice et de l'humanité, artiste en ce grand oeuvre qui commence, en cette chimie profonde de la vie nouvelle.

A elle, désintéressée et pure, sans esprit de conquête, de jeter au creuset les membres des vieillards, et d'en tirer le jeune homme. Un moment grave lui apportent: les armées de la tyrannie une fois refoulées, comme elles le seront tout à l'heure, l'Europe se remet au creuset.

Pendant qu'elle se l'impose cette opération, qui verra l'épée nue? Car, voyez, elle sera sans de feuil. Il faut un prêtre armé, l'ange même armé de l'épée de feu. Arrière, barbares! Respectez cette grande transformation. Arrière, profanes, nous vous permettons de regarder, d'envier; ah! bien, si cela vous tente, devenez des hommes, et faites comme nous autres; nous ne demandons pas mieux!



705

Cours de 1849. Second Sem.
6^e leçon.

6 Juin 1849
712

Comment la vie se refait dans l'unité de
l'âme.



Associés plusieurs ? mais d'abord y a-t-il un
homme associé avec lui-même ? Reconstituons l'unité
de l'âme, et refaisons l'homme. Car nous avons fait
des machines ; là, nous a donné la spécialité de notre
Occident. . . .

Messieurs, il y a encore de l'air ici, nous respirons
la généralité des sciences, mais faisons deux pas : voyez
ce grand et célèbre collège de Louis le Grand ; les
enfants de dix ans étudient la grammaire, ce
qui était difficile pour Aristote et Platon, ce qui
couronne dignement la langue et la littérature. A quel
pensent-ils ? Aux vacances, à la chasse aux papillons.
Que j'aille un peu plus loin, j'entre dans une église.
Je vois un cercle de très-jeunes filles, un prêtre . . .
elles veulent plaire, elles répètent fidèlement la phrase
abstraite métaphysique, le symbole de Dieu ; à quoi
pensent-elles ? Aux fleurs de juin ; peut-être à la mariée
ainée qu'on a mariée ces jours-ci. — Tout près, à
l'Ecole de droit, [sont] des professeurs illustres ; mais
le texte est abstrait, pris en lui, non dans la vie qui
l'a faite ; à quoi pense le jeune homme, dans sa petite
chambre, en face de l'affreux petit volume à cinq francs,

7/12

tout tissu d'abstractions? Au bal du soir, à tel objet de passion, moins encore, à la partie de chasse où il croit briller.

Est-ce que vous ne sentez pas que tout ceci est une cérémonie, un semblant? Ne sentez-vous pas que ces méthodes de raisonnements abstraits sont impuissantes, qu'elles peuvent terminer, jamais commencer?

L'homme moderne, l'homme occidental, est coupé en trois, comme un malheureux serpent. La division aristotélique l'a divisé comme science; il a perdu de vue la vie d'unité dans les choses de l'esprit. La division chrétienne l'a divisé comme cœur et comme famille [en mettant] la femme à part, et [en créant] une classe d'hommes qui a la spécialité de diriger le cœur des femmes. La division industrielle l'a divisé comme activité, l'a fixé sur un genre limité d'occupation.

Chacune de ces divisions est une torture. Observez le martyre de l'homme moderne: au fond d'une grande nécropole, Paris ou Londres, saisi par la spécialité du métier, il fait effort pour étendre ses ailes, il rencontre la spécialité abstraite des sciences, et s'il veut défendre son cœur, il trouve dans la famille un obstacle: la fille honnête qu'il épouse a déjà le cœur dans la main d'un homme qui a cette spécialité. Alors il s'écrie: unité de l'âme, ô paix! unité de l'âme, puissance! Orient, noble unité de

720



l'arbre de la science ! Un seul arbre, qui est aujourd'hui, hélas ! une forêt, et où est le rameau d'or ?

O fleuves du Paradis ! voisins d'abord, ils étaient seconds, mais depuis, les uns ont disparu sous la terre, les autres ont approfondi leur lit jusqu'au gravil, et sont devenus des torrents, les autres, divisés, subdivisés, sont devenus impropres à la navigation.

Que faire ? Abatte la forêt ? Non, trouvez le rameau d'or d'où tout le reste a germé. Désespérez des fleuves, boire dans le creux de sa main ? Non, trouvez la source. Eh ! bien, moi, je vous dis qu'en courant ainsi vous ne trouverez jamais ; pourquoi ? Parce que le rameau, l'arbre, parce que la source est en vous. La finesse a oublié une chose, c'est que l'arbre et les quatre fleuves sont sortis du cœur d'Adam.

Si tu sais que ces sciences ne sont que des facultés de ton esprit, si tu les regardes sortir de toi, de ta profonde unité ; si tu sais que ces langues, ces religions, ces jurisprudences sont les œuvres, que ces rameaux sont les rameaux, que ces ruisseaux infinis ne sont autre chose que les divisions des grands fleuves sortis de ton cœur, alors tu ne pleureras plus, tu ne souffriras plus du vertige et de la dispersion.

Deux choses sont nécessaires : 1° que ces choses que tu fais dans la vie te viennent rattrapées dans la vie, sous forme vivante, dans l'amour où tu les fais. 2° que ces choses soient replacées dans ton unité, d'où elles sortirent.

Que signifie ce latin, s'il n'est considéré dans sa source,

73w

sacré comme fils de l'Inde, sacré comme créateur de
 l'empire moderne, imposant comme langue de l'empire
 universel, éternel; oui, éternel, puisqu'aujourd'hui
 vous obéissez au droit de cet empire. — Qui comprend
 cette religion, si elle n'est envisagée comme le remède
 de la grâce qui vient suppléer au droit insuffisant
 de Rome, préparer le passage au droit nouveau?
 Et qu'est-ce que ce droit, s'il n'explique qu'antérieur
 et postérieur au christianisme, il n'existe qu'à condition
 de le dépasser en justice.

« Mais, nous isolons ces trois spécialités, c'est
 pour faciliter plus tard. . . . » — Non, l'abstrait
 n'est pas facile. La vie comprend mieux la vie;
 le chemin n'est nullement plus court par l'aridité
 du désert. Non, le spécial isolé, non vu en rapport
 avec le général, est certainement faussé. Le latin
 est enseigné comme un absolu, et l'on n'y enseigne
 pas le plus original: le latin du droit, des inscriptions,
 le christianisme [est enseigné] comme absolu, et l'on
 en cache l'essence: la doctrine de la grâce, qui est
 son rapport au monde. Le droit est enseigné comme
 un absolu, et l'on en cache l'essence: la Révolution!



74w

Cours de 1849. 2^e année
8^e leçon.



21 juin 1849.
75

Récapitulation de 1845, 46, 47, 48, 49.

Richte, après Jena, enseigne le bonheur; moi, après
Juin, j'enseigne : aime^z encore ! J'ai posé l'idée de
l'amour, non intéressé, comme au moyen-âge, qui
voulait absorber [mais l'amour] désintéressé, qui efface
l'individu, le droit, la personne. — Moins exposer de
plus haut.

Vers la fin de 1845, j'allais voir Béranger, Lamennais
« Un gouvernement de quinze ans; le jour où la cataracte
s'ouvrira, que ferez-vous ? » [J'ai] demandé la réunion
de la presse, et pliqué la dispersion. . . . — « Non,
la presse est trop dispersée. » — « Alors nous serons surpris
par l'événement. »

Moi seul donc, dans ma sphère.

Une chose spéciale : mes cours de déc. 1847 : du
divorce moral et social, du remède, de l'union. M. M.
Gizot et Duchâtel se trompaient : ils crurent que je
pensais à Février, non, je pensais à Juin. — Et deux
choses générales : 1^o reconstituer la véritable tradition
révolutionnaire, 2^o préciser le but nouveau du monde.
La question sociale sortira de la question religieuse; un
point de départ, un levier : le veuf et l'or.

Mai 1848. Là s'élevait la question : le Christianisme
et la Révolution sont-ils identiques ? Le Christianisme
part de la liberté, mais pour la soumettre. Très-
classique, [il] ~~est~~ prêt aux républicains son élément juif,
aux royalistes son élément proprement chrétien. Mais

75v

consultez son génie propre : se soumettre à l'autorité,
reconnaître les élus, les favoris de Dieu, définir
l'amour par l'imitation, l'absorption.

1849. Religion de l'amour? oui, mais il faut
comprendre l'amour. Le premier degré, intéressé, est
d'aimer qui nous ressemble; le second, désintéressé,
d'aimer qui ne nous ressemble pas. J'avais posé cet,
ds 1848, dans le livre du Prêtre. Ainsi l'amour
n'est plus seulement ce que voit le mystique: Ne
sais-tu que l'amour change en soi ce qu'il aime?
Oui, l'amour change, mais non exclusivement en soi.
La femme faible ne veut pas que son fils soit une
femme: elle veut qu'il soit un héros.

Ah! si nous portions cet esprit dans la cité!

Finis par montrer que les socialistes ont oublié
le grand levier ...
Cloge ds proximo



76w

L'Education. Forme profonde de l'amour.... :
prépare, non pas pour soi un remplaçant, un ennemi
[peut-être], la génération qui va mourir aidant celle
qui va vivre à l'achever.

C'est le sublime de l'éducation : la vie forte
et mûre aidant la vie jeune et faible à la rendre
faible elle-même, à l'ensevelir, au moins relativement,
et alors, quand ce mort est bien mort et entier
(Voy. préface de Origine du droit), on commence à s'apercevoir
que sa place est vide sur la terre. Le survivant
remplace-t-il ? Oui, il dépasse et vaut mieux ; non,
il ne représente pas ce que le mort eût de plus
légitime, ce par quoi il était plus profondément lui,
et profondément vivant, et profondément immortel.

Exemple, l'Empire romain prépare le Christianisme.
Comme vainqueurs, il lui donne le mélange
des nations, l'unité du monde. Comme vaincus, il
lui donne le désespoir, le renoncement à l'esprit
de révolte, la résignation, le pardon de la victime au
tyran (Virgile, Ténébris), l'amour de celui qui hait
et blesse, le bien pour le mal.

Le Christianisme en retour maudit l'Empire ;
il méconnaît ce qu'il lui doit ; il lui dit : je ne suis
point né de toi ; je suis né d'une création expresse, d'un
fiat, d'un coup d'état de Dieu ; je suis un monde, un

77²⁵

absolu, je n'ai rien de relatif. Qu'ai-je besoin de ta justice? Je me moque de ton prétoire; je brise tes tables de loi. Meure la loi, vive la grâce!

Le monde suit le christianisme dans la voie de la grâce, dans l'approfondissement tout nouveau de l'âme. Il y trouve un monde intérieur inconnu à l'antiquité; mais enfin ce mot « Meure la loi! » n'a-t-il pas été un blasphème du christianisme? Lui-même, que va-t-il faire, quand la société gouvernée par lui, sa pupille, son élève, sa pénitente, à genoux, lui dira: si vous voulez que je vive, rendez-moi l'ordre et la loi. Car enfin, la loi est pour une société ce que le pain est pour l'homme; l'aliment que vous me donnez est requis, c'est le pain d'anges, mais est-ce bien le pain de l'homme? J'ai beau en manger, je meurs!

Alors le christianisme est embarrassé; alors il se prend le menton, s'appuie sur le coude, et songe. Il lui arrive, comme au fils qui s'est bravi avec son père, qui s'est éloigné de lui, et qui l'a perdu, et qui l'a oublié longtemps; puis les malheurs sont venus, et les embarras, la vie a pesé. Il se dit, bien tard! « ah! mon père, est souvent raison, et moi, peut-être ai-je tort. » — Ainsi le christianisme commence à se dire: j'ai trop maudis l'Empire romain; ces grands juristes, les apôtres de l'équité, n'étaient-ils pas, en un sens, les précurseurs de la grâce? Empire, mon père, Rome, ma mère, au!

78^{nr}



êtes-vous à maintenant ? Et qui me donnera,
de retrouver, pour le salut du monde que je ne puis
sauver seul, ce qui est dans vos tombeaux ?

Alors le mains même du prêtre, qui enterre
le droit romain, vont l'échouer pieusement. On le
trouve, ce droit immortel, non coulé comme le mort,
mais, comme on trouva Charlemagne aux tombeaux
d'Aix la Chapelle, on trouve le droit romain assis
dans sa chaire curule, toujours siegeant, prêt à
rendre ses oracles aux nations.

Le père, qui est le droit romain, et le fils,
qui est le Christianisme, essaient de s'embrasser.
et le christianisme est ému, et tremble. « Ah ! qui
vous savait si vivant dans le sépulcre ? Le prêtre,
que j'ai cru brisé, est encore debout, vainqueur,
le vrai juge des nations... »

Ainsi vont alternant, s'oubliant et se
retrouvant, les générations d'empires, de sociétés,
de religions, chacune préparant son fils, son ingrat,
son remplaçant, qui ne le remplace pas. Et le fils
lui-même, au bout d'un temps, s'en aperçoit, de
lui-même, il retourne à son père.

Observons le même rapport dans les générations,
non d'empires, mais d'hommes.

Tel, c'est toi, cœur, ô homme, c'est toi et moi,
qu'il nous faut interroger, confessons-nous l'un
à l'autre... Je me confesserai pour toi.

Oui, j'ai eu (tout fils a eu) des mouvements

79₁₅

injustes, impies, où j'ai eu à ma sagesse où j'ai, non pas ri, mais souri de la folie de mon père. Ainsi le Christianisme a ri de la folie de l'Empire romain; ainsi le fils de Noé rit du patriarcat, quand celui-ci vient de donner un bienfait au genre humain, un principe nouveau de force et de joie, et qu'il lui est arrivé, au pauvre Noé, comme il arrive pour tout principe nouveau, d'en prendre beaucoup, et trop.

Voilà ce qui arrive au fils pour le père. Il ~~se~~ ^{sourit} s'éloigne, non sans dédain pour celui qui l'a rendu assez fort pour s'éloigner; et quand il s'est bien éloigné, il se souvient de la famille, quand les années ont passé, il se souvient de ce temps-là. Et alors, à certaines heures de nuit et de solitude, il entend, tout près de lui, des voix basses et douces, les voix paternelles du passé qui semblait mort, qui réclame sans aigreur, assez pour dire qu'il n'est pas mort. en sorte que celui qui se croyait seul, attendri, éperdu, se retourne à ce mot: mon fils!

24 avril 1849.

Aujourd'hui, mardi, 24 avril, je communiquai à mon ami, comme j'avais fait hier, le progrès de ma pensée: la nécessité où j'étais, trouvant le public préoccupé de fausses idées, de utopistes sur un type invariable

80^{nr}

d'éducation, de montrer et d'établir que l'éducation doit varier, selon le but que chaque société doit se proposer, selon la mission que telle société, tel âge du monde, se sent. Les utopistes (Rabelais, Fénelon, Rousseau, etc.) ont bien vu que l'éducation était l'achèvement de l'homme par l'homme au bien. . . . L'idée diverse que chaque société, civile ou religieuse, se fait du bon et du bien, la succession de ces idées diverses du bien. L'éducation diverse par laquelle chaque société croit mener au bien, la succession de ces éducations diverses; cette diversité d'idées et d'éducations, se but et se voit, n'est pas une diversité vaine, fortuite, c'est, quand on sait y regarder, l'ensemble d'un grand système, le développement très-systématique de la nature humaine au moyen de formes et de routes différentes. Développement ~~une~~ aréole, et sans amour? Non. C'est la voix profondément cherchée, voulue, désirée, par laquelle l'amour éternel, la cause incessante qui aime et engendre l'homme, a cherché à le produire, le couvrir, le développer; mère ardente, inquiète nourrice, qui, devant la faible créature, lente et paresseuse, place le but de plus en plus haut.

C'est à chaque éducation, quand elle en voit le défaut, elle donne une éducation contraire. Ainsi l'Inde va s'associant à la nature, se transformant avec elle, mais si bien, qu'elle s'absorbe. Alors la terre surgit, qui coopère à la nature, produit avec elle, comme

81¹⁵

Le mal, engendre le bien, laboure, plante, sème
 avec une force héroïque, l'économise sa force. Entre
 ce sobre héroïsme de la Perse et l'Egypte d'abordée
 dans l'amour et l'amour physique, la Judée rêve
 et court l'invisible; si bien que de mère en mère,
 elle accouche du visible donne le Même. . . .



Cours de 1849 - 2^e semestre
Mélange

Mardi, 21 mai 1849.
83^r

Le christianisme brise le monde du droit,
mais Dieu réclame pour le droit (réparation
aux leçons 4 et 5)

Je voudrais, de la pensée d'amour qui remplit
mon cœur, évoquer la pensée que le moyen-âge a
déclarée la plus contraire à l'amour, la pensée
du droit.

— « Quoi donc ! L'amour absolu permet-il au droit
d'être encore ? Le droit, n'est pas la séparation, la
limitation, ce qui ~~ferme~~ isole les êtres, les met en contraste
non en contraste symétrique seulement, mais le droit
les met aux prises. Le droit, ce sont les lois d'airain,
les tribunaux, les procès, les supplices, le droit, ce sont
les classifications sociales, les limitations politiques,
ce sont les murs, les haies, les fossés, et derrière
chaque fossé, un homme armé jusqu'aux dents.
Malheur au pauvre Remus qui saute, franchit le
fossé ! Romulus l'attend. »

Un matin, le christianisme arrive, renverse le
prétoire, brise les lois avec les fers, anéantit les haies,
renverse les murs : « à quoi bon ? Vous souvenez-vous,
ces murs, ces limites, ne sont plus rien que des obstacles
pour le monde qui va s'embrasser. — Et pourquoi
ce bien n'aurait pas l'inconvénient de nous
diviser, tout ce bien, réellement, la présence du
bien éternel ? Quel bien éternel ? L'amour universel
de Dieu, l'océan qui n'a ni fond ni limites, dans

lequel on ne peut planter de barrières. Vous avez
beau faire, vous ne mettez ni haie, ni fossé dans le
Paradis.»

Cependant la société tombe en pièces. L'Empire
romain se dissout. Toutes choses sont abandonnées
et ne se renouvellent plus; le désert se peuple, mais de
monastères pour le célibat, l'éternel veuvage; les
ruinées des villes s'écroulent, on se couvre d'herbes,
de mousses. Arrivent de nouveaux frères, les Barbares,
rudes enfants qui ne savent pas beaucoup cette
fraternité nouvelle. Il leur faut des siècles pour
l'apprendre, des siècles de barbarie, où cesse toute
culture de l'esprit, où les forêts s'épaississent, les
forêts aussi de l'intelligence.

Centenaire terrible, avec laquelle les heures du
Moyen âge ont tombé du sablier! Ah! ce ne sont
pas là les vrais allures de l'Esprit. L'Esprit a des
ails de feu; l'esprit vole, rapide et fécond.

Écoutez donc cette voix, longtemps humble et
basse, la réclamation timide du droit et de l'équité!
C'est celle aussi de la pitié. Elle réclame du fond où
vous l'avez sentie le moins, du fond de l'amour, des
profondeurs infinies de la tendresse de Dieu. C'est
Dieu réclamant contre Dieu, et disant lui-même:
j'ai voulu que Jacob, dans sa lutte, fût fort, même
contre l'ange; j'ai voulu que Job, dans son épreuve,
eût raison, même devant moi; j'ai voulu que l'Empire,
dans sa mort, gardât droit contre mon Christ; j'ai voulu
que la Révolution eût droit contre tous les âges antérieurs.

8415

Cours de 1849 2^e km
Mélange

Mercredi 25 Juin 1849.
85 n



Récapitulation du cours de 1849.

Voulant récapituler demain tout le cours, je le parcourus ce matin, rapidement.

Le but n'était pas indigne de la grande circonstance où il m'apparut, vers la fin de 1848. C'était après Juin, au plus fort des haines; mais moi, grâce à Dieu, j'aimais! Et je voulais que les hommes aimassent encore. C'est le sujet même du cours: au premier semestre, j'ai marqué ce but; au second, le moyen de l'atteindre; l'initiation, l'éducation.

De même, le grand professeur Fichte, après la défaite d'Iéna, et le suprême malheur national de son pays, ouvrit son cours sur le bonheur. Moi, je n'avais pas besoin d'une grande force stoïcienne pour marcher ainsi, à l'encontre de mon temps. Ce temps, je l'ignorais presque; ces haines, je ne les sentais point. J'avais trouvé dans l'Amour un admirable alibi. La meilleure part de ceci revient à la chère et charmante femme qui, dans cette sombre crise du monde, me voila le monde et tout, et me cacha dans son sein.

Je trouvais là, ou plutôt j'approfondis une idée qui était en moi, et que j'avais indiquée à la fin de mon livre du Prêtre: que l'amour n'est point l'absorption de la personne aimée, comme l'a cru le Moyen-âge, mais qu'au contraire il resta l'

85 w

augmentation de cette personne, le développement de sa personnalité. Donc, l'amour respecte le droit d'être soi; l'amour n'est point contraire au droit.

Exemple dans la religion: Dieu, qui aime l'homme, respecte en lui le droit d'être homme; Dieu augmente ce droit de l'homme. La religion est une éducation de l'homme par Dieu! — Exemple dans la politique: le sage, le lettré, le riche, doit respecter le droit de celui qui n'est rien de tout cela; lui permettre d'être homme, l'aider à être homme de plus en plus, à passer de l'instinct à la science; et lui-même, il enrichit sa science de trésors de l'instinct du peuple. L'Etat est une éducation mutuelle.

Le principe de l'éducation au moyen âge est intéressé; c'est l'absorption; le principe de l'éducation, aux temps modernes, est désintéressé: c'est la formation d'un être dont on respecte le droit, l'existence propre et l'indépendance.

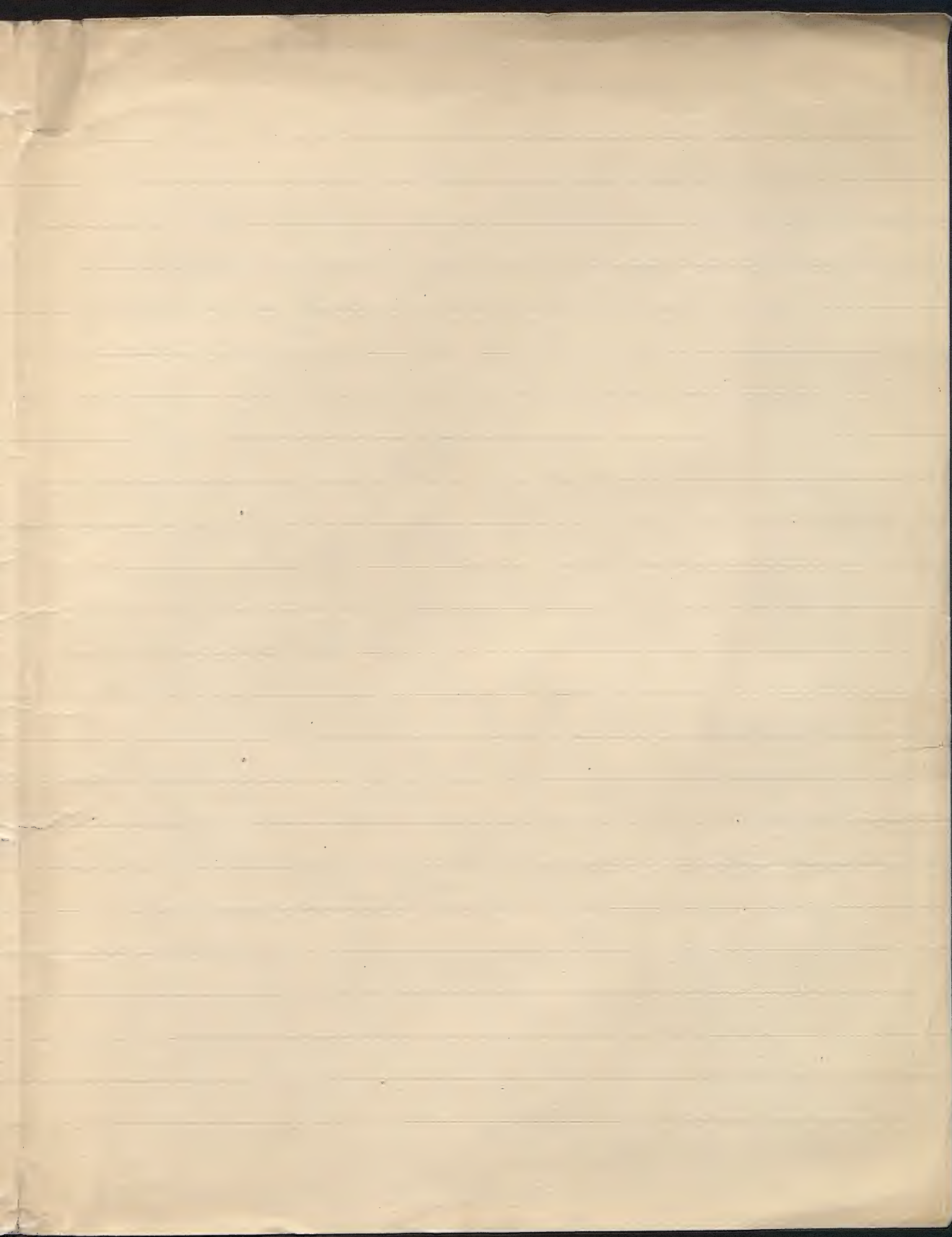
Ainsi l'idée du droit, le respect du droit, dans l'amour, dans l'éducation, c'est l'originalité. Et le but du temps moderne. Maintenant, quel est le but et le moyen de l'éducation moderne? Je l'ai posé dans le second semestre. Le but: faire un être qui ait droit d'être, qui soit vraiment une personne; la personne seule peut avoir droit; or la personnalité suppose l'unité de l'âme. L'âme qui n'est pas une, n'est pas une personne, c'est une chose. — Le moyen:

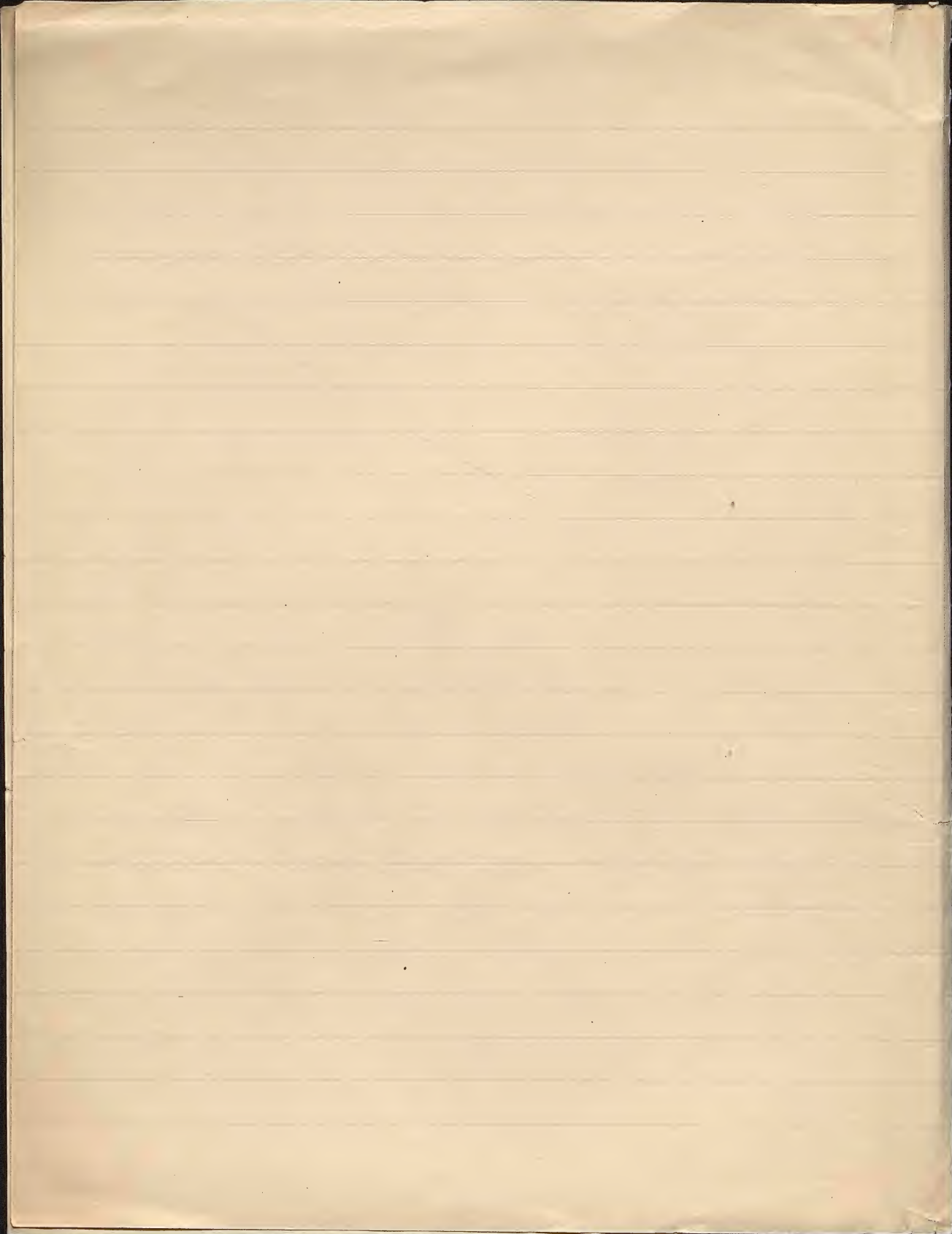
fortifier l'unité de l'âme, reconstituer cette unité,
c'est le moyen principal de l'éducation moderne.

Ma vie a été ainsi, pendant six mois,
fortement tissée d'une idée, et d'une idée très-
féconde, à laquelle, chaque jour, j'associais elle en
qui j'ai mis mon cœur. Mon âme aurait eu
un haut degré d'unité, par conséquent de bonheur,
si l'histoire ne m'avait bien souvent forcé d'en
sortir; si mon âme eût joui d'une santé plus
égale, si j'avais pu l'associer plus profondément
encore au mouvement de mon esprit. La variété
infinité de sujets y faisait obstacle. Je ne suivais
en rien avec elle une marche graduée d'éducation,
d'initiation; mais chaque jour je lui renuais
mon cœur comme il était ce jour-là, la
traitant en camarade à qui l'on dit tout. Elle
même m'avertit pourtant qu'il ne fallait pas lui
tout dire, ne pas trop lui troubler l'esprit.
Le temps en effet est un élément dont il faut
tenir compte dans toutes les choses humaines.
Amour, est-ce l'unité subite, absolue, ou bien
l'initiation lente et progressive? grand problème!
Nul autre n'est peut-être plus important pour
le bonheur.

8415

885





Colleg de France

Cours de 1850.

de M. Abelat



Cours de 1830
1^{er} 2^e leçon.

27 déc. 1849

Unifier son cœur, concentrer ses forces, avant
la Révolution.



L'histoire est un sacerdoce, l'enseignement
une magistrature. Nous n'avons point à errer
dans la fantaisie, le devoir plane, commande,
divise pour nous la vie d'une manière impérative.
Au milieu

12

pas, on ne simplifie pas une science qui n'est pas encore. Il nous a bien fallu creuser chaque branche spécialement, avant de saisir l'esprit commun qui leur a soufflé de vie morale.

Avec quelles difficultés [s'accomplit] ce grand travail des sciences et de la libre pensée ! Tous les inventeurs poursuivis par vous, pris, par force, acceptés de vous, jusqu'à ce que la science aille indifférente. Aujourd'hui, grande, forte, victorieuse, elle chute et l'unité de son principe moral, et sa popularisation. Nous sortons de notre étude, nous regardons le monde ; qu'en avez-vous fait ?

Depuis des siècles que vous n'avez plus vos deux bases d'autorité, ni la science, ni l'abbé, vous n'en gardez pas moins l'éducation morale de campagnes. Ça l'avez-vous fait de ces âmes ? Nous venons en demander compte. Vous avez établi un mur solide d'ignorance entre eux et nous ; comment percerai-je ce mur ?

Les intérêts le font tomber chaque jour, le paysan devient rusé, mais les idées pénètrent-elles ? y arrivons-nous par la Presse ? Nullément, elle n'atteint qu'un million d'âmes ; — par le théâtre ? Nullément ; l'atténue à peine cinq cent mille âmes. — par les lois ? Elle ne sont pas comprises, ou elles sont maudites.

Ainsi, non seulement diversité d'idées, ce qui serait guérissable, mais dualité d'éducation.

Chose incroyable pour les temps à venir : ceux qui n'ont pas le secours des lettres ont, pour toute éducation, le

symbole de la métaphysique byzantine. Comment
le leur explique-t-on? [Par le péché original]. Mais
cela est faux, de plus, horriblement immoral. Vous
prêchez contre l'immoralité de ceux qui accusent la
volonté, et vous enseignez cet étonnant fatalisme, c'est
à dire que vous prêchez contre la morale. Elle porte
sur la notion d'une personnalité responsable devant
le devoir.

Que deviendrait la société si ces choses étaient
cruelles?

Il faut que nous nous éveillions. Nous avons trop
de sécurité. Nous croyons trop à la puissance de la
raison, sans artifice; nous nous exagérons l'influence
de la presse. Des gens d'esprit disent: laissez faire la raison!
Inconscience, paresse, mollesse de cœur! Non, nous ne
pouvons nous laisser étouffer ainsi, et par quoi? Par
un néant; tellement rien, que dans les questions il
ne peuvent rien que par nous. L'architecture ou
moyen-âge? Moi; la réponse à Strauss? Quincke.

N'est-ce pas une chose douloureuse, cet état d'ine-
nation sans langue commune? Le pauvre, sans secours,
laisse aux seuls questions d'intérêts; l'ouvrier, plein de
défiance, ayant quitté une religion et n'en ayant pas
une autre, éloigné chaque jour par des systèmes cotés
politiques de la vraie religion de la France; nous enfin,
échangeant aux masses.

Est-ce que vous ne vous sentez pas étouffer sous
cette prison? Est-ce que vous ne voulez pas aller au-devant

Voilà et enseignement, voilà cette corruption,
voilà cette coupe de Cécile où l'on verse le poison.

Et moi, je dis: « Buvez Lardiment; buvez, jeunes
gens, car c'est le vin de l'honneur. Profitez l'argent
du temps qu'on vous laisse pour la liberté de l'âme,
demain, au nom de l'argent, au nom du métier,
on vous garrottera. Félicitez-vous d'être à Paris,
cette grande école du monde! (C'est elle qui vous parle
dans cette ^{phoénix} tour, y êtes, profitez-en. »

Il y a de la corruption à Paris, deux corruptions:
Lélas! la misère à vendre; puis les acheteurs de
conscience.

Ceux-ci sont bien forts, ils sont les honnêtes gens.
Ils sont trop souvent soutenus de famille; ils vous
courent, vous promettent de vous protéger, dans dix ans,
quand ils vont tomber demain!

Quant à l'autre, la misère à vendre, tout homme
qui a l'âme haut placée s'en défend plus aisément;
il n'est pas dupe de sourires qui couvrent le désespoir,
il n'est pas assez aveuglé pour confondre la faim
et l'amour. C'est là aussi, il faut le dire, que
la grande ville vous protège contre elle-même: la
grandeur qui est partout s'étend de bas
pensées. Celui qui aurait toujours le sentiment
de Paris y serait en sûreté.

Quelle grande outre toute, traîgue entre
toutes, qui vous relève sans cesse aux hautes pensées.
Le soir, brisé d'ennui, vous traversez [Paris], vous allez



aux vulgaires amusements. Vos vœux, dessinés sur
le ciel cette montagne de gloire et d'histoire qu'on
appelle l'Arc de triomphe, la grande armée elle-même
qui vous dit : « non, tu n'iras pas plus loin. Reste
grand de cœur, car tu es la France ; et si la jeunesse
de la France se disperse en vain, que deviendra donc
le monde ? Que deviendront tous ces peuples qui, du
bord de leur esclavage, tendent le bras à la France ? »

Tournez-vous sur cette rive ; ~~les~~ [vous y
verrez] plus que l'arc de triomphe, la victoire de
la pensée, la tombe de Rousseau, de Voltaire...

Il faut bien prendre garde que, dans une telle
cité, que dans une danse vulgaire, vous pouvez
réveiller les morts. Il y a tel bal, au Luxembourg, sur
la tombe du maréchal Ney ; allez plutôt danser
sur le champ de Waterloo ! Il y a tel bal à Mousseaux,
le cimetière de la Révolution [on s'y confond] les
centres de Danton, de Robespierre, de Vergniaud.

Noble ville, hospitalière, la plus fraternelle
du monde ! qu'est-ce que vous lui rendez pour
tant de nobles pensées ?

Nous la trouvons diminuée, humiliée ? Hélas !
la misère à rendre ne vous avertit que trop de l'excès
de douleurs. Soyez généreux, respectez la grande cité,
défendez-la du désespoir, défendez-la de haines
ineptes de ceux qui lui reprochent les fureurs de désespoir
et de la faim. Soyez généreux, et donnez gratis ;
malheur à qui exigera de honteux retours !

Jan

Donnez une obole à votre grande mère, la noble
ville de Paris. Autrefois, l'on faisait ici des quêtes;
[c'est devenu] difficile, que chacun suive son cœur,
surveille ses bienfaits pour être utile.

Voici ce que vous ferez; vous le ferez pour vous,
pour moi: vous nourrirez une famille sans ouvrage,
vous demanderez ~~donner~~ ce dont vous n'avez que
faire, et vous ne marchanderez pas. Vous pouvez même
donner; ce moment de l'année permet l'étreinte
de la fraternité. Et, faisant cela, vous aurez payé
une dette. Vous direz: c'est le tribut de la
reconnaissance à ma mère, la ville de Paris, la mère
de la liberté pour la France et pour le monde.



65

Cours de 1850
2^e leçon

Jeudi 3 janvier 1850.

7

Comment la femme doit recomposer la famille.



« Les femmes? mais [elles ont] si peu de suite, un tel besoin d'^{amusement} ~~d'occupation~~!... Le cœur amoindri par des fatalités... » — Oui, [elles sont] flottantes, et pour cela même, non rivées dans le mal; le cœur n'est pas irrémédiablement rétréci. Celle prendrait de la grandeur dans les grandes circonstances. Elles ont encore une passion: elles aiment leurs enfants; par là, on a prise sur elles.

Je suppose que, le lendemain d'un bal, d'une soirée, dans la matinée, un peu tard, avant les visites, elle est lasse, triste et seule. [Entre] un homme grave, le médecin; non le médecin pressé, mais le vrai médecin observateur, causeur, confesseur. — Ah! Monsieur, je suis malade! — Non, Madame, vous ne l'êtes pas. Le pouls est irrégulier; vous avez un peu de fièvre; pourquoi? — Je m'ennuie. — Ce sont vos enfants, qui vous manquent. — Mais comment les élèverais-je? Mon fils est au collège, ma fille au couvent. Quel inconvénient à ce que le fils soit élevé dans un système, la fille dans l'autre? Oh! Ils sont bien élevés. Sans doute, si mon mari avait été un autre homme!... — Est-ce qu'il n'aime pas

ses enfants? — Beaucoup; mais il est tout entier
à ses affaires. Il rentre si froid, si triste!

— Froid et triste, madame? Est-ce bien le
froid du dehors, ou qu'il trouve le foyer froid?
Il rentre tard, reste plus, craint d'être chez lui;
pourquoi? Ne serait-ce pas qu'il n'y trouve personne
qui entre dans ses pensées? Il vous trouve absente,
d'esprit, indifférente, quand il rapporte le poids
du jour. Prenez garde! Vous vous ennuyez déjà;
et pourtant l'âge sourit encore. Vous retomberiez
demain sur ce foyer que vous aurez glacé pour
toujours, vous retrouverez ~~à~~ votre ^{mari} étranger, votre
fils dur et sceptique; votre fille? Au couvent, elle
aura une autre mère. Quant au monde, vous avez
des aujourd'hui trop d'esprit pour ne pas voir la
froideur et cruelle indifférence qui se cache sous
l'admiration qu'on vous témoigne. Vous essaieriez
alors du monde de la dévotion, mais en y portant
un cœur sec.

Aujourd'hui, vous êtes puissante, si vous le
voulez; vous êtes la famille même. Vos enfants sont
encore à vous. Votre fils, dans notre dure éducation,
a tout son cœur vers vous, comme protection et asile.
Il retiendrait de vous bien plus que de tous les maîtres,
et il garderait à jamais, comme ceux qu'une femme
sérieuse a formés, le souffle charmant de la grâce.
Votre fille, c'est vous-même. Si vous la tenez près de

vous, vous ne devez qu'une chose, c'est qu'elle vous copie en tout. De là, la nécessité d'être digne; mais quel charme n'est-ce pas, pour une femme, de voir et second elle-même, sa jeune image, aller, venir, s'essayer au ménage, aux affaires de la maison, s'inquiéter déjà, s'informer, devenir une personne!

Votre mari est sec et froid? Pourquoi? Au retour, il est silencieux, chargé d'ennui, ne sachant à qui le dire. C'est là le moment de la femme. Si c'est la femme, elle dira: dis, parle! S'il voit [en vous & la] sympathie pour [ses] affaires, vous reprendrez [votre] influence pour les choses morales. Il est ennuyeux? Pourquoi? [Savoir qu'il est] homme spécial, et de méfier; de méfier, pourquoi? Parce que votre luxe l'absorbe. Toute femme doit ^{estimer} ~~respecter~~ la force. Nulle force sans spécialité. Supportez - donc, estimez cet effort, car c'est pour vous."

La première chose que la femme doit à l'homme, c'est d'augmenter sa liberté, par le sacrifice personnel (diminuer sa dépense); la seconde, de participer à ses affaires, d'entrer dans ses pensées, et alors, viendra la troisième: l'entente sur les choses morales.

Quelle foi aura notre enfant? - Mais, pour répondre à cette question, il faut qu'ils se disent: quelle foi avons-nous nous-mêmes?



Lui à elle : crois-tu au christianisme, à l'autorité, à la grâce ? — Elle à lui : crois-tu à la Révolution, au droit, à la liberté ? Ils croient un peu tous les deux, c'est à dire dans les choses où l'intérêt, la passion, ne sont pas en jeu. Ils jugent ou veulent juger d'après les deux systèmes ; mais ils n'osent trop y entrer, de peur de trouver leur condamnation.

Le mari n'insiste pas, pourquoi ? Il a peur d'être juste ; cela le mènerait bien loin ! « Une fois que j'aurais commencé, comment ferais-je cette affaire de Chambre, cette affaire de Bourse ? Si je dévoilais à ma femme que la Révolution veut faire droit à tous les hommes, faire de la charité le droit, elle me dirait : mon ami, puisque tels sont vos principes, pourquoi ceci et cela ? Non, je ne dirai rien, elle croira ce qu'elle voudra. Elle ira chercher celui à qui elle a confiance, qui l'enseignera toute petite, et la maintiendra à l'état d'enfance. Que deviendrais-je, si ma femme devenait une personne, un témoin sérieux de mes actes ? »

Ainsi la loyauté marque. Elle, pendant que la maison est négligée, les enfants élevés par d'autres, le mari rebuté, courant des affaires au plaisir, elle va trouver celui en qui elle a confiance, révéler. — « Je voudrais affermir ma foi ; je me sens pleine de doutes » — « Eh ! qu'importe ? Allez, vivez bien ; n'examinez [rien] ; toutes ces questions sont



et disputes de la grâce, nous en sommes dispensés. »
Ainsi, concession énorme au principe de la Révolution.

Non, on ne vit pas ainsi, Madame, sur un principe qu'on ignore, on s'en écarte à chaque instant; on vit au hasard, on varie, selon les guides. Il faut, sinon pour vous, au moins pour vos enfants, regarder quel sera le principe de conduite.

Un homme politique célèbre, dans un article de la Revue française, dit : catholiques, protestants... tout peut s'arranger. Entendons-nous. — C'est à dire : « il n'est jamais de mal en bonne compagnie ». Non, il ne faut pas faire semblant de s'entendre. L'orgue-voque tue, stérilise. Il faut un glaive d'or entre le vrai et le faux.

Le principe du moyen âge est-il, ou non, mortel à la famille? Nous le croyons; le père y est anéanti. Le principe, c'est l'imitation, la Terre calquée sur le ciel. Eh! bien, voyez la récente Histoire de Dieu, [c'est une] véritable suppression de Dieu le père. Voyez sur l'autel les tableaux de la sainte famille, où est-il, le père? Et la mère même, est-elle mère moralement, est-ce elle qui enfante Jésus? La mère l'est, elle n'influe pas; le père mourant, il n'influe pas; le père [est] renvoyé au temporel, spécialité fâcheuse.

C'est lui précisément ce dont nous nous plaignons.

1-12

Si le père est renvoyé au temporel, il y en aura un autre, le confesseur ou l'ami. Seuls tendances diverses, et plus de famille; le foyer [est] brisé. L'enfant en souffre; livre aux moeurs indifférentes, il mourra. Mais n'est la femme l'élevée?

[Il deviendra] féminin, subtil. Le père et la mère en souffrent; ils n'ont pas besoin de se respecter. Le père, renvoyé au temporel, se matérialisera de plus en plus. Il faut que la mère, pour être mère, associe le père au spirituel, à l'éducation de l'enfant; qu'elle obtienne de l'homme un effort. Il refusera, d'abord, puis cédera, et y gagnera.

Comment y parviendra-t-elle? En ~~se~~ méritant le respect de l'homme, en lui rendant une part de sa liberté, en fermant la main aux dépenses privées, et l'ouvrant aux dépenses du cœur et de la justice.

La désunion de la famille contribue aujourd'hui à celle de l'Etat. A Rome, le mari fut payen, la femme chrétienne, et l'Etat périt. Ici, le mari est faiblement progressif, la femme est souvent rétrograde, et l'Etat périt. [S'il n'y a] d'inordre, [il y a] au moins suppression des mouvements, paralysie avec surabondance de force.

passées. Ces disputes de la grâce, nous en sommes dispensés. Ainsi, concession énorme au principe de la Révolution...

Non, on ne vit pas ainsi sur un principe qu'on ignore, à chaque instant on s'en écarte; on vit au hasard, on varie, selon les guides.

Conseils pratiques pour elle: s'examiner soi-même, vouloir se sauver et se dire: désormais, on ne se sauvera pas seul. Vouloir se sauver, non pour aujourd'hui ou demain, mais pour toujours, pour la vie à venir, et pour cela, vouloir être juste, repousser la tradition de la grâce, de la fatalité, du caprice, tradition qui parle au nom de l'amour, et qui est le contraire de l'amour. Être juste chez soi d'abord, se concentrer, diminuer les dépenses inutiles pour augmenter les dépenses utiles. Faciliter à l'homme la diminution de dépense physique et morale, la concentration de ses puissances au profit d'un noble but. S'unir dans la générosité [élite], la charité de justice. Si elles ont le cœur tendre, qu'elles songent que toute la terre souffre, n'a de voix qu'elles.

Ces conseils pratiques pour lui: se ressaisir, se reprendre en son principe, la Révolution; se défendre des accidents qui obscurcissent, s'observer en son essence, et faire dominer ce principe, dire: oui,

je serai juste; ma fortune, je veux l'appuyer
 sur la fortune publique; ma femme, je veux
 l'élever, l'agrandir, la fortifier, ~~l'est~~ c'est là le vrai-
 mariage; lui montrer comment son cœur doit
 s'étendre, l'informer de l'état réel du monde, lui
 dévoiler le tableau de la servitude universelle, l'
 associer à ces douleurs voisines ou lointaines, tant
 d'hommes dans les cachots, tant de peuples dans
 les fers!



La femme, qui est la grâce, doit apprendre
la justice par la famille.

(Fin de la leçon)



Jundi 10 janv. 1850
Nous avertissons les femmes que généralement
elles suivent une mauvaise route. Elles ont, la plupart,
l'obstacle, elles doivent être le secours.

En présence du danger de l'Europe, il faut qu'elles
effacent les résistances intérieures. Si la famille
périt, l'Etat périt; et alors elles pleureront. Cela
dépend d'elles. Il faut sortir du mauvais divorce
et des vains amusements. Il faut, non seulement
permettre à l'homme de se concentrer, mais l'y aider,
l'y pousser, l'y contraindre, lui dire : non, tu ne
peux pas me mener ce soir à de vains amusements,
quand l'univers est en deuil; nous ne pouvons
danser sur le tombeau de la Hongrie, de l'Italie.
Non, tu ne dois pas disperser tes forces, la veille
où la vieillesse va te rendre utiles.

Il faut servir puissamment et la famille, et
l'Etat, servir la famille par l'économie, réconcilier
les classes par la générosité.

Je prie les femmes de songer que, si la République
a péri, c'est par elle; et nous avons été, de victoire en

150



victoire, à 1815. Je dois leur dire encore que si la Sologne a péri, c'est parce que la famille avait faibli. Les Cosaques firent expressément ce reproche aux Polonais; la galanterie et le luxe envahirent toutes les classes. Les femmes montrèrent beaucoup d'élan et d'héroïsme au péril; elles l'auraient bien mieux écarté si, par des habitudes austères, elles avaient songé à le prévenir.

Elles aiment leurs enfants. Elles aiment, même les plus légères, cette position honorable... ah! bien, qu'elles songent aux revirements du sort; qu'elles songent que toute la terre est couverte d'écailles, que les plus grandes dames du monde, tout devenues, sans un autre nom, blanchisseuses, et qu'elles n'ont pas d'ouvrage — et de personnes qui avaient montré une générosité admirable.

Qu'elles voient, d'une part, les barbares, de l'autre, la guerre sociale. La seconde, qu'elles l'empêchent, qu'elles soient ^{suppléées} de leur mari et intermédiaires. La première! qu'elles disent bien aux jeunes gens, comme nos femmes d'Angers le disaient en 89, que ce n'est point par des mœurs molles, inertes, par l'habitude de cacher la faiblesse sous le scepticisme, qu'on peut agir sur les cœurs; que les femmes ne peuvent aimer que ceux qui vraiment

sont bonnes; qu'elles veulent, exigent et commandent que tout jeune Français devienne héroïque.

Elles sont, ~~à~~ à leur insu, la seule puissance sacrée qui reste en ce monde. L'excommunication, elles l'ont seule encore. Elles ont, contre les âmes ~~par~~ pareuses, intéressées, égoïstes, une chose qui, de la femme à l'homme, restera toujours infailible et redoutable: l'excommunication du mépris.



La famille, pour la femme, est une
éducation de justice.

La justice de la famille est l'apprentissage de
la justice dans la cité . . .

Les femmes sont toujours tendres, souvent magna-
nimes, rarement justes.

Elles ne le sont, ni en beauté : si on disait
à la femme : « c'est votre belle âme qui a formé
votre beauté ; c'est le sentiment de l'ordre, c'est
l'habitude du sentiment affectueux et doux, c'est
la bonté, la pitié, qui ont mis ce charme en vous »,
on ne serait pas toujours bien reçu. Elle dirait : «
non, telle je suis née, et cela m'est naturel ! » —
Ni en amour : maintenant, il s'agit de choisir
celui qu'elle doit aimer. Elle lui dit : « apparemment
vous avez entrevu en lui une nature élevée, grande,
un homme puissant par le cœur, productif en œuvre
et en actes, et vous avez dû sans doute : je l'ai choisi
comme le plus digne. » Elle répondrait : « doit être !
Je l'ai pris, parce qu'il m'a plu. »

Sic, comment l'imagine-t-elle ? Comme elle a
choisi son Dieu du cœur. Demandez à la femme qui
sera sera saine ? — « Celui qui aura plu à Dieu ! »

1845

— « Et ceux-là, comment seront-ils sauvés? — Il a plu à Dieu de se donner pour eux, et gratuitement, pour rien; bien plus, de donner sa justice pour leur injustice. — Je t'aime, parce que tu es pécheur; j'éte préfère, parce que tu es indigne. »
 Et lors, pourquoi craindrait-on de démeriter?

C'est tout son code: je ploie, je suis belle, la beauté est tout. — Il me plaît, j'aime... parce qu'il est indigne. — Il ou elle plaît à Dieu, sera sauvé, parce qu'il est pécheur. Le terrible code de la femme, ^[est] adouci par sa tendresse, sa grâce, sa douceur; mais douceur n'est pas honte.

Appliquons-le dans la cité: il est pécheur, il est injuste; donc, dira le juge, c'est mon homme, qu'il soit nourri aux frais de l'Etat. Il est riche, c'est bien; je le ferois plus riche encore. Il n'a pas mérité; tant mieux, il tendra tout de moi.

Appliquons-le dans la famille. J'ai un homme, dira la femme, très-méritant, très-laborieux, qui se consomme, abrège ses jours pour me soutenir, moi et nos enfants; si je le rendais heureux, ce ne serait que justice; ce serait selon le devoir, non selon le choix. Eh! bien, en voici un autre qui n'a rien mérité, qui ne fait rien et ne fera rien. Celui-là, s'il est l'objet de ma préférence, ce sera à coup sûr un effet

19th

de mon libre choix, un acte de grâce. Il m'aimera mieux peut-être, parce que je lui aurai fait grâce, sans lui devoir rien. — Ainsi la famille est détruite, sans qu'un autre lien se forme, car l'ami, ~~et~~ choisi par caprice, se détache par caprice.

Quelle est l'éducation de la femme? L'initiation à ce qui doit faire le mérite de l'homme, à la justice; en parole? Non, en acte. Il faut que la femme voie en vous une si haute image de justice, [il faut] qu'elle vous voie si juste dans l'état, dans l'accomplissement de ~~votre~~ ^{son} devoir, qu'elle avoue que la justice est belle, qu'elle sente votre beauté. Voilà la garantie de la famille: que ~~donc~~ le mari apparaisse éminemment digne, que la femme soit gardée, entourée de sa justice, du respect qu'elle a pour lui.

Croyez-vous que la femme n'errera pas au hasard du caprice injuste, et ne brisera pas la famille, si elle vous voit, par l'injustice, briser la cité? Quelle autorité morale garderez-vous près de vôtres, si vous ne connaissez point de morale dans vos rapports de citoyens? La justice est, ou n'est pas; si la cité est injuste, la famille sera injuste.

La femme demande à s'appuyer. Qu'elle trouve

200

une main ferme et juste; qu'elle se plaise à dire:
« faible femme, je suis la femme d'un homme fort,
fort de cœur et magnanime, fort contre lui-même,
quand le droit commande. Je l'aime, il est
la raison; je l'aime, il est comme la loi, ferme
et immuable; je l'aime, il est comme Dieu, en
ce qu'il veut suivre Dieu.... »

Ainsi, la cité soutient la famille, et la
famille la cité! Elle mettra l'idéal de justice en
son mari, l'idéal de grâce en son fils....

Jamais, des circonstances plus sérieuses
viendront; les périls pour les uns, les sacrifices pour les
autres, et chacun n'y portera que la force qu'il
aura acquise, amassée aujourd'hui.

Il faut arriver aux événements net et fort
comme une épée; ~~f~~ [il faut] pouvoir dire: j'ai fait
ce que je devais, voilà pourquoi je suis fort. J'ai
accepté, voulu telle privation, fait telle action
lorsque j'étais libre d'agir. Voilà pourquoi je ne
suis fort, au jour de la nécessité. Le principe et
le devoir accompli qui reviennent au souvenir,
sont le pain des forts et le vin de Dieu dans
les grandes circonstances.



~~La raison pour laquelle nous nous entretenons~~
Nous demandons.

21/5

Nous demandons à la femme la cessation de l'arbitraire, en ce qui touche son pouvoir, qu'elle passe de l'arbitraire à la justice.

Qu'elle ne dise pas : « je serai bonne aujourd'hui pour celui-ci, je ferai du bien cette fois, car cela me plaît. » ; mais : « je veux le bien, et aujourd'hui, et toujours, je trouve bon que la loi, cette charité constante, cette providence sans caprice, frappe mon luxe, mes dépenses inutiles, et soit magnifique pour moi. »

Qu'elle soit juste pour les personnes, dans le choix de la personne à qui elle associe sa vie ; qu'elle ne dise pas : il ne me plaît parce qu'il ne plaît, mais : il ne plaît parce qu'il mérite, parce qu'il apporte en dot de actes ou de œuvres, parce qu'il sera utile aux autres, autant et plus qu'à moi.

Nous lui demandons pour cela un grand mouvement du cœur, de sentir la situation, de songer que la famille sera perdue ou sauvée avec la société tout entière.

Que manque-t-il ? Il manque tout ! Il manque ce brio d'enfance, qui nourrit et qui soutient, comme étaient Homère, la Bible, etc., — l'enchaînement, le cours annuel, les fêtes, qui associent les femmes au lieu de la cité et de la cité du monde,

23ⁿ


qui sortent de la solitude, de l'égoïsme, —
la légende héroïque planant sur ces fêtes,
— l'incubation solitaire de ce qui est le but de
la femme, l'idéal héroïque et saint de celui
auquel elle doit s'offrir dans le sacrifice, pour
le salut de la société.

La résurrection de la société est bien
moins dans les lois que dans la sanction
mutuelle que les deux sexes donneraient au véritable
idéal: un idéal de justice.

L'homme disant: ~~non~~ non, je ne veux pas
être aimé par hasard; je ne veux pas d'un
caprice. Je veux pénétrer une âme de sentiment
d'enthousiasme qu'inspirent les grandes choses, ou
les grandes volontés. Misérable, pauvre, borné au plus
dur métier, je puis, par la patience, la gaieté héroïque
contre la douleur, par l'esprit du bien et de l'ou-
-literation, je puis être grand, être reconnu pour tel
par une âme digne de moi, qui sente qu'à mon
établissement, sans feu, mangeant du pain noir, je suis
empereur; et qu'est-ce que l'empereur Marc-Aurèle a
eu de plus grand que moi? J'ai, comme lui, l'âme
d'un monde."

Et la femme pourra dire: « le plus digne c'est
le mien. Sa gravité naturelle, dans la plus intime

intimité, sa générosité royale, quelle que soit sa condition, est une couronne pour moi. Il sera tout pour le bien, ou pour moi, c'est la même chose. C'est le bien qu'il aime en moi. Chaque jour, je me sens étendue de sa pensée; lui, chaque jour, il est ranimé, ravivé de la mienne. Invisible aux autres qui le croient pauvre, ne voyant pas sa richesse, il est connu de moi dans sa grandeur. La famille est pour nous, non un engourdissement, un sommeil dans l'égoïsme, mais une attente, une initiation, pour embrasser et comprendre la famille universelle à laquelle nous sommes prêts tous deux de nous sacrifier."



211

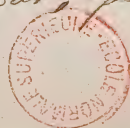
25

La raison pour laquelle nous ne nous entendons plus avec les femmes, et n'avons plus de langage commun, c'est que nous avons abandonné, dans la science, ce que veut le cœur de la femme, ce qui est le cœur du monde, le sentiment de la cause, du moteur universel. Nous observons des faits et nous formulons des lois, nous ne nous occupons plus de la cause; nous ne suivons plus dans la nature la circulation vivante de l'énergie divine.

Le pourquoi des femmes et des enfants est un mot très scientifique, un besoin sérieux, respectable. Ils disent tous : pourquoi? et nous expliquons comment. Fatal divorce de la science et de la religion!

La Philosophie y a lâchement consenti. L'éclectisme a dit en 1828: « la religion commence où la science finit. Serviteur à la religion! Nous ne nous en mêlons pas; chacun chez soi, chacun pour soi! Que nous importe Dieu? Nous ferons la révérence à la religion, pourvu qu'elle se tienne à distance, il faut être poli avec tous! »

Nous, nous répondrons à M. Cousin: Non, nous ne pouvons reléguer Dieu dans un coin. En tout phénomène, il y a à la fois la science et la religion, Dieu ~~est~~ partout, la grande cause partout, partout le règne de l'âme.



La femme doit prendre l'initiative dans
l'état actuel du monde.

Le rôle de femme est grand: nous la appelons
à la justice, et par delà la justice. Elle est peut-être
plus aisé; il est dans leur nature d'être magnanimes
encore plus que justes.

Il faut que par la justice, l'ordre, les vertus
d'intérieur, elles ramènent l'homme à l'unité: qu'elles
ne lui fassent pas obstacle; à la sérénité: qu'elles
le fassent rougir de son découragement. Qu'elles
prennent modèle sur la femme du peuple, providence
énergique de la famille, qui défendent la famille
contre l'homme, l'homme contre lui-même, qui,
seuls aujourd'hui, empêchent Paris de tomber dans
le désespoir.

Cela suffirait ~~par~~ dans les temps ordinaires; alors
la femme peut s'enfermer dans la famille. Aujourd'hui,
d'aujourd'hui, elle doit la sauver, et, pour la sauver, voir
au-delà. Qu'elles sachent bien que la famille n'est
en sûreté si la nation n'est en sûreté, et qu'est-ce
qu'une nation en sûreté? Une nation une et forte
moralement.

« Sachez-le, Madame, votre fortune fuira,
vos enfants seront tués... Votre mari ne voit pas
cela. Il lit les journaux, mais seulement la dernière

26th



ligne, la Bourse; mais vous, qui êtes dans votre maison, qui, le matin, avez des heures [pour réfléchir], songez, prévoyez. Ne vous trompez pas sur les distances: le péril est aussi pour vous."

L'affaiblissement commun de deux principes d'autorité, de liberté, a produit un abaissement moral du genre humain. Le pays de l'unité, le seul qui soit organisé, centralisé comme un être vivant, la France, est attristé, découragé; il doute de lui-même. Les pays de diversité, [comme l'Angleterre, les Etats-Unis, la Russie], augmentent leur diversité, deviennent des monstres de plus en plus...

M. Les femmes pleurent beaucoup, en bien et en mal. Si j'étais la femme russe, je dirais: "Halté! assez! Fortifions-nous au lieu de nous étendre. Luttons doucement dans la justice, au lieu de tomber..." - Si j'étais la femme américaine, je dirais: "vous allez de plus en plus au midi, au pays de l'or, de esclaves. Vous êtes une nation, vous ne serez plus qu'un empire, faible politiquement. Le meilleur côté, la famille, en recevra une atteinte; vous serez corrompus et vieux avant d'être adultes."

Ainsi le principe vital est ébranlé partout: les mœurs aux Etats-Unis, la foi en Russie. Et en France le pays de l'unité, abattement, glace, mort du cœur, doute de soi.

Mais pourquoi douter? Tous [s'imitent]: l'Allemagne

[par] la liberté, l'Italie, [par] l'unité. Elle-même
avance enfin le suffrage universel, ..nécessité d'éclairer
tous, ..république et majorité... nécessité de se gouverner
soi-même... quoi ! un homme de vingt et un ans
ne veut pas être majeur ? Voilà ce que tous doivent
voir, ce que les femmes elles-mêmes doivent voir ...



Quand vous voulez aider une famille, alors
vous mettez beaucoup de grâce à faire contribuer
les vôtres, vos amis, tout le monde. Vous vous fidez, belle
vous prouvez de paroles aimables et flatteuses. Et ! bien,
il s'agit d'aider la grande famille humaine.
Il faut exiger des hommes, de tous : de vous, d'abord,
pour reprendre la juste autorité morale de la femme
dans la famille ; de votre mari, lui montrer que
son intérêt lui commande d'être juste, largement
juste, généreux ; de vos amis : ne pas souffrir de
amis légers, sceptiques, inertes ; envoyer les agréables à
leur millité, il faut des hommes, de votre fils surtout.
Il faut l'envelopper, le préserver des autres femmes.
Les femmes tendre et d'esprit à cent moyens pour
préservait près de celui qui l'aime déjà. Il faut
l'envelopper, non l'étouffer, ne pas lui ôter l'éducation
communne, mais y mettre l'esprit de vie, le cœur,
le cœur, le cœur !

(La leçon en réalité s'arrête ici. Ce qui suit sont des fragments qui entrent
dans la donnée générale de cette leçon et de la précédente.)

Il faut que le maître, le livre, soient subordonnés

à l'influence de la mère. Il faut qu'elle devienne forte, se refasse jeune pour son fils. Elle ne peut lui montrer la voie, mais toujours le but: la haute et grande charité, la patrie, le genre humain, marcher femme dans la grande voie, en donnant la main aux autres.

La fille! même chose, au four. [Elle doit être] élevée pour que plus tard elle fasse un homme elle-même. Une fille, une femme, qu'est-ce que c'est? Une puissance de Dieu pour faire de grands.

Quel regret, quand on songe que cette ^{jeune} fille, si elle eût gardé sa puissance, eût pu soutenir l'homme dans les plus grandes épreuves; que peut être, pour la mériter, il eût fait de grandes choses. Il ne faut pas rire d'un rire de vieillards comme si l'on ne savait pas à quel point de telles inspirations sur les jeunes ^{coeurs} ~~coeurs~~.

Que faut-il? Ne point détourner le cours de l'égalité. Laisser la épouse son égal. Il faut aider en ceci le triomphe de la justice: les hommes, en s'abstenant de faire une injuste concurrence à ceux qui méritent et qui n'ont contre eux que la pauvreté, les femmes, en s'occupant des femmes, en aidant la jeune pauvre, en favorisant les mariages. Ce que les femmes peuvent faire de plus grand en ce monde, c'est de relever les femmes, de leur rendre la dignité possible, de les replacer dans l'idéal et la poésie, de leur rendre ainsi leur puissance salutaire. C'est en restant purs et poétiques, en devenant saints et sacrés, qu'elles peuvent commander l'héroïsme.

Cours de 1850
6^e Leçon

Jeudi 31 Janvier 1850
302

La femme comprend-elle l'égalité?

[Le cours est un] cours pratique; [les] circonstances [sont] si graves! Ce n'est pas le cœur brisé de tant d'événements, que nous nous amusons dans le rêve. Non, chaque jeudi, [j'ai] songé à ce que vous et moi nous pourrions déjà pratiquer le jour même.

Revenons en nous. Nous avons été injustes; je parle ici des meilleurs; quand je repense ma vie, déjà longue, je ne m'absous point. Occupés de bâtir la nouvelle cathédrale de sciences et de lois, nous ne l'avons point ouverte, nous l'avons laissée sans portes. Nous avons laissé errer autour la classe instructive, inspirée.

[Nous n'avons] rien fait pour le peuple, délaissé celui de camps & la légende militaire, celui de villes aux utopies d'avenir. Rien fait pour les femmes; [nous les avons] laissées en plein moyen âge, dans la grâce, le caprice, l'arbitraire, ignorantes de la justice.

De là, punition! la guerre; la guerre sociale par malentendus; et même dans la famille: si la femme n'est la guerre, elle est l'obstacle. Pourquoi? Parce que nous la laissons ~~en dehors~~ de ce qui fait notre vie, hors du vrai et hors du juste.

Nous nous adressons à elle, à des si malheureuses! à elle, généralement ennemies de la Révolution qu'elles ne connaissent pas. Nous leur demandons une

chose, même aux plus malheureux, aux plus humiliés, c'est de se prendre au sérieux, de ne point souffrir la légèreté, la risée, de mépriser les moqueurs et les septiques, de savoir qu'elles sont toujours la poésie de ce monde, qu'elles sont toujours redoutables, en ce sens qu'on craindra toujours leur mépris.

Il faut, pour leurs besoins, qu'elles s'adressent aux femmes, leurs alliées naturelles. L'attendant de asiles vraiment libres, non soumis à la tyrannie religieuse, le cœur des femmes doit être l'asile des femmes, le moyen d'attendre une position, une famille.

Toute femme qui a une position a un devoir pour celle qui n'en ont pas. Il faut que la femme riche aide l'autre à attendre, qu'elle la conseille et l'empêche de se méprendre.

Que veulent-elles? L'amour, le plaisir, l'aisance? Elles veulent surtout être posées, assises dans la vie; la maternité veut un nid. Instruit touchant et respectable; cause d'erreurs pourtant.

Elles ont cru à l'égalité! Les trois mots de la Révolution, c'est celui qu'elles ont [le mieux] compris. Avant 89, elles savaient que le noble ne pouvait épouser [une fille d'une condition inférieure]; mais depuis, le riche, pourquoi [ne l'épouserait-elles] pas? [Il y a une] difficulté, pourtant, et réelle, et grande, dans la différence d'éducation. Cette différence disparaît un moment, puis réparaît avec force: la meilleure fille n'est pas toujours éduquée. C'est pour

Tous deux une cause grave d'erreurs. Au moment de l'exaltation, l'égalité apparaît; elle est même réelle, car la jeune fille, dans la passion, trouve une élévation qui supplée aux manières, aux lumières; et après ce moment, la vulgarité peut reparaître.

Lorsque la mère commencera mieux la fille, lorsque l'Etat fera son devoir, c'est à dire, aura donné à l'enfant une culture supérieure de nationalité, de patrie, alors les mariages de classes diverses seront ^{de plus en} plus possibles, et formeront l'un des plus forts liens de la cité.

Qu'arrive-t-il aujourd'hui? Tous veulent la famille. Elle aussi veut la famille, et la veut solide; et cette solidité, elle croit la trouver dans le riche. Si elle épouse un des siens, le chômage l'épouvante, car le travail s'interrompt, et la nourriture des enfants ne s'interrompt pas. Elle ne sait pas que si le travail du pauvre est variable, la volonté du riche est plus variable encore.

Cette prévention pour le riche tient aussi à d'autres causes, au besoin de douceur, d'art, de civilisation. Elles n'aiment point l'égalité: elles regardent un artiste, par les formes extérieures, où les hommes sont inégaux. Elles veulent que celui qu'elles aiment soit le premier, mais paraissent le premier, qu'il le soit extérieurement. Elles ne sentent pas que l'égalité si elle existait, créerait une nécessité très-belle d'inégalité morale et de distinction intérieure, ou même extérieure, dans les actes héroïques, car l'égalité que nous souhaitons n'est pas cette égalité monastique

qui nivelle en supprimant les plus hautes facultés de chacun.

Ainsi elles méconnaissent souvent le jeune homme en perplexe de la cause de guerre sociale, haine aveugle des travailleurs, et même contre leurs amis. Elles ne connaissent point l'héroïsme, l'effort militaire, quoique dans ce travail, les souffrances, dans la seule volonté, ils puissent éclater. Elles ne distinguent pas assez l'énergie, qui est richesse du cœur, et plus riche que l'or.

Il faut qu'elles deviennent justes, qu'elles estiment mieux les leurs, qu'elles apprennent l'égalité, qu'elles se défendent d'un sentiment bas, et aristocratique : l'admiration de la richesse. Elles reprendront une position forte et digne.

Hélas! Sans quel moment disons-nous ceci?
Car que chaque jour la dignité leur devient plus difficile!



35

Cours de 1850
10^e leçon

Jeudi 28 février - 1850

34

La légende leur manque. Qu'ils entrent avec nous dans la pensée pure.



Martin Luther a dit : si Dieu n'est pas dans le ciel, alors mon affaire est mauvaise. Nous aussi, [nous dirons] : si le droit n'est pas le droit, alors notre affaire est mauvaise J.

Vous savez le premier mot de la Révolution, prononcé par Mirabeau : le droit est le souverain du monde ! — Adieu, la fatalité antique, la grâce, mot doux et doux ! Soit d'élus avant, soit après, par le mérite de leurs œuvres !

Dans Fénelon, et même dans Rousseau, on sent ces époques mourantes où l'homme craint le mariage. ~~Chaque fois qu'il vient une nécessité nouvelle d'être juste, et grand on dit : plutôt mourir ! Il ne faut pas courir à de telles tendances, mais dire au mourant : vivez-vous !~~ Vivez ! Car, voyez-vous, votre laisser-aller, votre abandon de la vie, n'est qu'une infirmité de cœur, une manière de dire : j'aimerais mieux mourir que changer. Ainsi, dans Fénelon, l'ancienne société semble dire : j'ai cru à l'élection, et que la puissance a le droit divin, que les puissants sont élus. J'ai cru que moi-même, noble et riche, j'étais élu. Eh ! bien, je rentrerai dans cette croyance ; j'aimerais mieux mourir que de m'améliorer. A chaque fois qu'il y a une nouvelle nécessité d'être juste et grand, beaucoup disent : « nous aimons mieux

34

mourut que nous améliorons !

Cela est mauvais, mauvaise tristesse, mauvaise mélancolie ! Le parti de la vie, c'est le parti de Dieu ; Dieu veut qu'on vive !

Nous avons un principe de vie. Ce principe, c'est la justice. Eh ! bien, nous la suivons partout où elle nous mène ; nous ne dirons pas : mourons ! Nous ~~souffrons~~ souffrons, nous sommes en pleine décadence. . .

Voilà si vous êtes morts. Vous avez le cœur faible et malade ; pourquoi ? Le principe, l'idéal vous ont manqué. Votre principe, c'était la religion de la justice commencée par vous en 89. Ce principe devait engendrer un idéal ; mais quel ? Un idéal de justice, un héros de justice. C'est à lui que Beethoven dédia la symphonie héroïque. Et ce bien là l'idéal que vous avez adoré ? Vous avez adoré la victoire, le succès, la force, toutes choses étrangères au droit ; et quand la victoire a été vaincue, vous vous êtes trouvé le cœur faible. Vous avez dit : nous mourons. Pourquoi ? Parce que vous aviez abdiqué votre principe de vie. Ce principe cependant triomphait par toute la terre.

La difficulté pour tous, pour les femmes en particulier, c'est qu'il leur faut toujours de l'aide. Il leur faut un principe-bonheur, une idée-chair, et si on ne leur donne quelques faveurs siennes à toucher, à manier, voilà qu'elles pleurent, elles sont mortes !

Toute âme religieuse, tout cœur citoyen, voit

35

avec bonheur finis le règne des idoles; en sorte que pour la cité et pour le monde, il n'y ait de l'autre Dieu que Dieu.

Maintenant, nous disons à la femme: Venez avec nous, suivre-nous, ou devancer-nous. Nous allons, par une voie âpre, digne de tenter la grandeur de votre cœur. Votre grandeur, devant Dieu, n'est autre que de marcher dans la justice, à côté de l'homme.

Nous avons le combat de la vie; les devoirs périlleux, les rudes travaux, et cela est bien. Mais que serait-ce, s'il nous fallait, dans la marche difficile que nous commençons, dans la carrière de sacrifice où nous voulons entrer, s'il nous fallait disputer dans l'intérieur, pour tout sacrifier ce que nous faisons à l'extérieur, vaincre et l'intérêt égoïste qui réclame, et les obstacles étrangers, et la résistance de la famille? Que serait-ce si, quand nous votons, écrivons, combattons, selon la conscience, nous trouvions en rentrant la tentation de Job, la femme qui dit à l'homme: mardis et mards!

Non, femme, vous parlez comme une insensée. Voyez vous-même si la légende à laquelle vous vous confiez a pu créer un monde selon le Dieu de justice. Cette légende brisa l'épée de justice au nom de la grâce; elle dit à l'Empire: remets ton épée dans le fourreau, et l'Empire périt!

— Elle ne pouvait lui donner le défenseur, l'homme

36v

de paix. Tout d'abord, le soldat chrétien déclare qu'il ne peut être soldat: il s'en va aux monastères. Le juge déclare que le jugement est fini, il descend de son tribunal, et s'en va aux monastères...

Maintenant, où est la difficulté? Les femmes sont plus que justes; elles sont généreuses, charitables, pourquoi ne seraient-elles pas justes? La difficulté est grave; c'est une difficulté, non de cœur, mais de méthode.

La femme, née pour enfanter, et pour incarner, a besoin que tout principe dont elle part soit un principe incarné; je veux dire un principe-homme, une idée sous forme humaine. La légende lui est nécessaire. Elle prend peu sous une forme abstraite, beaucoup sous une forme concrète, vivante, historique.

Mais quelle légende a-t-elle qui la soutienne? Celle du Moyen âge a péri, non seulement parce qu'on en a abusé, mais parce qu'on a senti peu ou peu confusément qu'elle était insuffisante. Le doux idéal anti-militaire, qui parut vers le temps d'Auguste, fut dès lors convaincu d'impuissance sociale, on ce que l'Empire romain en fut ébranlé et désarmé devant les barbares. Au Moyen-âge, on essaya de le mêler d'un élément héroïque, de faire le chevalier-chrétien, être bizarre, impuissant, qui ne pouvait vivre: le ^{chrétien} ~~chevalier~~ est anti-~~chevalier~~ chevalier; le Christ dit au chevalier Pierre: remets-tor épée au fourreau.



Et la légende moderne, la légende de justice, a-t-elle nettement remplacé la légende de la grâce? Non. En cette légende, l'homme ne remet pas l'épée au fourreau; il a l'épée nue, mais pour la justice; c'est le glaive de justice, autant que celui de guerre. Le héros, ici, est le juge.

Mais ce héros, ce juge, où apparaît-il dans sa pureté? S'il ne paraît bien nettement, la femme ne le reconnaîtra pas; il n'aura pas sur elle d'influence morale.

Saint Louis et La Tulcelle furent deux héros de la justice, mais mêlés à l'esprit antique. St Louis est un juge, lorsque, malgré la sentence de l'Eglise, il rend une province à sa communauté; il l'est lorsque, le vendredi saint, il fait justice d'un seigneur malgré les évêques. — La Tulcelle est un juge, lorsque, simple fille, avant de prendre les armes, elle décide dans son cœur pour la cause de la France, et qu'à sa mort, elle préfère son jugement intérieur à celui de l'Eglise. Tous deux condamnent le moyen-âge, mais ils en ont encore les traits.

De nos jours, l'idéal héroïque de justice s'est trouvé: on vague, incertains, pas comme Kosciuszko, [qui] regardait vers la France, et n'en recevait pas de lumière assez précise; — on mêle d'autres éléments, souillé parfois: comme nos hommes de la Révolution, Mirabeau, Danton, nos généraux même de la République.

Ainsi ceux qui ont besoin d'incarnation, de l'idée-homme, de ~~la~~ perfection vivante, ne trouvent point ceci chez l'homme de la Révolution.

La Révolution elle-même, qu'est-ce? C'est le volcanique qui surgit du fond des mers, hideuse et terrible lave? oui, mais cette mer, stérile jusqu'à là, va se couronner d'arbres, de fruits et de fleurs.

Femme, apprenez à juger les choses sur leurs résultats. Et vous aussi, vous devez savoir les crises de la nature, par quels déchirements terribles elle enfante ses plus heureux fruits. oui, la Révolution est sanglante; oui, elle fut achetée par d'insupportables efforts, par un monde de douleurs, mais en elle-même, que fut-elle? Ce que vous voulez tous les jours vous-mêmes. Seulement, votre charité arbitraire, capricieuse, elle l'a écrite dans la loi.

Ainsi vous n'avez pu changer, et revenez en arrière, hier bienfaisante, demain égoïste. Est-ce là ce que vous regrettez? Ainsi vous n'avez pu être injuste pour moments, est-ce là ce que vous regrettez?

Sortez ~~avec~~ du caprice; venez avec nous. Nous ne sommes point soutenus par ~~la~~ la tradition, [il nous] reste l'idée pure.

de paix. Tout d'abord, le soldat chrétien déclare qu'il ne peut être soldat : il s'en va aux monastères. Le juge déclare que les jugements sont finis. il descend de son tribunal, et s'en va aux monastères.

C'est malgré le christianisme et contre l'Eglise que la société pour vivre organise un essai de milice chrétienne, la chevalerie, si souvent anathématisée. — C'est malgré l'Eglise que se fait l'essai d'un roi-juge, arbitre entre le pape et l'empereur, qui juge même le Vendredi saint. — C'est malgré l'Eglise [que] l'apparition du peuple, juge dans sa cause, la Duceille qui, entre évêques et évêques, docteurs et docteurs, juge pour la France, et déclare préférée ses voix intérieures au jugement de l'Eglise.

Ainsi, sous les formes du moyen-âge, apparaît le principe moderne, l'attribut de l'homme moderne que le christianisme n'a pu forger, l'épée de justice. Maintenant, vous faut-il un héros, pour porter cette épée ? Le dernier héros, ce fut tout un peuple, non un homme. Adieu le Messie ! Le Messie de justice n'a pas paru, et ne viendra pas, sinon en vous, sinon en toi, à qui je parle, si tu veux, et ton propre cœur.

Nous ne sommes point soutenus par la tradition. Reste la ~~parole~~ ^{idée} pure.

La femme, jusqu'ici soutenue par la tradition et par la légende, obligée d'entrer avec nous dans le monde de l'idée, grand progrès !

405



de l'idée, grand progrès! — ~~son~~ ^{Votre} idéal était étroit, même le plus vaste idéal; et par suite exclusif, intolérant. ~~son idéal~~ ^{il} était variable, changeant, comme est l'esprit de l'homme; car ce n'^{était} pas un véritable idéal; c'était toujours un nuage brillant, c'est à dire une ombre encore, qu'on prenait pour la lumière.

— « Comment entrerais-je dans l'idée pure, dans le sentiment du devoir en soi? Comment marcherais-je, n'ayant plus mes petits Dieux qui me soutenaient? Comment aiderais-je mon mari, ma fille, n'étant plus aidée moi-même? Je ne mis pas une savante... » — ne faisais pas semblant de nous méprendre. Chacun sait très-bien ce qu'il doit sacrifier. Il n'est pas nécessaire pour cela de se reporter à telle ou telle histoire de telle année de Tibère. Il n'est pas nécessaire d'étudier la philosophie allemande, de chercher chez Kant l'impératif catégorique.

Voyons, quels sont vos projets? Vous êtes riche, vous allez acheter une terre qui a un titre; telle forme d'impôt vous dérange; je le conçois; « cela ne peut plus aller; mieux vaudrait mourir! » Le mari est paralysé. — Vous allez lancer votre fils, en faire un homme considérable; il ne sera qu'un citoyen dévoué, un vaillant soldat, un héros, peut-être!... « La société périt! » Vous vous retranchez dans votre égoïsme — Vous êtes la femme d'un marchand, et je vous ai vu,

442

il y a trente ans, renouveler vos vœux chaque année, ou tous les six mois. Aujourd'hui, [vous avez un] besoin infini de variété, de l'es; sinon tristesse, aigreur, désespoir; nécessité pour le mari d'efforts inutiles.

Vous savez parfaitement ce qu'il faut sacrifier. Ne dites pas, comme Colbert: «on ne peut plus aller!» Non, on ira tout de même, sion a la simplicité de mœurs, le dévouement, la conscience. C'est déjà beaucoup que la famille ne soit pas un obstacle.

Mais moi, je suis étrangère aux affaires; je ne puis, ni aider, ni entraver mon mari. — Vous pouvez beaucoup! Comment? Grand l'homme a fait une chose selon sa conscience et contre son intérêt, qu'il trouve sa joie au foyer! Voyez ce petit marchand: sa meilleure pratique lui dit: vote ainsi! mais il suit sa conscience. Il ne faut pas qu'il trouve une femme triste, aigre; mais qu'elle lui donne la main, qu'elle lui dise: merci! — Si la fille voit cela, si elle le comprend, bien et qu'il lui vienne des larmes, tout est bien, c'est l'éducation. Celle qui voit souvent de telles choses prend un cœur royal, et ce n'est pas assez d'être roi pour la mériter.

A l'approche des grandes crises, il faut se serrer, Messieurs, unir la famille, concentrer les forces, élargir les cœurs. Nous ne laisserons pas la femme

à l'arrière-garde, à la garde de l'ennemi. Vous
les emmènerons avec nous, dans la voie nouvelle.

Que voulons-nous? Être justes, grands dans la
justice; rien de plus, rien de moins. Qu'elles laissent
les petits fémates de pierre et de bois, qui ne
sauveront personne, aux temps qui approchent.
Qu'elles viennent avec nous, leurs maris, leurs frères,
c'est leur place dans les dangers. Alors, nous
remercierons tous ces ennemis lointains dont on
nous menace; nous remercierons le péril, s'il finit
ce triste divorce, s'il nous rend l'unité de la
famille, sans laquelle nous n'aurons jamais l'unité
de la patrie. Merci, excellents ennemis! Sans vous,
peut-être, nous serions restés languissants, divisés,
d'esprit. Nous n'aurions pu retrouver ni la
solide amitié fraternelle, ni le foyer, ni l'avenir.



Contre la Fantaisie.

La légende a peu servi, mais, au défaut de légende, qu'a fait l'idéal poétique? Les grands poètes aussi sont les précepteurs du peuple.

Entre les époques de foi (le Moyen âge, la Révolution), qui n'ont pu donner la légende, il y a une longue période intermédiaire: la Renaissance, le triomphe de la fantaisie. La première Renaissance, Dante et Sévigne, la seconde, Shakespeare et Cervantes n'ont il pas, au défaut de précepte, donné un idéal dont les préceptes peuvent être déduits?

La fantaisie est-elle identique à l'art? Non, beaucoup d'artistes ne sont pas fantaisistes. Un trait particulier [distingue] ces grands hommes: [ils] sont hommes de lettres, chose inconnue aux époques fortement vivantes, harmoniques: Eschyle [n'était] pas un homme de lettres, [mais] un grand citoyen; Beethoven [n'était pas] un ~~poète~~ musicien seulement, mais un grand citoyen, comme on a dit dans un livre naïf et profond, qui m'est trop cher pour en parler.

La fantaisie [est-elle] identique à la liberté? Voyez les hommes de liberté; qu'ont-ils créé? Comment

9405

ont-ils fait et refait la femme? [Par là] fantaisie.
Voilà. Sainte aux solitudes du Frioul, séparée
que à Vaucluse, Shakespeare aux forêts de Robin
Hood: [sont-ils] libres? Non. La fontaine prend
le fil de mains mêmes du christianisme.

Le christianisme, pour transformation dernière
en 1200, a donné la Vierge. Dieu le Père est oublié,
le Christ éclipsé, et la Vierge est tout. Eh! bien, la
fontaine va commencer par la Vierge. Le Christi-
anisme donne son prêtre en 1300, dont le Dieu
n'est pas le Christ, mais une femme, une Vierge, identique
comme fut le Christ, à la raison éternelle.

Un professeur catholique a parfaitement
démonstré que Sainte est le poète de St Thomas,
prêtre orthodoxe et catholique. L'Eglise a donné
Marie en 1200, et Sainte donne Béatrix en 1300,
Béatrix, la raison éternelle, lumière et béatitude,
Béatrix, de Portinari, aimée de Sainte à 12 ans,
morte à 25. Il y a donc aussi la seconde face
en elle, l'individu, la passion individuelle. Ainsi
la fontaine entre dans son royaume, non pas
surprise, mais par la grande porte légitime, par
la porte de la grâce, qui est la fontaine de Dieu,
si j'ose dire.

Dieu a choisi, élu, une Vierge de Judée; il
l'a mise sur l'autel. la femme, non la famille.
La "sainte famille" est un mot impropre: l'homme

ici n'est point le mari; l'enfant n'est pas le fils de l'homme; ce n'est pas une famille.

L'élue de la fantaisie, la femme, a aussi la fantaisie, ou comme femme, ou comme vierge. Vierge, elle aura la fantaisie de l'être de plus en plus; elle ira, sublime et stérile, se perdre dans l'éblouissement de la lumière éternelle.

Femme, elle aura la fantaisie d'aider hors de la loi, de faire un élu, et le choisira indigne du union inférieur de conditions [Pétrarque, la dame de Concy].

Vous sentez ici le glaive, la famille divisée. Jamais vous ne fonderez ~~se~~ une société sur ce qui est le divorce.

Échappés de l'Eglise, ils s'enfuient très-loin; ils ne s'arrêtent pas dans les fous; ils ne sentent pas Dieu dans la cité; ils fuient aux forêts, au désert.

Sainte a fait la sienne Dieu, il l'a perdue au ciel, et il ne s'en console pas.

Pétrarque, battu d'un vent éternel, va, errant, d'Italie en Provence, de Provence en Italie, suivant le noble idéal de la beauté harmonique d'ici-bas qu'il a vu un jour de l'âges entouré de sa mari, de ses enfants, et il ne se console pas.

4625

« Cruelle, ingrate servitude; j'ai brûlé tant
qu'elle a vécu, et maintenant, je vais pleurer
sa cendre.

Mais voici aux forêts du Nord, sous la
feuillée de Robin Hood, une fraîcheur nouvelle,
qui va, ce semble, enfant la vie. Qu'est-ce
que Shakespeare y voit, y cherche? L'illusion,
la naïve. Quel principe? Il chante la victoire
du protestant sans être protestant. Quelle
nationalité? [Il est] anti-anglais. La nationalité
elle est dans l'industriel solitaire (Robinson); la
nationalité, elle est dans Milton, dans les mémoires
du long Parlement, dans la dure famille de
Clarissa Harlowe, cette longue et terrible histoire que
Richardson s'écrivit dix ans, sans desservir les dents.
Shakespeare a créé pour l'humanité, non pour
l'Angleterre.... Il ne pleure pas, mais il est
triste C'est qu'il n'a pas fondé encore.

Plus de lumière dans les ténèbres. Nulle
équivoque; pureté, lumière. Voyez lorsque Cardenio
rencontre Sorothée, la femme du grand seigneur,
qui lui a volé la sienne, il la protège et
se fait son chevalier. Vous souvenez-vous ici à la porte
d'une société meilleure

Il n'ont pas [l']autorité; nous avons [l']

47^{re}

l'autorité et le droit de la foi nouvelle. Point d'èles avant les œuvres; mais chacun, par ses œuvres, ^{devient} ~~est~~ élu. L'antique fatalité, déguisée sous le mot doucereux de la grâce a été brisée, et cette pierre de la société moderne a été posée: le droit est le souverain du monde.

Ainsi la fontaine, une fois sortie de la religion fantaisiste de la grâce, fuyant de l'église, s'est enfuie aux forêts. Elle a délaissé l'autel domestique, les murs sacrés de la cité! Nous, nous y rentrons, avec des objections graves contre les fantaisistes.

Deux choses nous y ramènent: la justice et la générosité. Nous, non, point de joie solitaire, [point de] ces âpres plaisirs de moines, car il sont moins encore. Dieu est aux forêts sans doute, mais combien plus parmi les enfants de hommes! [Combien plus] dans la cité, dans la famille! La fontaine l'a cherché dans les trois mondes, et il était au foyer!

Mais le foyer, qu'est-ce que c'est? C'est la solide pierre où se trouvent et le pénate, et le dieu de la cité; c'est la flamme qu'une main de femme, sage et pure, nourrit la nuit et le jour. N'exaltez point, comme les théologiens, la femme de choses du culte; elle en est même une partie du culte, la fleur qui parle le temple, et l'homme en est la lumière. Nous ne pouvons l'éloigner de l'autel, car elle est l'autel aussi.

Cours de 1850
12^e leçon

Mercrèdi 13 mar, 1850

p. 49

Ni famille, ni état, ni religion n'existent.
Elles vont commencer.

[Prélude de la leçon].



Qu'avons-nous voulu? Nous avons voulu, avant l'aube et l'heure du réveil, avant que la journée de travail se commence pour l'Europe, examiner les forces et le cœur de celui qui va travailler. Jamais, [nous nous mettrons] à l'ouvrage; aujourd'hui, regardons si la force est bien entière, si elle n'est pas divisée et dispersée, s'il n'a pas d'obstacle secret, une épine invisible.

Oui, il l'a, et près du cœur.

Tous nos côtés féminins, nos hésitations, nos lenteurs à nous mettre en route, ont un auxiliaire au foyer. Chaque fois que nous nous souvenons de nos pères, que nous serions près de suivre l'élan naturel de la France, le drapeau de la fraternité et du sacrifice, une voix douce et chère nous a dit: « Mon ami, réserve-toi. Attends seulement que ton commerce soit un peu prospère; attends que ton fils soit élevé, ta fille dotée; attends dix ans, attends vingt ans. » — Et alors sans doute, quand tu ~~auras~~ dépensé ton énergie, ta flamme,

dans la chose d'intérêt personnel, alors sans doute vieux, riche et lourd, tu auras le loisir d'être un héros.

« Tu veux le bien; d'accord, mais commence par les tiens. Tu vas t'inquiéter de ce qui est loin, songe au plus près d'abord. Qu'est-ce que tu vas chercher hors de ta maison? » — Une maison solide, ô femme, la nôtre, s'écroule! — « Que vas-tu chercher dans les champs, hors de ta ville natale? et pourquoi m'entraînes-tu hors de ces murs où nous avons vécu, aimé? » — Ces murs, cette ville, ô femme, retournent-toi, regarde! Ta ville est en flammes, ton temple s'affaisse avec ses fieux ruinés.

Qu'est-ce que tu regardes toujours derrière toi, immobile comme une statue de marbre ou de sel, comme la femme de Loth? Viens, regarde devant toi, appuie-toi sur moi. Marchons, voilà une lumière meilleure que les flammes de Sodome, voilà le vrai soleil qui luit, qui déjà illumine les murs naissants de la cité nouvelle. Quelle cité, quelle maison? Celle de la fraternité!

La beauté du temps présent, c'est que personne ne peut se sauver à part de autres; tous sont embarqués dans la même aventure pour périr ensemble, ou survivre ensemble. Nous ne pouvons plus,

702

chacun dans un coin, dire pendant l'orage les
patenôtes égoïstes de l'intérêt et de la peur:
« seigneur, salue-moi tout seul! ». Non, seigneur,
sauvez-vous tous, et sauvez les autres encore avant
moi!

Ainsi parlera l'homme; il essaiera d'
embrasser la femme aux vains regrets du passé.
Il n'y a ni passé, ni présent. Il y a Dieu et la
Justice, qui ne changent pas. C'est à quoi il faut
s'attacher.

Ce regret du passé, est-ce uniquement tendresse,
excellence de cœur? Sans une spirituelle esquisse
de Véronèse qui est au Musée, je vois au loin la
femme de Lot, et de près la fille, appuyée sur
l'ange, et qui se traîne, qui s'arrête encore pour
remettre sa chaussure, pour ne pas marcher. Elle
ira, bon gré, mal gré! Ce qu'elle regrette, n'est-ce
le plaisir? La terre brillante qu'elle foule, est-ce
bien par amour du passé, qu'elle ne veut pas
la quitter? Non, c'est le plaisir encore qui l'
attache ici.

Ainsi, pour parler plus clair, cette religion
du moyen âge, que vous opposez à la foi nouvelle
de la Révolution, est-ce la croix que vous y
regrettez, les austérités, les macérations? Non, c'est
un certain ensemble de mystères et de réveries; c'est

Star



Le plaisir qu'a la femme de parler d'elle-même et, dans une humilité coquette, de montrer son cœur, c'est le côté mystérieux de la fantaisie et de la grâce. Elle, entourée de la grâce d'élection, agréable à Dieu selon ou contre la justice, elle agit selon ce principe, elle aime un élu du caprice. La grâce du moyen âge, étrangère à la raison; la fantaisie de la Renaissance, qui diffère moins qu'on le croit de la grâce, voilà le royaume de la femme. C'est pas un effort qu'elle arrive à la justice. Vouloir n'être aimée que pour son mérite, et n'aimer que celui qui le mérite, là est son grand sacrifice. C'est pour elle changer de nature que d'admettre ce principe souverain de la Révolution.

La femme jusqu'ici est contre-révolutionnaire; elle aime tout don fatal: la beauté, la noblesse. Mais quoi! elle ignore donc qu'on peut se faire sa beauté, qu'on peut se faire sa noblesse? Voilà la différence de l'ancien monde et du nouveau: l'ancien dit: fatalité, être fatalement; le nouveau dit: liberté, agir librement. Dieu a dit dernièrement: (c'est le sens de la Révolution): Non, je ne suis pas un tyran qui crée pour qu'on n'y change rien; je suis un père, qui vous donne plus que l'être, qui vous donne la faculté de vous créer vous-mêmes.

Cours de 1850.

Jendredi 15 mars 1850.
p. 532



Qu'ai-je dit, qu'ai-je voulu dans nos dernières entretiens? Parler contre l'art et la Renaissance? Nullement. J'ai dit seulement que la fantaisie de la Renaissance, son caprice, avaient continué le moyen âge.

Tout cela est fini; adieu! Salut à la réalité! Nous avons passé la portes des songes [après avoir] longtemps resté sur le seuil; mais enfin [nous l'avons] passé; et il n'en coûte pas un soupir à nos cœurs....

Non, femmes, ne restez pas là! Cette ville, ce temple, cet autel, vers lequel vous vous tournez, regardez comme ils s'affaissent; la ville est en flammes. Ne restez donc pas, comme une statue de marbre ou de sel, à regarder ce qui périt. Regardez plutôt la lumière qui étend les fausses lumières, la lumière qui illumine les murs naissants de la cité nouvelle de justice et de fraternité!

Convenez d'ailleurs qu'en ce moyen-âge, vers lequel vous tournez encore les yeux, ce n'est pas la croix, l'abstinence, que vous regrettez; ce ne sont pas les côtés lumineux que vous regrettez dans l'église, ce sont les angles obscurs.

Venez plutôt dans la lumière, dans le jour de la loyauté. Le foyer brûle honnête et pur; la place publique, inondée de lumière, appelle les fêtes nationales; venez, soyez la bienvenue; et que ce soit pour toujours! Osez, vous aussi, la porte des songes.

53w

Vous aussi, ne regrettez rien.

Qu'est-ce que nous regretterions? Voilà qu'au moment où tant d'hommes languissaient, penchaient la tête, soupiraient la décadence, un monde jeune, immense, invincible, sort du sein inépuisable de Dieu. Dieu dit: «vous avez cru avoir la famille, la religion, la cité; eh! bien, non! à peine une ébauche de tout cela, une ombre obscure. Tout cela va commencer.»

La famille, vous en avez deux choses, le matériel, à savoir: le ménage, la race; mais la vraie famille, nullement. Le Christianisme, se sachant élever la femme, s'en était défié, l'avait écartée, en sorte que, plus délicate et plus raffinée, la famille chrétienne était devenue moins nette et loyale que la famille antique; elle s'était nuancée de teintes romanesques, encore plus que poétiques. Et quelle femme, parmi ces subtilités dangereuses de la confession, de la direction, osera prendre la devise antique: j'ai vécu pure entre deux flambeaux! Or, la famille n'est pas sérieusement commencée. la base de la famille, c'est la confession mutuelle des époux, étrangère au monde chrétien; c'est l'éducation mutuelle, la communication complète du meilleur de l'être, de l'âme.

Quelle sottise aristocratique de tenir l'homme à part dans la région des choses de l'esprit, et la femme à part [dans la région des choses du cœur]! Division

impossible; l'esprit a toujours son jeu libre et son action. Cette personne que vous croyez tenir aux soins du ménage, sans préoccupation de idées, elle aura ses idées, à elle, les idées, les inquiétudes qui mènent à la passion. Si ce n'est l'amant, c'est le prêtre. — « Elle n'ira que de la maison à l'église » — Mais c'est bien assez!

Et comment voulez-vous, s'il n'y a communauté d'idées, qu'il y ait communauté de vie morale, d'efforts ou de sacrifice? Comment s'entendront-ils sur l'éducation des enfants? Elle tirera en arrière, lui en avant. Comment s'entendront-ils sur la mesure des sacrifices, du patriotisme? Cette femme, qui ne sait pas qu'elle a une patrie, et a que la patrie a le droit d'attendre, comment verra-t-elle sans douleur ce que son mari fera de bon, de désintéressé, de grand, aux dépens de la famille, pour la famille commune? Non, le mariage, c'est l'union complète, absolue, de idées, de sentiments; mais, pour que deux êtres aussi différents que l'homme et la femme arrivent à un même but, il faut une éducation très-spéciale pour chacun d'eux, spéciale dans ses moyens, identique dans ses fins. Tant que cette éducation pour assimiler d'avance ceux qui doivent être unis, n'est pas trouvée encore, nous n'avons qu'un commencement d'union, une ombre de famille. Maintenant, le premier pas, c'est d'avoir l'idée précise, le second, c'est d'avoir les

55w

moyens; L'idée, c'est le droit égal, l'égalité de deux êtres; Les moyens, c'est une éducation dirigée vers un tel but.

Si la famille n'était pas, la Religion était-elle jusqu'ici? Les religions, [oui]; ^{mais} la Religion était impossible; pourquoi?

La Religion est une bénédiction, et elle se maudissaient toutes. A tort: toutes ont vu une face de Dieu, et chacune a droit encore, ainsi l'Inde par l'amour de la nature inanimée, par la victoire du Bien [sur le mal]; être per pour être fort. — La Religion n'était pas fondée sur la justice. On croyait que la justice était un accessoire inférieur de la sainteté; qu'elles pouvaient être en opposition l'une à l'autre; mais une sainteté non-juste est une sainteté non sainte, un néant. ~~et~~ Par exemple, la doctrine qui damne tous pour un seul, et sauve tous par un seul est une religion non-juste, donc une religion non religieuse, ou une religion non-religion.

Si la justice est la base unique de toute perfection humaine, sans quoi nul homme, loin d'être parfait, ne peut aspirer aux moindres mérites d'homme, combien plus est-elle la base de toute perfection divine! Poser cette supposition hardie, téméraire, impie, que Dieu peut se passer de justice, c'est avouer que Dieu est vide du premier élément divin, que Dieu n'a pas même la moindre trace

16w

de divinité', négation vigoureuse de toute idée de Dieu, attaque violente contre Dieu et sa suppression réelle, athéisme au nom de Dieu !

Mais, grâce à lui, cette ferme pierre du droit, sur laquelle est bâti le monde, le monde de la famille, de la religion, de l'Etat, cette base universelle, sans laquelle tout est tremblant, cette pierre, cette base, nous l'avons, 3 jours-ci, exhumée de la terre, ce rude laboureur, la Révolution, l'a tournée dans son sillon.

Elle n'a pas bâti, la Révolution, mais elle a trouvé la pierre sur laquelle on bâtira. La famille est possible, maintenant, et la religion est possible, et l'Etat est possible !

Ayant cette bonne pierre solide, nous pouvons mettre dessus, sans crainte que l'édifice bouge, et le foyer, et l'autel, et l'autel de la cité ! Toutes les sociétés du monde avaient été bâties sur l'idée de classes. Celle de 89 est la première bâtie sur l'identité de l'homme, sur son droit égal ; c'est la première société juste ; donc, la société, car la société n'est que la justice dans l'ordre civil.

Juste, ou du moins la première qui ait voulu être juste. Volonté, effort immense vers l'égalité, impuissant encore, parce qu'elle ne savait pas bien son principe ; ^{impuissant} parce que la France, ayant trop demandé le monde, comme les anciens prophètes, fut traitée comme les prophètes. La France n'échappa à la

Star

mort que par une terrible convulsion où personne ne reconnut plus son principe, la justice. Sans ce violent possédé qui se tordait, on ne distinguait plus ce qu'il avait pourtant encore, la vraie image de Dieu. — Impuissant, parce que combattu de toutes parts au dehors, l'homme et la Révolution eut un combat plus cruel encore au-dedans. La Révolution eut contre elle, au foyer, la révolution domestique: la femme n'avait pas été associée aux pensées de l'homme. La société recueillit les fruits amers de ce divorce; elle avait été injuste en tenant la femme à l'écart; elle en fut punie, en ce qu'elle ne put lui communiquer la lumière de la justice. La femme se rejeta violemment en arrière vers le monde de la grâce, de l'arbitraire, du caprice. Les saintes et héroïques maximes de la Révolution: à chacun selon ses œuvres, elle ne la comprit pas.

Ainsi la famille, ainsi la religion, ainsi l'Etat sont restés jusqu'ici également impossibles; [ils ont] toujours [été] bâtis faiblement, bâtis comme en l'air, étayés à droite, à gauche; mais au-dessous, quoi? Rien, ou rien.

Mais, c'est le contraire. Nous n'avons pas l'édifice, mais nous avons la solide pierre qui lui sert de fondement. C'est la famille d'abord qu'il y faut poser, Messieurs; la famille juste, et tendre

Bar

pour qu'elle est juste. La justice dans la famille, c'est la communication complète qui, de deux êtres, en fait un seul, communication, échange, et confession mutuelle de la pensée civique, et religieuse. C'est l'unanimité de cœur qui rend possible le sacrifice aux idées. Sacrifice impossible aujourd'hui : regardez bien pourquoi l'homme ne peut pas marcher : c'est qu'il n'a pas sa force entière ; à chaque pas en avant, une main chère et douce le tire en arrière. Regardez bien, il a un obstacle en lui, une épine, et près du cœur.

C'est une erreur d'autrefois d'opposer la justice et la tendresse. La famille n'est tendre qu'autant qu'elle est juste, c'est à dire, autant qu'elle implique la communication de tout sentiment, de toute pensée.

Que doit faire l'homme ? Dire : je serai juste ; juste envers moi-même, ma femme, qui est moi aussi, lui donner ce que j'ai vraiment, mon âme, ma pensée, mon idée sans réserve. Oui, je serai juste, et, lui rendant juste, tout me ^{deviendra} facile. Ma fortune, je l'appuierai sur la fortune publique, mes enfants, j'associerai leur sort à celui de la patrie. Nous ne voulons pas être sauvés seuls, mais bien avec tous. Nous nous embarquons sans réserve sur le vaisseau de la France ; nous faisons au dernier vivant avec la France.

59^{NE}

Ce qui retenait ma femme dans les voies moins élevées, c'était sa tendresse limitée aux enfants, à la famille. Ch! bien, cette tendresse, elle s'étendra et s'agrandira, quand je lui aurai montré le tableau douloureux du monde. Quel cœur de femme ne serait ému, et quels yeux vides de pleurs [ne se rempliraient], en voyant toutes ces nations enchaînées tendre les mains à la France, en voyant de Hongrie en Pologne, en Sibérie, jusqu'au Kamtchatka, tous ces hommes, l'oreille ~~pendue~~ à terre pour tâcher d'entendre de loin un petit bruit d'espérance, un léger souffle, une voix de la France réveillée?

Je me figure que dans ces régions de la mort où le soleil, pâle comme l'esprit des tombeaux, apparaît à peine, sous l'implacable vent du Nord qui blesse et déchire sans cesse comme le fouet des bourreaux, qu'il y a peut-être quelque compassion dans les bourreaux même, et qu'on se ces misérables esclaves attachés à la garde des prisonniers se hasarde, en bravant les plus horribles supplices, à venir la nuit leur dire la nouvelle, cette parole: la France n'est pas morte encore; ce jour là, quels que soient vos sacrifices, n'en serez-vous pas payés?

Messieurs, dans les grandes circonstances où nous sommes appelés, j'espère que, nous et le nôtre, nous aurons comme un talisman, un tout puissant viatique, et que la responsabilité du monde

602

père
~~fait~~ encore sur nous. Prenons de grandes pensées,
 dignes de nous, des pensées de justice et de
 générosité. Elles nous suivront, nous soutiendront
 et nous rendront invincibles. Et si, le soir, avant
 la bataille, comme à la veille de Jemmapes, la
 nourriture manque, le pain, la justice de votre cause
 vous affermira et conservera vos forces. La justice,
 c'est le pain des forts. S'il vous faut un cordial,
 la générosité, la pitié pour les maux du monde,
 vous ranimeront le cœur. La pitié généreuse, l'héroïsme,
 c'est le vin de Dieu.

642



18 avril 1830.

p. 62

Nulle révolution solide, n'ayant pas atteint la famille.

Sous comprendre le mouvement, il faut n'y pas être. Ce n'est pas du fond du tourbillon qu'on juge le tourbillon, qu'on en observe l'effet, qu'on en calcule la vitesse.

Qu'ai je fait? J'ai jeté l'ancre au fond de la Révolution, époque profondément sincère, époque creusée profondément, qui a dévoilé au soleil les fonds inexplorés de la nature humaine; et de là, remontant, descendant, j'ai pu observer le courant qui nous entraîne.

Oui; chaque fois que je vous quitte, que je me sépare de cette scène mobile et vivante, je retrouve cette base fixe; et me raffermis; et chaque fois que j'ai affermi mon cœur à la base de principes, je reviens avec bonheur réuni au milieu de vous. Cette vie mixte est heureuse, et j'en remercie la Providence. Seul et travaillant toujours, je me courberais sous l'influence exclusive d'une spécialité; toujours mêlé à la foule, je laisserais ma vie aux occasions du jour, elle m'échapperait comme le mercure que vous pressez dans la main; il fuit, et si vous aviez de l'or dans cette main, vous le retrouveriez brisé. Ici, par un rare bonheur, c'est le peuple, ce n'est pas la foule; je veux dire: un peuple complet, une lyre où toutes les cordes humaines

62 v



sont représentées. Aussi, Messieurs, votre présence, vos communications, ne me produisent nulle disjonction d'esprit; je suis ici l'unité humaine.

Vous aussi, Messieurs, venant au Collège de France, vous y trouvez des éléments considérables pour unifier votre esprit. Les grands hommes qui l'ont fondé ont trouvé le monde double, et ils l'ont fait un, double de méthode: une pour les sciences naturelles, une pour les surnaturelles; ils ont tout ramené à la nature. . . .

Oui, Messieurs, c'est ici la capitale de l'unité et de la libre unité. J'ai pris soin de lui conserver ce caractère, en assujettissant l'histoire à la philosophie. L'histoire est la servante de la philosophie; l'intérieur doit dominer l'extérieur. Un des mauvais symptômes de la Restauration, c'est la prédominance de l'histoire; époque matérialiste. Moi, je n'y consentis jamais, et je protestai pour l'accord de l'idée avec le fait, par mon vieux *Vies d'abord*, comme traducteur; vingt ans après, par mon livre du *Scaple*, où j'ai été moi.

L'intérieur, Messieurs, l'intérieur! Laissons les surfaces, entrons, pénétrons, labourons profondément.

Vous dirai-je ce qui me frappe? C'est le caractère extérieur et superficiel de nos révolutions. Chacune amène à la lumière, à la vie sociale, une classe nouvelle d'hommes; une idée surgit, nouvelle, ou sous



une forme nouvelle; mais le cœur, a-t-il changé? Cette idée s'exprime en lois au profit de nouveaux-venus; mais ceux-ci sont-ils véritablement de hommes nouveaux? J'en doute: je les vois s'empressez de recréer la défrayée de leurs devanciers, leurs idées, leurs vices. Ses nobles, messieurs, toujours de nobles, voilà le fruit de chaque révolution!

Si nous essayions, cette fois, de ne plus refaire de nobles? Comment? Par des lois, par une nouvelle forme politique? Oui, mais surtout par notre propre législation intérieure, en réglant plus sérieusement la république de notre âme.

Le caractère du noble, c'est de vivre noblement, c'est à dire de ne rien faire. Ici, dès qu'on a quelque épargne, on vit noblement. Le caractère du noble, c'est de courir de haut les surfaces, et de n'appuyer sur rien, c'est à dire de rester superficiel, inutile. Le caractère du noble, c'est de ne pas vouloir raisonner, mais tout d'abord d'en appeler à la force, à l'adresse, sinon au courage, et de tuer en sûreté.

Cette classe fleurit toujours en France. Je vois des gens qui font peu [de chose] le dimanche, rien le lundi, qui, le mardi, ont peine à se remettre à l'ouvrage; or, gens là, ce sont des nobles. Je vois des gens qui sont à Paris pour étudier et qui se

64²



promènent, et fument, sans un mois, [ou il donnent]
un coup de collier; ces gens là, ce sont des nobles.
Et cela, du plus haut au plus bas. Je vois, parmi
nos amis, des hommes généreux, prêts au sacrifice,
cependant [ils font] peu de travail, [ils sont]
incapables de sacrifier telle habitude élégante, tel
plaisir aristocratique. Ceux-là, ce sont encore des
nobles. Et dans le plus bas aussi: une chose a
obscurci chez les domestiques, c'est, malgré l'envie
qui leur est naturelle, l'admiration de la richesse.
Voyez l'homme qui a servi, qui entre sous-officier
seulement, est-ce un citoyen qui entre? Le plus
souvent, c'est un noble; c'est la noblesse d'épée.
Allez maintenant, faites des révolutions!
Si vous n'atteignez pas le fond, vous n'aurez rien
fait. Elles restent, ces révolutions, non seulement
extérieures, mais boiteuses et faussées.

Quand la liberté de presse commence à
poindre, ~~l'homme~~ ^{la femme} n'avoue pas, la femme avoue.
La famille est brisée, le prêtre [est] plus absolu
peut-être sur la moitié qu'il a gardée. — Quand
les bourgeois des villes achètent les seigneuries, [il
y a un] progrès sans doute; une classe plus nombreuse
arrive à la propriété; les fiefs plus divisés, moins
puissants, permettent l'ordre; mais ces nouveaux
seigneurs, moins haut placés, sont de plus près et

85w

plus lourdement peut-être. Lisez le mémoire de
Félicien; Barbare terrible de la petite féodalité
avant Louis XIV. au siècle suivant, mœurs effroya-
bles d'un seigneur breton. — La Révolution arrive,
proclame le droit et le réalise, distribue la terre.
Voilà les bandes noires qui dominent les rentes; les
liques des gens d'affaires ou achètent, ou prêtent à
l'acheteur, l'épuisent et restent maîtres. [De là]
une classe immense de nobles propriétaires, à quoi
l'Empire ajoute des nobles d'épée, 1820 des nobles
manufacturiers, 1830 des nobles de banques, &
chemins de fer, etc.

Maintenant, verrons-nous surgir une société
plus fraternelle? Si elle est encore dans les lois
seules, non dans l'âme, dans les principes et
l'éducation, cette société ne sera que l'ancienne
plus étendue. Si cette société ne devait avoir pour
principe qu'un désir d'amélioration de fortune
personnelle, elle n'avancerait pas beaucoup. Nous
avons vu, dans les derniers temps, des revirements
incroyables: des hommes, par cent mille, voter
dans un sens, et tout à coup dans un autre. N'est-ce
pas là un sujet d'étonnement? Visiblement, l'âme
est flottante; elle n'est pas fortement assise. La
Révolution de 89, malgré ses variations, n'a pas offert
un tel spectacle.

66.11



Nous avons encore un moment à nous pour nous reconnaître, descendre en nous, nous assurer d'une base morale. Ne croyons pas que nous mettrons l'ordre dans une société, si l'ordre n'est pas en nous. En nous: je n'entends pas par là l'individu, j'entends le cœur double, l'homme et la femme, la famille. L'homme doit toujours être pris double, pas autrement.

Il ne s'agit pas d'une réforme à port, d'un progrès à part, mais d'avancer l'un par l'autre. Vous n'aurez pas l'unité du cœur, ni le pouvoir de réunir vos forces aujourd'hui dispersés; vous n'aurez pas le pouvoir de mettre l'unité dans l'État par l'établissement d'une société vraiment fraternelle, si d'abord vous n'écarter l'obstacle que vous avez en vous et chez vous.

Oh! malheureux, que parlez-vous de mettre la fraternité entre les classes d'hommes? Vous ne l'avez point chez vous, votre foyer est brisé! Je vais vous voir le dimanche; où est votre femme? A son temple — Vous n'avez pas le même Dieu? Pourquoi ne vous suit-elle pas? Ne serait-ce pas qu'en effet elle ne voit pas en vous un principe à suivre? Comment suivrait-elle votre étoile? Vous ne la voyez pas vous-même.

Oh! bien, j'ai vu la montre, qui brille

67w

là bas, et vous n'avez qu'à marcher; et notre femme vous suivra si elle peut dire: « mon mari suit Dieu ».

L'étoile du monde moderne, elle s'appelle la Justice. L'astre douctueux du moyen-âge, la Grâce, l'arbitraire de Dieu, s'y est absorbé.

Il faut lui dire: je vais entrer, par ce sacrifice infinis, et sans compter, dans un monde de justice. Je n'ai pas suivi encore, j'en vais suivre la grande voie de Dieu et de la raison. Viens, toi aussi, et sois juste. Comment croirais-tu te dispenser de justice, en suivant à ton caprice le vieux sentier de mi-obscur qu'on t'a nommé celui de la sainteté?

Voilà ce qu'il faut dire à la femme, et elle le comprendra. Rien sans elle, et tout par elle. Nul changement dans l'État, sans changement dans la famille, et celui dont elle a besoin aujourd'hui, c'est d'écarter.

La femme est le grand médiateur, dans la vie et dans l'idée. Il ne s'agit pas pour elle de fuir au couchant, quand l'homme va au levant, de s'obstiner sous les voûtes du temple qui croule. C'est à l'homme à la prier de repousser sa puissance. Qu'il ne se flatte pas de fonder une société sans elle. Il dépend d'elle, et par l'amour, et par le gage politique qu'elle a dans les mains, par l'enfant qui est l'avenir. La société à venir est dans la main

de la femme, et l'homme n'y peut rien que
par elle. S'il ne regagne la femme, il reste sans
action, sans efficacité sociale; toutes les révolutions
sont vaines. Comment la regagnera-t-il? En
devenant digne, grand par le cœur, vénérable
pour elle, lui prouvant que Dieu est en lui.



69¹⁰

La femme moderne doit au foyer trouver la prière.

Il ne faut point d'endormement en révolution, point de gens qui flattent les tendances molles et oisives. Le plus grand hommage que vous rendrez à l'égalité, c'est de faire comme les travailleurs, c'est de travailler.

Je persiste dans la conclusion de ma dernière leçon, quelque peu agréable qu'elle [puisse être]. Il faut, dans le temps où nous sommes, que chacun en se levant prenne les sentiments d'un bon et ~~miserable~~ ^{miserable} ouvrier qui veut, cette fois, bâtir. Or vous ne bâtirez rien au dehors sans bâtir en vous. Est-ce que vous ne voyez pas que, chaque fois, le vent emporte le meilleur de vos constructions? Vous construisez en sable, le misérable pise, les constructions gigantesques que la pluie emporte.

Chutes terribles, immédiates, et dans la société, et dans les caractères! Le lendemain de chaque révolution, les plus avancées au progrès deviennent les plus rétrogrades. J'épargne le nom des vivants que vous nommez tous: le girondin Thard, le montagnard Jean Bon St André, deux hommes en qui le fanatisme a été sincère, sublime, deviennent le lendemain les sous-préfets de l'Empire. Le caractère est ardent, la passion ferment bouillonne, et parfois jusqu'à l'héroïsme, les âmes ne sont point fondées.

Beaucoup de gens qui se croient les amis de la liberté semblent se dire tranquillement le mot absurde

7015



des mystiques : il faut attendre en attendant, c'est à dire, ne préparons rien, et ne faisons rien ; nous serons là-bas à tel jour. Pour ceux qui n'ont point fortifié l'esprit ni le caractère, ce jour là ne vient jamais.

Je l'ai dit, et je le répète : nous traînons le mauvais héritage de l'ancien régime. Le gentilhomme est toujours au fond de l'âme française, le gentilhomme, c'est à dire l'homme né et doué, l'homme en qui la nature fait tout, le favori de la nature, le fils de la grâce, qui n'a nul besoin de la justice.

Les misères de ce caractère sont celles-ci entre autres, de remettre beaucoup au hasard, de supprimer le temps, précipitation et fatuité.

Laissez moi le dire franchement : cette précipitation générale que l'on porte en tout ne tient pas seulement à la légèreté ; elle tient aussi à un sentiment fataliste qui nous reste du vieux monde : « la nature a ses favoris, tel je suis, et sans travail ; je l'emporterai dans tout, par mérite naturel, par force naturelle et fatale. » ; c'est à dire que l'on se fie à l'extérieur, à la nature, à la fortune, à la grâce, non à soi, à ses efforts, à sa pensée intérieure.

Toute pensée forte exige une incubation. Le lieu propre à l'incubation, c'est le foyer, s'il est digne de ce nom. Le foyer n'est pas seulement l'abri du cœur et le repos après le travail, c'est le lieu du travail pour l'homme et le penseur. Là [est] la personne sûre, unie de cœur et d'intérêt..... celle qui

Flu

est moins dans le métier, plus dans le sentiment et dans la nature; à qui [l'on doit] tout dire, hors les basses pensées. Contre les pensées du monde et des affaires, elle fournit la pensée de morale et de solitude. . . . « Mais ne donnera-t-elle pas des conseils de faiblesse ! » — Non, si vous ne l'enfermez pas, si vous lui laissez voir la lumière, si vous lui révélez le monde. Elles aiment le grand, les résolutions généreuses, elles seront hommes par le cœur, en restant femmes par les mœurs. Bien loin d'exclure les femmes de la pensée publique, je crois que leurs défauts actuels tiennent à ce qu'elles sont loin de cette pensée. Elles sont charitables: pour le peu qu'elles voient, qu'elles voient le monde, elles prendront le grand esprit de fraternité. Elles aiment l'enfant: elles voudront qu'il ait une grande patrie, elles le destineront, le prépareront à cette patrie. Elles sont religieuses: elles prendront une foi plus haute à la grande cause qui crée et fait toujours le monde, quand elle la verront, par le sang & nouveaux martyrs, créer les nations, y fonder la patrie, lui donnant la légende, les saints, & dieux nationaux.

C'est là, Messieurs, au foyer même, que commence le culte. La femme le commence, et savez-vous comment? [Le mari] vivait & affaires, du monde, ou léger, distrait, ou soucieux pour tel intérêt personnel, minime. Elle, elle a lu, songé; & elle lui dit les légendes du temps, les douleurs

volontaires, les sacrifices honorables. Tel patriote
à péri, en Hongrie, tel en Italie... Voilà un homme
qui prévient à lui-même, oublie les pensées égoïstes,
légères, qui se replace dans la pensée du monde,
dans la pensée divine.

Cette heure d'épanchement religieux, ce moment
du mariage, comment, au moyen-âge, l'aurez-vous
appelé?... Récit de la légende et litanies des saints.
[C'est dire assez qu'une telle conversation], c'est un
acte de culte.

La femme a, dans le culte, la moitié, et
plus que la moitié. Elle est une harmonie complète.
L'homme est toujours une spécialité; toutes les fois
qu'il perd l'idée de l'harmonie divine, il la
trouve en la femme. Elle est toujours religion,
soit, comme jusqu'ici, lui représentant la nature,
dans un miroir magique, soit, comme elle fera
désormais, lui rappelant le monde moral, le
monde du cœur, les douleurs des hommes. Elle est
l'autel, elle est le temple.

Nous essaierons ~~de~~ plus tard de deviner quel
sera, dans l'avenir, le culte public, et jusqu'à quel
point la voix de la patrie deviendra celle de Dieu.
Remarquons toutefois, dès aujourd'hui, qu'à côté de
la prière générale et publique doit se placer de plus
en plus la prière spéciale appropriée aux diversités.
Le progrès du temps est celui-ci: quoique le

732

monde avance dans la solidarité, l'individu et la famille vont se personnifiant. ~~[Il faut]~~ Imposer à cette personnification diverse une prière identique, générale, vague, c'est rendre l'attention même impossible, c'est réduire la prière à un vain murmure. Quand même on parviendrait à faire attention, ces prières sont étrangères au temps, empruntées, copies de copies, traductions & traductions. Ces prières sont éloignées de nous par le principe même qui les dicta, principe contraire au nôtre. La prière ancienne est une demande, elle attend tout du ciel, même la bonne résolution; la prière moderne est une promesse à Dieu.

Le moment, l'occasion naturelle, c'est celui où deux personnes unies de vie et de pensée se retournent après les soins du jour et leurs travaux divers, et s'unissent dans la haute pensée du monde et du bonheur du monde. Quand l'homme a donné ce qu'il doit au travail, à la subsistance, quand la femme lui ~~a donné~~ sert la nourriture du corps, elle doit trouver aussi un mot pour nourrir l'âme, relever l'homme en haut, obtenir de cet homme, abattu peut-être, dont le travail aura épuisé l'âme, un retour aux hautes pensées, aux idées généreuses. Et c'est alors que son âme reprend vie, chaleur, fécondité.

Quelle eût été la prière dans les idées anciennes? « Seigneur, accordez nous de voir la liberté du monde! »
Et la prière moderne: « Seigneur, nous la ferons.

76/20

Cours de 1850 2^e semestre
3^e Lyon

2 mai 1850.

p. 75



Imitez la nature ; la fraternité suppose la paternité. Paternité mutuelle, patronage mutuel entre les égaux ; échange mutuel d'enfants...

L'apprentissage est mauvais aujourd'hui, n'étant pas un échange d'enfants. Ce système étendu sera la guérison du plus grand fléau du monde, la domesticité. Elle devient très-difficile [à cause du] progrès de la dignité humaine ; elle deviendra inutile ; la mère de famille faisant ses affaires elle-même emploiera utilement ce domestique volontaire, le jeune adopté, avec ses enfants...

Base excellente du compagnonage, dont on a dit tant de mal. Le tour de France, excellent, l'apprentissage, excellent, s'[il se fait] par échange d'enfants. On sait la mère des compagnons ; mais on ne sait pas aussi bien le rôle que la mère a joué dans les corporations étrangères au compagnonage...

Cette quasi-maternité a eu des résultats étonnants. Tout le monde sait que Luther ~~qui~~, dans son violent génie, eut la chaleur et la tendresse, un sentiment très-vif des arts, de la musique surtout ; eh ! bien, ces qualités, il les dut à sa mère d'adoption, une bonne femme, veuve et riche, très-pieuse, très-vertueuse qui

75a

nourrissait à sa table de pauvres étudiants. Tout le cœur de Luther se soulève dès qu'il prononce son nom — Les femmes, les mères, qui recevaient chez elles l'étudiant, l'apprenti, le compagnon, contribuèrent souvent beaucoup à adoucir les hostilités, les haines et les envies, le mépris mutuel des professions.

A ceux qu'elles nourrissaient ensemble, elles donnaient un commun esprit; mères de la famille naturelle, elles fondaient sur le savoir la famille artificielle.

76nr

Jeudi 16 mai 1850

p. 77

[L'homme doit] retrouver par la femme
l'harmonie & la sagesse.

Pourquoi les hommes viennent-ils à part des femmes?
Voici un salon; on ne se dit rien le soir, mais on se
voit le jour, c'est-à-dire qu'on supprime les rapports
d'idées; on garde les autres.

Voilà au contraire, au XVIII^e siècle, la naissance
des femmes, des salons. [Ce ne sont pas de] simples litté-
rateurs [qui] viennent, mais les savants. Ils subissaient
les interrogations des femmes, et leur répondaient; ils
y gagnaient de mieux comprendre les besoins généraux
de l'esprit humain, de sentir la nécessité d'un
langage clair, d'être appelé sans cesse à l'explication
des causes, de la cause.

En ce sens, le XVIII^e siècle [a été] éminemment
religieux. Qu'est-ce que la religion? La recherche & la
grande cause. Oui, ils furent religieux, les
uns, d'une religion inférieure, issue de la nature,
ne sentant pas assez la cause, mais du moins
cherchant dans la nature un souffle & Dieu; les
autres: Voltaire, Rousseau, Montesquieu, inaugurant
sur les débris de toutes les idoles le trône & la
Providence.

Pourquoi furent-ils religieux? Sans ~~qu'il~~ que,

772



s'efforçant de répondre au besoin & la société tout entière, ils travaillèrent pour tous, pour les femmes et les enfants, répondirent à leur pourquoi, gardèrent le sentiment de la cause universelle. Ils n'ont pas eu l'orgueil étroit des savants, leur esprit de caste.

Pourquoi aujourd'hui la conversation est-elle impossible avec les femmes et les enfants? L'éducation manque aux femmes. ~~Et~~ faut-il leur donner la nôtre? Nullement. Faut-il leur donner une spécialité forte? J'en doute. Elles ont deux forces, en quoi elles nous sont supérieures: elles sont fortes comme sentiment d'harmonie, fortes comme sentiment de la cause; elles veulent que tout leur soit présenté, non comme fait, comme phénomène, mais comme cause et cause vivante, comme génération et amour.

Le besoin de cause, [est] un besoin sacré, le fond de l'esprit, le fond du cœur, [aucun n'est] jamais moins satisfait.

J'ouvre au hasard un livre du moyen-âge. Je suis satisfait: [il montre] d'abord l'origine du mal, [il applique] un remède à l'instant sur la blessure même. Il est vrai que ces ~~explicites~~ ^{explications} sont abstruses et n'expliquent rien, qu'elles se résolvent à chaque ligne par l'arbitraire, la partialité et l'injustice de Dieu; mais enfin la bouche est fermée, croyance et silence. Pourquoi donc satisfaction? Parce qu'il y a là harmonie quelconque d'un monde, et réponse

au besoin de cause... J'ouvre un livre municipal
de telle ville du midi; [j'y trouve]^{vois} 1^o l'Evangile,
2^o l'histoire de la ville, 3^o ses privilèges, 4^o son
droit civil, en ce qui n'est pas romain... Voilà un homme
très-instruit; mal instruit sans doute, mais l'âme
contente et calme. Maintenant j'ouvre un livre moderne
en livre de droit, je suppose. Nul sentiment de
cause, ni cause logique, qui eût seule fondé, vivifié,
ni cause historique, qui eût seule interprété. [J'ouvre]
un livre de physique, d'histoire naturelle, de chimie:
des faits, et les lois des faits; mais les lois sont des
manières d'être, non de causes; c'est le comment,
et non le pourquoi.

Le sentiment de la cause, du moins de l'énergie
vitale, est ce qui féconde les sciences; la curiosité n'y
suffit.

Rétablir le sentiment des rapports, faire
graviter les sciences vers la grande harmonie, démon-
trer l'enchaînement général des causes, c'est religieux.
Où je vois l'accord des sciences, je vois la religion;
je sens, pour avoir parlé, la recomposition des éléments
de Dieu.

Toute science doit entrer, pour être féconde,
dans le sein de la religion. Comment? Non en
s'enfermant dans les vieux cadres brisés. Voyez aujourd'hui
l'état bizarre des écoles gothiques: leur supériorité
est de vouloir expliquer la cause, de vouloir harmoniser;
mais chaque jour cela leur devient ^{de plus en plus} impossible; et grâce

ou de force, on peu de science entre. Ils ont beau boucher les portes, et calfeutrer les fenêtres, on peut de jour entre. Ils sont obligés de coudre à leur ma-
-jestueuse ~~et~~ ~~sa~~ ignorance un mauvais petit lambeau de science qui, d'une meilleure étoffe, fait craquer le reste.

Je me souviendrai toujours d'avoir vu au Capitole, au lieu le plus tragique du monde, deux choses amusantes: le sénateur, commissaire de police municipale, et le professeur de physique sacrée, c'est à dire d'hérésie orthodoxe. Jamais je n'ai vu un homme plus malheureux, plus embarrassé; il avançait, reculait, osait, n'osait pas; il admettait Galilée, Newton, mais jusqu'à un certain point; il haletait soufflait, était arrêté tout court au milieu de chaque problème....

Quoi! rétrograder, défigurer la science pour l'accommoder sans doute à l'étroitesse de Dieu!

C'est une funeste division que celle de nos écoles. Quoi! l'école de médecine n'a pas l'enseignement du droit! Quoi, l'école de droit n'a pas celui de science de la nature!... Je voudrais, au centre même de l'école de droit ces saintes images de la mort, pour ~~rappeler~~ ramener le esprit de la scolastique à la nature, les tires de arguties,



de mauvaises subtilités. Dresser à l'école de droit
le trône de la nature. dresser à l'école de médecine
l'autel de la moralité.

Voilà de la religion... Et que l'école ne sois
pas seulement pour les jeunes gens; pourquoi pas
pour tous? Sont-ce des choses de métier qu'on
apprend bien vite? Non, toujours, toujours!

J'ai une passion violente; j'aime, je hais.
Ouvrez-moi les temples, je respirerai peut-être,
mais ouvrez-moi les écoles. J'entre aux écoles
des sciences de la vie et de la mort, je reprends
le calme et la force au souffle de la nature
éternelle. La mort m'enseigne et me dit: respecte
la vie, et si ton cœur est malade, je te guérirai
demain. J'entre aux écoles de justice. Là l'on
homme convaincu me dit mon devoir, le droit
de mon ennemi, le droit de la France sur lui-
et sur moi; il m'explique comment ma patrie
a jeté en bronze ses belles lois, il me dit la justice
reine des mortels et des immortels, reine des faibles
et des forts; il me rappelle ces temps qu'on a tort
de dire barbares, où l'animal eut son droit.
Je sors donc de deux écoles replacé sur mes deux
pôles, la nature et la société, entre dans la
religion.

Des temples à côté des écoles! Des portiques
autour pour rêver! Des écoles dans les temples! On

enseigna l'anté dans l'église de S. Maria del
fiore. N'est pas dans le duomo à Pise que
galilée fit une de ses découvertes?

Mais cette harmonie, cette vivification
des sciences, ne se feront qu'autant que vous les
aurez pénétrées du même esprit : la recherche
de la cause, le sentiment de la cause
universelle.

Qui vous tient isolé des femmes, des enfants,
des illettrés ? C'est qu'ils ont conservé le sentiment
de la cause, aujourd'hui si faible en vous. Ils
disent toujours pourquoi ? et vous répliquez
comment. Réchauffez votre science de marbre et
de pierre ; laissez, que la vie y circule, qu'elle
redevienne vivante et simple, qu'elle se refasse
femme et peuple. Car, encore une fois, ce besoin
populaire de cause, c'est un besoin raisonnable
et scientifique. L'unité de cœur, de foyer, de
citoyenneté, vous la perdez, parce que vous avez perdu
l'unité de langue, de science et d'esprit.

La vieille doctrine, professée naguère encore
par les ecclésiastiques, c'est que la religion commence
là où la science finit ; mais la science finit
partout ; la chose sûre, la chose obscure, c'est la
cause. Je la sens en moi, je ne puis douter, et
elle est dans tout. On me décrit son procédé, mais

elle, on ne l'atteint pas. C'est le mystère permanent, et partout le même mystère.

Nul ne peut tracer la limite des sciences de la vie et des sciences de la volonté. L'avenir des sciences nous dévoilera la volonté dans les êtres d'en bas, dans ce que nous croyons des choses. Non, il n'y a pas de choses; je suis la personne partout, l'énergie vivante. . .



La femme, c'est le cœur, et elle veut partout le cœur. Elle n'entend rien à une science d'où ont disparu le cœur et la volonté. Elle demande à chaque phénomène une cause vivante, une cause morale; elle ne reconnaît point de chose, elle veut partout des personnes; le cœur qui répond au cœur.

La voici entre deux hommes; à qui se confiera-t-elle? Elle n'est plus un enfant, elle a traversé les premiers orages, elle est dans un de ces moments de halte où l'on regarde autour de soi, où l'on se demande qu'est-ce que la vie, le monde, où l'on se pose le pourquoi universel.....

Le laïque: « Madame, rien n'est plus simple. Le monde est une machine à vapeur, ceci agit sur cela, etc. » — « Mais, Monsieur, votre explication n'explique pas, vous oubliez le moteur. Votre machine à vapeur a un défaut, c'est qu'elle n'a point de vapeur. Il me faut une cause, et pour cause, une âme. Je sens dans le monde une chaleur vivante infiltrée partout. »

Le prêtre: « Oui, Madame, vous avez raison, le savant a tort. Il est une cause universelle; chacun de ces mouvements, c'est la main de Dieu. »

Ainsi Dieu, dans ce système, ne fait rien par voie générale, rien que par des actions de détail, comme un ouvrier maladroit qui, ayant fait une machine, et ne sachant la mettre en train, fait chaque mouvement à sa place par un acte spécial. . . . Embarrassé, en contradiction avec tous les travaux de la science, il finit par dire : la nature est pleine, la nature n'est rien. Ces milliards de mondes qui roulent autour de nous et que Galilée, Newton, m'ont forcé d'admettre, il ne faut pas en tenir compte. Défiez-vous de la nature, madame; rien de plus dangereux; elle est corrompue dès l'origine. Ces créations, oiseaux, fleurs, prenez garde, elles sont des agents de corruption. Le lis n'est pas assez pur; défiez-vous. La fleur des champs, la marguerite, paraît simple, elle ne l'est pas, défiez-vous. Si vous voulez marcher dans la voie de la pureté, si vous voulez assurer votre âme chancelante dans la ligne du devoir, venez ce soir, venez en tête à tête avec telle personne non mariée, à telle heure de l'après-midi. »

Ce n'est pas le conseil que le sage donnera. Il dira : a non, Madame, ne vous fiez pas aux hommes, ne vous fiez pas aux sages. Fiez-vous, dans vos orages, à Dieu et aux œuvres de Dieu. On vous

défend l'Evangile, on vous conseille l'Imitation,
eh! bien, l'Imitation est dangereuse elle-même.
Ce tendre tête à tête avec un guide spirituel en
plein fait pour calmer l'orage. Prenez l'Evangile,
livre très-saint et très-doux, seulement il a sa
langueur, la langueur du moment où l'humanité
entrait dans l'Empire, dans l'impuissance et
le découragement. Voilà pourquoi je veux voir
dans vos mains un évangile moins rêveur, un
évangile d'action, l'évangile vivant du travail
incessant de la nature. La nature n'est pas,
comme ils vous le disent, un dangereux charme, un
prodige sous la baguette magique, un caprice de
sorcier. La nature est un bon et diligent ouvrier,
moralisé par le travail, son maître et son moteur,
c'est Dieu. Vous voulez une discipline morale?
Vous avez raison; il faut un soutien, un aliment,
une règle; il vous faut une discipline, un bon maître,
sévère et doux. Prenez le travail, madame; regardez
à côté de vous le travail moralisant de la nature,
son développement épique dans le cours de l'an (?)
est admirablement combiné pour calmer le drame
de la vie. Là, rien n'est artificiel; vous n'y
trouvez point l'incertain mêlé au certain; prenez
garde que si vous mêlez l'histoire qui passe à la

86

leçon de Dieu qui ne passe point, vous compo-
 -mettez la leçon de Dieu. Regardez à côté de vous,
 comme leçon de travail et de vertu, l'épopée
 charmante, austère, du renouvellement de la
 nature; voyez, dès le printemps, cette maternité
 prévoyante qui produit les êtres à leur heure, dans
 la prévision de leur court destin: les plantes
 d'abord dans leur ordre, les insectes qui s'en
 nourriront, puis les insectes supérieurs qui feront
 disparaître ceux-ci, et purifieront la nature à
 l'automne, avant son repos d'hiver. Ses les
 premiers beaux jours, elle prévoit, elle prépare, elle
 avance, avec une incompréhensible gravité, vers son
 but, la mort annuelle - le sommeil plutôt, et
 l'heure du repos. Voilà une pensée sainte, voilà
 un saint compagnon dans une vie de devoir.
 Grande assurance pour le cœur de dire: je fais
 comme la nature; elle travaille et je travaille;
 nous sommes deux bonnes ouvrières, toutes les deux
 dans la main de Dieu.

- "Mais, Monsieur, vous avez parlé pour une
 âme saine et calme, qui tout naturellement se
 trouve heureuse dans l'accomplissement du devoir.
 Moi, je ne suis point cette âme; je suis trouble, je
 suis agitée, pourquoi? Je n'en sais rien. Je m'ennuie,

87N



parfois je me figure ainsi? »

— « Ah! madame, vous êtes riche, c'est un grand malheur; ou bien vous avez les habitudes des riches, le travail ne vous moralise point. Il faut travailler. Choisissez bien votre travail. Vos enfants d'abord. Comment, vous les abandonnez à de mauvaises étrangères, votre âme envenime; cultivez-la comme un enfant: un peu de science, elle calme; un peu d'art, il harmonise. Mais choisissez! Choisissez votre musique surtout. Vous vous plaignez de l'orage, et vous cultivez l'orage! Vous voici dans un mauvais jour, dans un de ces jours difficiles où la pensée est errante, où la volonté n'est pas sûre, où l'orage plane au ciel, couve au cœur, qu'allez-vous faire? » — « Je ne puis entrer chez moi... j'irai voir une amie. » — « Oui, une amie légère, de conduite? Je ne sais, mais tout au moins de paroles. Et cette amie n'est pas seule; vous trouverez là une société plus légère encore, de hommes plus femmes qu'une femme, oisifs, inutiles, qui ne font rien, ne sont rien, tâchent de rire et de faire croire que toute chose grave n'est rien. »

« Ah bien, vous avez raison. J'irai ce soir visiter un homme grave. — Grave, madame? Qui est sûr d'être toujours grave? — Un homme d'expérience. »

— Il en a bien moins que vous ; il fait profession d'ignorer le monde, et se charge de le conduire ; se conduira-t-il lui-même ? ~~Allons~~, Voyons, parlez franchement : est-ce bien pour vous calmer ou pour agiter un autre, que vous allez faire cette visite du soir ? Non, madame, n'y allez pas. Restez ce soir avec vos enfants, qui vous garderont de vous-même.

Si c'est la paix que vous voulez, et non doubler votre orage, nous vous enseignerons une méthode plus sûre, et plus pure, je l'ose dire. Il faut vous lever aux heures pures, au premier froid du matin, quand la lumière, encore vierge, n'a pas vu certaines choses ; quand votre jardin est encore recueilli et mystérieux ; Levez-vous, laissez dormir votre mari, vos enfants ; descendez, et regardez bien la première fleur à droite. Hier elle était fermée, aujourd'hui, elle est ouverte ; de sa profonde corolle, elle vous regarde passer. Ne la cueillez pas, madame, elle deviendrait muette, séparée du sein de la nature ; elle sécherait sur le vôtre, vous ayant seulement troublé, enivrée de ses parfums. Il faut la laisser sur son siège de Sibylle, dans sa harmonie naturelle, reine comme elle est sur son petit monde. Et alors elle parlera. Penchez-vous et écoutez ; voici ce qu'elle vous dit :

« Vous allez et vous venez; moi, je reste ici. Vous êtes une créature mobile, je le sais, Dieu l'a voulu. Vous m'admirez dans mon calme, dans ma dignité, ma petite royauté de rose. Belle je suis, parce que je reste dans mes harmonies naturelles. Je suis l'œuvre patiente d'un grand travail de la nature, et je suis à mon tour l'ouvrier qui continue le travail. Je suis une chose sérieuse, une puissante énergie de vie, non un joujou, madame, pour mettre dans vos cheveux. Je n'ai pas de temps à perdre, la saison est variable, mon moment est court, j'ai hâte d'assurer une grande chose, la continuation de la noble race de roses, l'une des races qui glorifient le plus l'aimable puissance de Dieu. Savez-vous, Madame, que tout l'Orient a vu l'infini dans la rose à cent feuilles? Et ce mystère, j'en suis gardienne et dépositaire; voilà pourquoi je suis une rose de Dieu. J'ai une tige, madame, j'y est forte et majestueuse. Dispenses-moi, je vous prie, du stérile honneur de parer votre sein; laissez-moi pure sur la terre, ma mère dans ma famille de roses, au milieu de ma tribu. »

Voilà ce que dit la rose, et vous remontez. Vous retrouvez votre mari au travail, vos enfants dans leur berceau; vous dites: « voilà ma tige, j'y resterai. Pourquoi, moi aussi, ne serais-je pas une rose de Dieu? » Alors votre enfant s'éveille,

70w

demande : donnez-moi ce fruit ; dit-il lui : le grand cerisier - que tu croyais mort l'hiver, il donnait. Dès le printemps, il s'est éveillé, et, sans perdre temps, il s'est mis à travailler, car tout le monde travaille ; il a marié ses fleurs, petits hommes et petites femmes, et il en est venue la petite fille cerise que je te donne à manger.

Voilà les saintes pensées de la nature qui sanctifieront l'enfant, la mère encore plus, qui calmeront ses orages. Voilà le grand, le puissant, le souverain directeur.

Voilà le discours du maître ; mais le midi pèse, mais l'enfant part pour l'école, mais la femme est seule. Je suppose qu'elle est active, qu'elle a l'avantage de ne pas être riche, oisive, qu'elle s'occupe du ménage et de choses utiles. Cependant la solitude a souvent son trouble.

« Eh ! bien, j'irai voir mon amie » — Non, ce n'est pas une amie, qu'il faut voir, c'est un ami, c'est celui qui soutient le cœur, un ami grave qui vous dit le but, le mystère de la vie. Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes gaie. Eh ! bien, dans vos heures de solitude, ne dédaignez pas d'écouter l'ami sérieux qui donne de bons conseils. Quel ami ? la Mort ! Ne repoussez pas légèrement, comme une petite fille peureuse, les belles sœurs de la mort qui

111

sont si vivifiantes, qui donnent si élégamment à la vie sa règle et sa force. Souvenez-vous que Michel Ange, au milieu de sa carrière, se livra dix ans à l'anatomie, non seulement pour aider son art, mais surtout pour se fortifier lui-même, pour sculpter son âme du grand ciseau de la mort.

Ch! bien, si l'artiste austère entre tous, ce grand stoïcien eut besoin de cet appui, nous en avons tous besoin. vous en avez besoin, madame. Ecoutez à votre heure d'orage ces grands beaus, jetez un coup d'œil sur ces représentations élégantes de l'anatomie, si la réalité vous est trop pénible. Vous aurez un moment de tristesse peut-être; puis vous serez mieux, votre front sera rafraîchi, votre sein battra moins fort.

Allez un moment à notre admirable cimetière de l'Est, beau d'histoire, beau de nature, plein de sublimes pensées, dominant d'un regard mélan-colique et serene le volcan de vie qui fatalement lui viendra.

Allez, si votre mari peut vous y conduire, aux galeries d'ostéologie; vous serez saisie d'admiration, d'un fortifiant enthousiasme, devant cette étonnante mécanique de Dieu. Vous verrez sa providence magnifique et tendre pour tant d'être que vous croyez inférieurs.

Vous reviendrez pleine de pensées nobles et graves, d'une rêverie non pas molle, énervante, mais d'une rêverie virile, qui affermira le cœur sur la base du devoir.

Au soir, aux belles heures calmes, revenez à la nature, et, vous promenant avec votre famille, arrachez-vous aux pensées, aux passions personnelles, et donnez une pensée à la grande famille souffrante du genre humain. Ces arbres, dont vous êtes entourée, doivent vous rappeler les nations absentes. Ces fleurs sont autant d'exilés. Dans un petit jardin, l'autre jour, je voyais toute la terre : l'Inde dans le maronnier, la Perse dans le lilas, la Judée dans la rose de Jéricho, l'Amérique dans l'acacia, l'Asie-mineure dans la cerise, l'Afrique dans l'alsès. Ces exilés végétaux ne sont réunis ici que pour garder devant vos yeux l'unité sainte de la terre, pour vous rappeler aux pensées élevées et tendres de l'amour universel, qui seul peut guérir l'amour.

Ici, faites un effort. Au lieu d'arrêter vos regards sur vos fleurs et vos enfants, demandez à votre mari : « où en est la vie du monde ? Quelle nation vit-elle encore ? Qu'est-ce que la France fait pour elle ? ... » Si vous avez le sentiment de ces grands infortunes, vous prendrez plus

aisément vos chagrins individuels ; vous
entendrez moins le battant de votre cœur, vous
entendrez davantage la voix souveraine qui,
du fonds de la nature, du fonds du monde
social, vous dirigera mieux qu'aucun homme
de chair n'aurait jamais fait, que vous
enlèvera à vous-même, vous fera participer
à la force calme de la nature, aux pures et
vivifiantes sources de l'Âme universelle
rafraîchit sous cesse le monde.



96/10

Cours de 1850
Léon

30 mai 1850
p. 95

L'homme s'imagine savoir; la femme
s'imagine croire. Reconnaître Dieu en
vous, en vos France, fratrie communes des
nations.



Une place immense est vide dans notre
société moderne, celle de Dieu. Le sentiment de la
cause universelle est généralement affaibli.

L'homme s'imagine savoir; il sait et fait,
il induit les lois des faits, il n'a pas le
sentiment de la cause, du moteur; toute sa
science gît par terre, comme une machine à
vapeur sans vapeur et sans moteur. La femme
s'imagine croire; jamais elle ne fut plus loin de
la foi; elle est idolâtre et payenne, peu croyant,
même dans l'idolâtrie.

Voilà le fonds: et de deux côtés, Dieu a été
perdu de vue. Et là une société trouble et
malade. Vous auriez demain les plus belles lois,
qu'avec une science sceptique, ~~avec~~ une foi impuissante,
sainte, une famille désunie, vous repéteriez toujours
où vous êtes, absorbés dans l'intérêt, le plaisir,
les faux bonheurs. Jamais vous n'aurez une révolution
sociale sans révolution religieuse. Revenons d'abord

95v

la pierre sur laquelle seul le monde est bâti.

L'éducation de l'enfant implique
l'éducation mutuelle de la femme et de l'homme.
Il faut qu'ils deviennent meilleurs l'un pour
l'autre, en vue de celui qui va venir.

Voilà ce foyer du soir. L'enfant est
endormi, tous deux veillent. Là, ou nulle
part, à cette heure ou jamais, Dieu peut
s'éveiller.

Qu'il lui étende le monde; qu'il lui brise
le petit ciel de cristal, qu'il lui montre le
ciel de Galilée dans sa profondeur infinie,
dans ses mouvements réguliers. Elle deviendra
persuadée et entrera dans une religion meilleure;
voilà Dieu qui naît. — Qu'il lui étende le
monde social; qu'il lui dise: «tu es charitable
quand tu vois un pauvre, eh bien! regarde ce
pauvre innombrable qui nous tend les bras,
c'est le genre humain qui souffre, qui réclame
du secours.» Elle sera émue, elle dépassera le
sentiment de l'homme, elle se jettera à
son cou, dans un mouvement de tendresse
l'éloigné et de dévouement. Voilà ~~un~~ Dieu
qui naît aussi.



C'est ainsi qu'aux époques où l'autel de la cité est tiède, ~~et~~ refroidi, il peut se rallumer au foyer de la famille.....

La question spéciale de la religion domestique implique la question générale de la religion publique. Comment renaîtra la religion? Les précédentes sont nées de l'instinct; mais qu'une religion naisse en pleine lumière, en connaissance de cause, est-ce possible? C'est blasphémer Dieu d'en douter, quasi! la vérité ~~et~~ craignant la lumière? Dieu ne voudrait naître qu'environné de ténèbres? Non, ce n'est plus la nuit de Noël qu'il veut, c'est le grand jour de Noël. Dieu, cette fois, veut naître à midi.

C'est à la raison elle-même que nous demanderons les premiers lueurs de ce grand jour, à la raison seule.

Quelle méthode [suivrons-nous] en cette recherche? La méthode générale de sciences modernes: après la classification artificielle, viennent les classifications naturelles, où toutes choses se classent, non plus par quelques caractères extérieurs et, choisis accidentellement, mais par leurs caractères naturels, intrinsèques, invariables.

Appliquons ceci à Dieu: à quel caractère le reconnaître?

97₂

Supposez que je veuille vous connaître, vous qui m'écoutez ; comment atteindrai-je votre âme. Directement, je ne le puis, mais je puis bien atteindre les manifestations de votre âme, les faits dans lesquels s'exprime son énergie. Il n'en est pas autrement de Dieu : la connaissance de Dieu, la culture de Dieu, la religion, n'est pas arbitraire. Elle n'a d'autre méthode naturelle que la contemplation et la connaissance de l'énergie de Dieu.

Son énergie au premier degré, c'est le monde physique ; toute science physique est une révélation religieuse, une partie de la religion. Son énergie au second degré, c'est le monde social ; Dieu a créé des créateurs, des créateurs collectifs qui sont les nations. Chaque nation est une énergie de Dieu.

Voulez-vous recommencer la religion ? Recommencer-la en vous, en vous, France, et comme France ; fondez le foyer de la France. Il ne faut pas un livre, un système, une légende, point d'édifice ; l'idée nouvelle étoufferait.

Il faut un lieu, vaste et circonscrit. Quel ? Demandez à l'étranger. Où fut le foyer antique ? Sous le Capitole. Où est le foyer moderne ? A la Place de la Concorde.



Le lieu est très-digne : le pont ^[fait] de pierre
des pierres de la Bastille, deux monuments
grecs, le vieux palais tragique, l'arc bâti de notre
sang. Otez-moi d'abord ce ridicule obélisque,
mettez-le dans un coin du Musée. Jusi ! ^[bonnes]
nous] obligés de chercher si loin, jusqu'en Egypte,
pour trouver une pierre ? Mais la moindre de
nos pierres druidiques eût mieux valu. Jusi ! pas
une pensée, un sentiment, un héros ! Il est vrai
que le lieu est trop grand pour un héros. Mais
apparemment cette pierre a un sens mystérieux ?
Lequel ? Lisons dessous : des cordes, des poulies,
des cabestans, images de forces mécaniques.

Qu'aurait mis là l'antiquité, entre ces belles
eaux ? Une flamme peut-être, un feu éternel,
où l'on aurait réincarné le foyer du monde nouveau.
Nous, qu'y mettrons-nous ? La France. Elle
seule doit siéger là, soit qu'on la représente seule,
soit qu'on mette une élite de nos héros à ses pieds,
surtout les héros de la paix : la guerre n'est que
trop représentée à l'arc de triomphe. La France
aimante, bienveillante, tendant la main aux
nations, la couvant d'un geste sympathique à
son hospitalité.

La France, adossée aux Tuileries, tendant
la main aux nations : 12 nations, 12 colosses,

La connaissance de Dieu, la culture de Dieu,
 la religion, n'est pas arbitraire; elle n'a d'autre
 méthode naturelle que la contemplation et la
 connaissance des énergies de Dieu.



12 sièges dans le Champ Élysée. L'apothéose de
glorieux massues de l'Arc de triomphe : l'Italie
à droite, l'Allemagne à gauche, et ainsi en montant.

[Il ne faut pas là de] vains images, de
vains honneurs, mais une réelle et vivante
hospitalité. Rappelez-vous qu'au temps où la
fraternité n'était pas, où [il n'y avait d'autre]
lien que le commerce, les grandes cités de Bruges,
de Venise, etc. accordaient à chaque nation un
lieu à elle, un terrain à elle, où elle était
chez elle, et disait : « je suis chez moi ». Et nous,
quelle hospitalité donnons-nous à l'étranger ?
Les bureaux de la police, les ambassades ! Cela
ne suffit pas. Nous devons aux nations de leur
donner à chacune son foyer ici, un lieu
d'hospitalité publique. Songez que toute la terre
respire par la France. Muette chez elle, il faut
que toute nation puisse parler et se plaindre ici.
Si un malheureux étranger a une plainte à
exprimer, où la porte-t-il ? Aux journaux.
C'est beaucoup ; ce n'est pas assez. Recevoir ces
plaintes du monde, c'est une magistrature de
la France. Je voudrais que ces images ne fussent
point de vains images, qu'elles eussent près
d'elles, à leurs pieds, le foyer des nations, et que
là il y eût toujours un Français pour écouter l'étranger.
J'aimerais que chaque nation fût autorisée

1802

à se créer là son foyer, son asile moral, à s'y fonder son autel; foyer plus vrai peut-être, plus impartial que celui de la patrie, car là point de factions, ni politiques, ni religieuses.

Là, l'autel, et ^{là} Dieu même; en secours présents — asseyez-vous ici; vous êtes chez vous. Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous? Êtes-vous capable, habile, êtes-vous jeune, êtes-vous brave? « Si vous êtes digne, nous vous offrons l'abri & l'appui de la France » (mot de Louis XIV).

Mais on voici un malade: que voulez-vous? Assistance? — Non, je suis riche. — Mais quoi? — Rendez-moi la patrie! — Votre patrie, elle est ici (Je suppose que c'est un Russe, un patriote exilé). Le lieu où vous êtes ici, dont la forme rappelle celle du Kremlin, offre les images de vos héros, de glorieuses batailles de vos pères contre les Tartares; quand vous avez sauvé l'Europe. Vous n'ignorez pas en quoi la Russie a servi le monde, en quoi elle est vénérable et sainte.

Il ne s'agirait pas de ces édifices immuables qui ne peuvent suivre l'esprit du temps, mais d'un musée renouvelable qui pût se changer en partie, dont les peintures iraient s'améliorant. Les douze palais des nations, moins contents que celui de l'Industrie; c'est pas qui? Pas elle et pas nous, pas

1012



leurs artistes et par les nôtres, pour nos dons volontaires. Je trouverai en grand nombre de artistes étrangers heureux de fonder ici le foyer de la patrie. Je trouverai en grand nombre, dans nos généreux artistes, des hommes pour orner ces temples de la fraternité. Ils sauraient bien que leurs travaux auraient là une action immense, non le vois plains des yeux. Fondez pour le monde, l'amour et le paix ! Ils sauraient parfaitement qu'ils sont les maîtres du peuple, les docteurs, les prêtres.

On ne sait pas l'avidité religieuse avec laquelle le peuple saisirait et aliment. . . .
 Imaginez l'intérêt de l'enfant qui, le dimanche, anticipe au foyer de la Pologne, et qui trouverait là un artiste, ou un vieux général polonais. -- "Qu'est-ce cela ? -- Mon ami, c'est Sobieski repoussant les Turcs de Vienne, sauvant l'Europe et la France. -- Et cela ? --
 le sort des Polonais devenus Français, c'est le général Dombrowski ; celui, c'est Simon Serra, les femmes seraient saisies, félicitées de religion, en voyant comment tant d'hommes ont donné si libéralement leur vie. Elles feraient une prière pour tant de glorieuses morts ; et, revenant ensuite à la place de la Concorde, elles comprendraient le rôle et le devoir de la France, elles lui tendraient le bras, elles l'embrasseraient dans son sourire, appelant les nations pour le presser sur son sein.

102¹⁵

27 janvier 1936.

de texte manuscrit qui se
trouve à l'intérieur de cette chemise
improvisée a été découvert entre les
feuilles 55 et 56 des cours de
Tichet de 1850 (collège de France).

R.S.

de Gerando 27 déc. 1850 - coll. de France

Un milieu de ~~sieste~~ sieste d'immense ~~font~~ font les
derniers siestes ont couvert l'Europe, nous
avons consulté nos amis aujourd'hui morts, présents,
ou présents ici. Voici la réponse unanime que
nous en avons reçue. Quand la France s'abandonne
comme aujourd'hui, c'est qu'elle ne se connaît pas
elle-même. Le plus grand service que l'on peut rendre
à l'Europe, c'est de rendre à la France son véritable
passé, l'histoire de la Révolution, obscurcie par
les murmures de la liberté, et il faut le dire par
les succès d'improvisation brillants qui le
monde a eus. ~~Quelle que soient les causes,~~

la cause du monde est toujours en France, en
quelque état que soit la France - ^{c'est la que!} la bataille et
continuer toujours entre la lumière et les ténèbres.
Nous avons persisté au milieu des nos espérances.

Précisément moi, le 21 juin dernier,
je voyais sur les bords, au milieu de mille
un jeune homme que nous avons perdu, Auguste
de Gerando l'auteur de plusieurs ouvrages importants
sur la Hongrie, mais qui a montré servi la
seconde patrie par les livres qui par la mort.

Je le nommerai de son triple nom de Gerando-
Barbieri-Telki. N'était français de père,
romain de mère, et par son mariage hongrois
(applaudissements)

[The text in this image is extremely faint and illegible.]

1. *Le premier*
 2. *Le second*
 3. *Le troisième*
 4. *Le quatrième*
 5. *Le cinquième*
 6. *Le sixième*
 7. *Le septième*
 8. *Le huitième*
 9. *Le neuvième*
 10. *Le dixième*
 11. *Le onzième*
 12. *Le douzième*
 13. *Le treizième*
 14. *Le quatorzième*
 15. *Le quinzième*
 16. *Le seizième*
 17. *Le dix-septième*
 18. *Le dix-huitième*
 19. *Le dix-neuvième*
 20. *Le vingtième*
 21. *Le vingt-et-unième*
 22. *Le vingt-deuxième*
 23. *Le vingt-troisième*
 24. *Le vingt-quatrième*
 25. *Le vingt-cinquième*
 26. *Le vingt-sixième*
 27. *Le vingt-septième*
 28. *Le vingt-huitième*
 29. *Le vingt-neuvième*
 30. *Le trentième*
 31. *Le trente-et-unième*
 32. *Le trente-deuxième*
 33. *Le trente-troisième*
 34. *Le trente-quatrième*
 35. *Le trente-cinquième*
 36. *Le trente-sixième*
 37. *Le trente-septième*
 38. *Le trente-huitième*
 39. *Le trente-neuvième*
 40. *Le quarantième*
 41. *Le quarante-et-unième*
 42. *Le quarante-deuxième*
 43. *Le quarante-troisième*
 44. *Le quarante-quatrième*
 45. *Le quarante-cinquième*
 46. *Le quarante-sixième*
 47. *Le quarante-septième*
 48. *Le quarante-huitième*
 49. *Le quarante-neuvième*
 50. *Le cinquantième*
 51. *Le cinquante-et-unième*
 52. *Le cinquante-deuxième*
 53. *Le cinquante-troisième*
 54. *Le cinquante-quatrième*
 55. *Le cinquante-cinquième*
 56. *Le cinquante-sixième*
 57. *Le cinquante-septième*
 58. *Le cinquante-huitième*
 59. *Le cinquante-neuvième*
 60. *Le soixantième*
 61. *Le soixante-et-unième*
 62. *Le soixante-deuxième*
 63. *Le soixante-troisième*
 64. *Le soixante-quatrième*
 65. *Le soixante-cinquième*
 66. *Le soixante-sixième*
 67. *Le soixante-septième*
 68. *Le soixante-huitième*
 69. *Le soixante-neuvième*
 70. *Le septantième*
 71. *Le septante-et-unième*
 72. *Le septante-deuxième*
 73. *Le septante-troisième*
 74. *Le septante-quatrième*
 75. *Le septante-cinquième*
 76. *Le septante-sixième*
 77. *Le septante-septième*
 78. *Le septante-huitième*
 79. *Le septante-neuvième*
 80. *Le quatre-vingtième*
 81. *Le quatre-vingt-et-unième*
 82. *Le quatre-vingt-deuxième*
 83. *Le quatre-vingt-troisième*
 84. *Le quatre-vingt-quatrième*
 85. *Le quatre-vingt-cinquième*
 86. *Le quatre-vingt-sixième*
 87. *Le quatre-vingt-septième*
 88. *Le quatre-vingt-huitième*
 89. *Le quatre-vingt-neuvième*
 90. *Le cinquante-dixième*
 91. *Le cinquante-et-une*
 92. *Le cinquante-deux*
 93. *Le cinquante-trois*
 94. *Le cinquante-quatre*
 95. *Le cinquante-cinq*
 96. *Le cinquante-six*
 97. *Le cinquante-sept*
 98. *Le cinquante-huit*
 99. *Le cinquante-neuf*
 100. *Le cinquante-dix*
 101. *Le cinquante-et-une*
 102. *Le cinquante-deux*
 103. *Le cinquante-trois*
 104. *Le cinquante-quatre*
 105. *Le cinquante-cinq*
 106. *Le cinquante-six*
 107. *Le cinquante-sept*
 108. *Le cinquante-huit*
 109. *Le cinquante-neuf*
 110. *Le cinquante-dix*
 111. *Le cinquante-et-une*
 112. *Le cinquante-deux*
 113. *Le cinquante-trois*
 114. *Le cinquante-quatre*
 115. *Le cinquante-cinq*
 116. *Le cinquante-six*
 117. *Le cinquante-sept*
 118. *Le cinquante-huit*
 119. *Le cinquante-neuf*
 120. *Le cinquante-dix*
 121. *Le cinquante-et-une*
 122. *Le cinquante-deux*
 123. *Le cinquante-trois*
 124. *Le cinquante-quatre*
 125. *Le cinquante-cinq*
 126. *Le cinquante-six*
 127. *Le cinquante-sept*
 128. *Le cinquante-huit*
 129. *Le cinquante-neuf*
 130. *Le cinquante-dix*
 131. *Le cinquante-et-une*
 132. *Le cinquante-deux*
 133. *Le cinquante-trois*
 134. *Le cinquante-quatre*
 135. *Le cinquante-cinq*
 136. *Le cinquante-six*
 137. *Le cinquante-sept*
 138. *Le cinquante-huit*
 139. *Le cinquante-neuf*
 140. *Le cinquante-dix*
 141. *Le cinquante-et-une*
 142. *Le cinquante-deux*
 143. *Le cinquante-trois*
 144. *Le cinquante-quatre*
 145. *Le cinquante-cinq*
 146. *Le cinquante-six*
 147. *Le cinquante-sept*
 148. *Le cinquante-huit*
 149. *Le cinquante-neuf*
 150. *Le cinquante-dix*
 151. *Le cinquante-et-une*
 152. *Le cinquante-deux*
 153. *Le cinquante-trois*
 154. *Le cinquante-quatre*
 155. *Le cinquante-cinq*
 156. *Le cinquante-six*
 157. *Le cinquante-sept*
 158. *Le cinquante-huit*
 159. *Le cinquante-neuf*
 160. *Le cinquante-dix*
 161. *Le cinquante-et-une*
 162. *Le cinquante-deux*
 163. *Le cinquante-trois*
 164. *Le cinquante-quatre*
 165. *Le cinquante-cinq*
 166. *Le cinquante-six*
 167. *Le cinquante-sept*
 168. *Le cinquante-huit*
 169. *Le cinquante-neuf*
 170. *Le cinquante-dix*
 171. *Le cinquante-et-une*
 172. *Le cinquante-deux*
 173. *Le cinquante-trois*
 174. *Le cinquante-quatre*
 175. *Le cinquante-cinq*
 176. *Le cinquante-six*
 177. *Le cinquante-sept*
 178. *Le cinquante-huit*
 179. *Le cinquante-neuf*
 180. *Le cinquante-dix*
 181. *Le cinquante-et-une*
 182. *Le cinquante-deux*
 183. *Le cinquante-trois*
 184. *Le cinquante-quatre*
 185. *Le cinquante-cinq*
 186. *Le cinquante-six*
 187. *Le cinquante-sept*
 188. *Le cinquante-huit*
 189. *Le cinquante-neuf*
 190. *Le cinquante-dix*
 191. *Le cinquante-et-une*
 192. *Le cinquante-deux*
 193. *Le cinquante-trois*
 194. *Le cinquante-quatre*
 195. *Le cinquante-cinq*
 196. *Le cinquante-six*
 197. *Le cinquante-sept*
 198. *Le cinquante-huit*
 199. *Le cinquante-neuf*
 200. *Le cinquante-dix*
 201. *Le cinquante-et-une*
 202. *Le cinquante-deux*
 203. *Le cinquante-trois*
 204. *Le cinquante-quatre*
 205. *Le cinquante-cinq*
 206. *Le cinquante-six*
 207. *Le cinquante-sept*
 208. *Le cinquante-huit*

1042
Il faut ce bonheur rare et singulier de
se trouver un ami en outre le monde oriental
et la France.

Cette gloire de Mickiewicz qui occupe cette
place par la grandeur de son génie, le porte
de

M. de G. un jeune homme à Paris
cette place, c'est un beau hasard - plein
d'élan, au lieu d'attendre la couronne, il l'a
gagné.

Cette mort n'est pas à déplorer, mais
tout doit être plaint et dans ce temps
où l'on dit que la jeunesse n'a pas de foi
qu'elle est morte, qu'elle ne fait rien, qu'elle
ne veut rien, il est bien qu'elle donne à
des
d'élans d'enthousiasme

10415
The following are some of the
at the time.

The above is a true and correct copy of the
 original, as the same has been examined by
 the proper authorities, and found to be
 correct.

The most of the people of the
 town, however, remain at home to
 see that the people of the town
 are not in want, and that the
 people of the town are not in want.

Mm. vous avez lu presque tous les brillants articles qu'il a mis dans le national, mais vous ne savez pas tous quelle fut cette courte carrière. Je vous la raconte.

M. Auguste de Gerando a fait deux ouvrages, l'un sur la Transylvanie où il vivait, l'autre sur le parti révolutionnaire de la Hongrie.

Dans le premier de ces ouvrages il nous apprend un ~~peu~~ monde oriental que nous ne connaissions pas, et dans le second que ce peuple était nous, à savoir que dans une époque où la Hongrie était entièrement méconnue de nous, ce peuple héroïque sympathisait avec nous et avec notre Révolution.

Quel peuple ? Je suis en vous tous les objections qui arrêtaient et la déplorable situation de tous entre les hongrois de Race et les Hongrois Magyars, ~~mais et n'est pas~~ ^{mais et n'est pas} nous vrai que les Hongrois magyars maîtres du sol depuis tant de siècles, ont fait dans ces derniers temps les sacrifices les plus généreux, les plus héroïques qui ont déjà servi tous les vœux des esprits les plus avancés. L'Orient de l'Europe s'est montré dès son début à une grandeur de ^{générosité que la France n'a pas encore atteinte} ~~générosité~~ ^{On a vu des hommes plus magnanimes de défendre} les honneurs et la richesse qu'ils ne sont en Occident de les conserver. (Depuis 300 ans il demandaient à payer les impôts - Dans un seul comitat de Hongrie 1300 ~~payeurs~~ ^{nobles} et 1300 payeurs.

The above is a copy of the original
 and is not to be used for any other
 purpose.

The object of this paper is to show that the
 French Revolution is not a new system of
 government, but a new system of society.
 It is a system of society, in which the
 rights of man are not only recognized, but
 secured. It is a system of society, in which
 the rights of man are not only recognized, but
 secured. It is a system of society, in which
 the rights of man are not only recognized, but
 secured.

[illegible]

The original of the document
 is in the possession of the
 Hon. Secy. of the Navy
 and is not to be
 distributed without
 his order.

106

M de G. nous a appris tout cela et de plus
une chose sûrement, c'est que la bar nous avons
eu des martyrs ~~et~~ que se sont fait couper la
tête pour la Révolution -

Les liens ^{non seulement} intérieurs entre les 2 pays, il les
a renouvelés par son zèle ardent, mais par la
part active qu'il prit à la 1^{re} parinnance -
Disputant le terrain pied à pied, il répondit
aux mensonges de l'Europe absolutiste

Enfin M. de G. Malade, condamné par
les médecins, porteur, dans les dernières circonstances
rien a par moi fait le dernier sacrifice
nous le saviors dans notre amitié virile
qu'un homme de plus ou moins était
fort mondain, qu'il était plus utile ici,
mais que sa gloire était la bar. Il a choisi
sans aucun influence de ses amis, comme il
devait choisir. Et il est mort de ses fatigues
immédiatement après les derniers événements.
Il est mort de la Hongrie, car il n'en a
jamais douté. Il a fait bruler son drapeau
sous ses yeux dans un moment de doute
et il est mort ignorant la nouvelle
dernière de la trahison -

Dans l'amitié virile que nous lui portons
nous dirons qu'il a tout à fait rempli notre
attente et nos vœux. Il mourut à 30 ans
et chose rare et singulière, il eut le triple
bonheur d'être homme de Speculation, de
Vie et d'action. Il aurait vécu 100 ans,
il n'aurait pas fait davantage -

1870

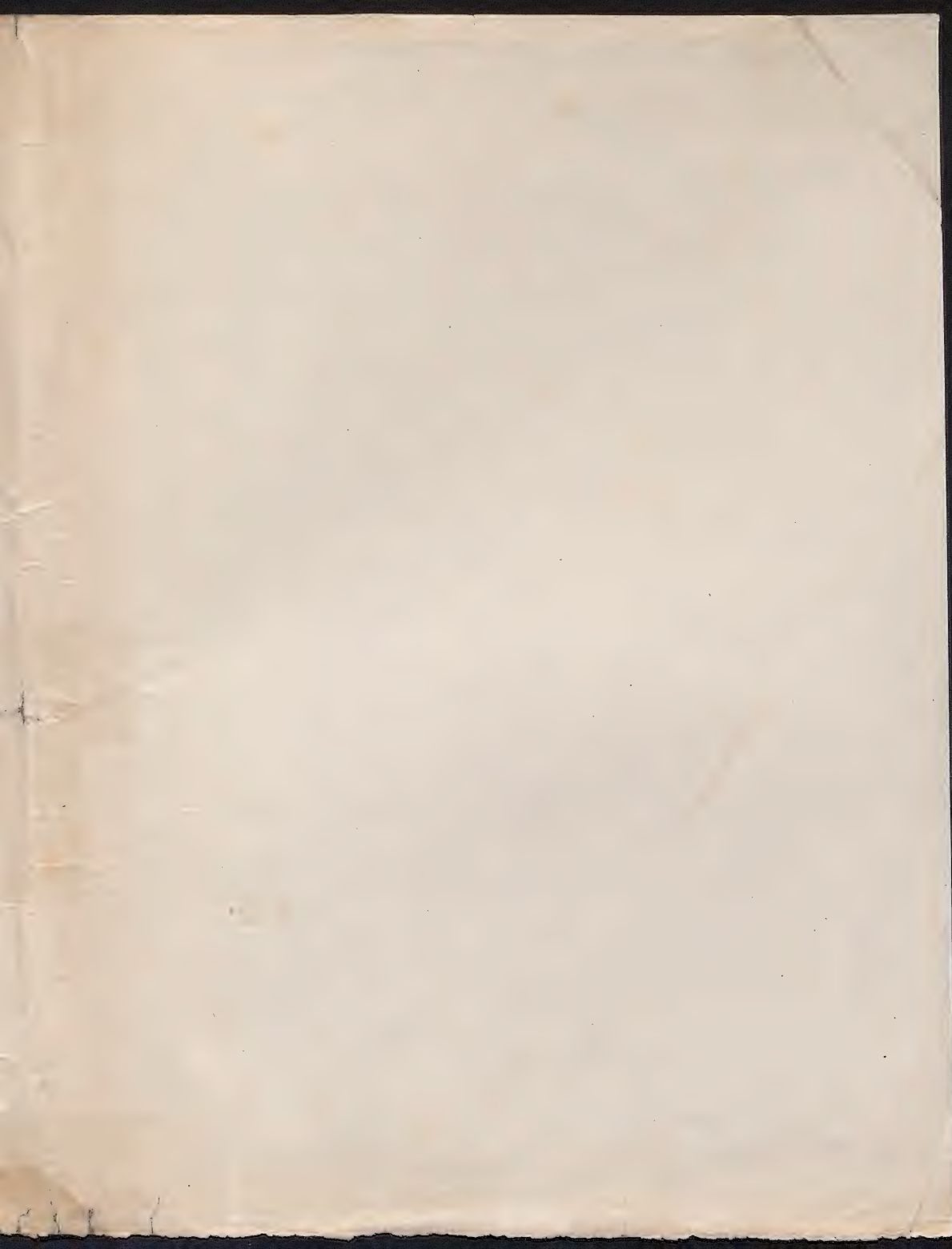
1860

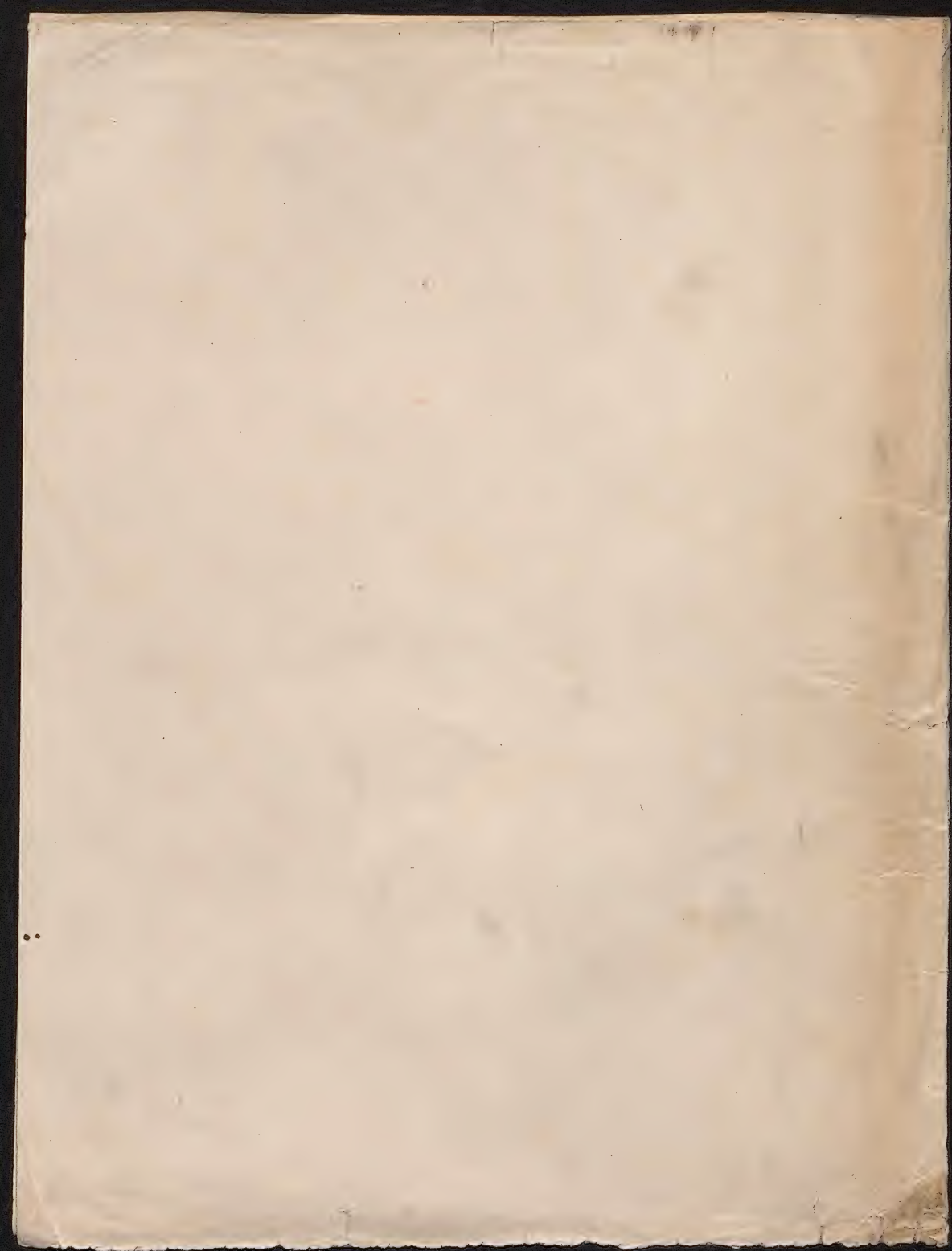
[Faint, illegible handwriting]

The President, John Adams, was the first to sign the Declaration of Independence. He signed it on September 17, 1776, in the city of Philadelphia. The document was signed by 56 delegates to the Continental Congress.

Dear Sir,
 I have the pleasure to acknowledge the receipt of your letter of the 10th inst. in relation to the above named matter.
 I am sorry to hear that you are unable to attend to the business of the office at present.
 I am, Sir, very respectfully,
 Yours, &c.
 J. M. Smith

[illegible]





Collège de France

Cours de Michelot
1. 1854.

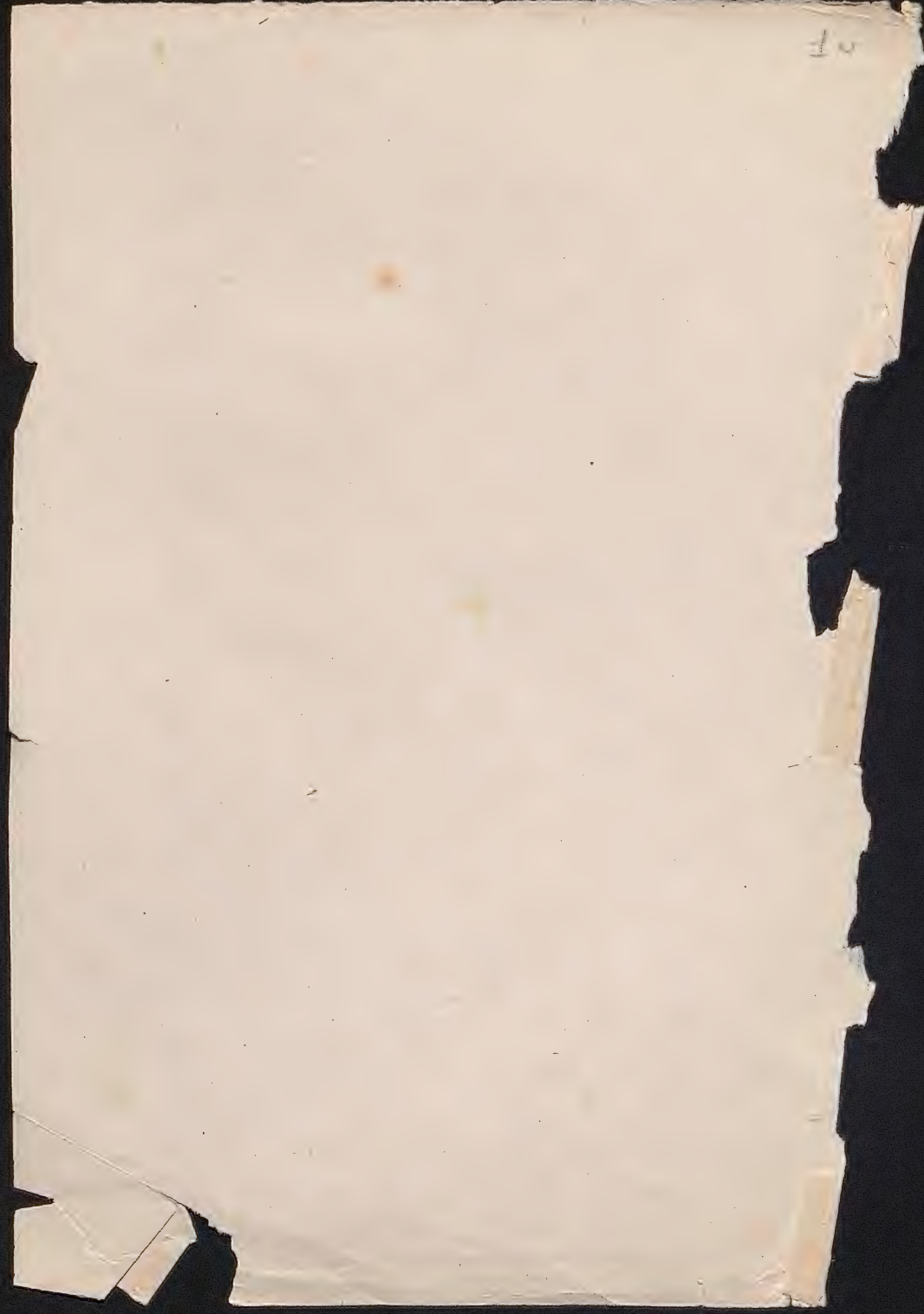


Cours de 1851.

Retour à la jeunesse; appel à l'école,
la Femme ayant tourné à la réaction.



26123
26123
26123



Cravestissime
de la 1^{re} leçon de
Cours de
1851.

Pourrait être publiée
à la suite du texte
tel que le donnent
les papiers de M. Michéle

20

Cours de 1851
1^{er} leçon

26 déc. 1850. p. 37

Mon droit et mon principe. Le collège de France
Paris.



Sous la recherche, que je pourrais depuis dix années
dans cette chaire comme dans mes livres, j'ai tout
à fait dans mon droit.

Je ne parle pas exclusivement aux jeunes gens, mais à
tous. Le collège de France a été fondé hors de l'Université.
Ce n'est pas une école proprement dite, c'est l'enseignement
européen de la liberté elle-même qui se parle et se répand.
Tout ce qui se dit ici, se dit dans la haute et
absolue liberté de la conscience.

Cette liberté n'a été frappée que trois fois, par le
droit jamais, toujours par la violence: au XVII^e siècle,
Ramus a été poignardé; au XVIII^e, le savant Bâbyge, rayé
pour un crime qu'il n'avait pas fait; au XIX^e, le vénérable
M. Tissot l'a été de même, toujours par la calomnie.

Devons-nous ajouter qu'en 1846 et 1847, les cours
de Mickiewicz, de Quinet, le mien, ont été suspendus par
le ministère de M. Guizot?

Voilà le Collège de France. Pour une chaire en
particulier, nulle, à coup sûr, n'a droit à une liberté
plus complète.

Le grand XVIII^e siècle, qui est notre père et notre
mère, a très-bien compris que, s'il créait ici une chaire
de morale et une autre d'histoire on chercherait dans
la spécialité et dans les deux chaires un moyen d'en limiter la
liberté, et il n'en a fondé qu'une, la chaire de morale
et d'histoire, de sorte que c'est pour le professeur un

droit, en dois, de chercher leurs rapports mutuels. Une telle chaire n'est pas moins qu'une magistrature, un pontificat.

Quelque au-dessous que je fusse d'une si haute mission, j'y ai répondu, Messieurs, par un dévouement absolu, ne quittant jamais mon enseignement que pour le soutenir par mes livres, — et par une franchise absolue, la plus absolue qu'un homme ait jamais portée dans l'enseignement.

J'ai marché toujours dans la lumière, jamais dans le clair-obscur, jamais dans les demi-teintes, dans le nuancé, douteux. J'ai toujours procédé par voie d'affirmation, d'innocuation complète, et jamais d'allusions.

Pourquoi en aurais-je fait ? J'ai toujours enseigné dans la limite de mon droit : professeur de morale, j'ai cherché la base morale de la société, professeur d'histoire, j'ai montré par l'histoire que cette base ne se trouvait point dans la foi du Moyen âge.

La société moderne ne connaît pas son principe. Rousseau ne l'ayant pas su, la Révolution française ne l'a pas su. Voilà pourquoi elle n'a aucune assiette morale, et se relève toujours pour retomber toujours.

~~Il est~~ Impossible de dire que la politique n'ait rien de ce principe : ni Louis, le roi de 89, ni Robespierre,

92

le roi de 93, ni l'empereur Napoléon. Voilà pourquoi ils sont tombés.

1830 ne l'a pas eu; Février ne l'a pas eu; voilà pourquoi ils sont tombés.

Le principe n'est point la question d'économie; grande question, mais secondaire. Vous pouvez être une nation supérieurement vêtue, nourrie, et n'être pas moins une nation méprisable.

La dignité, la force, l'existence même, pour les sociétés comme pour les individus, c'est de se connaître soi-même. Autrement on ne peut agir; on ne sait pas ce qu'on fait; imaginez la pauvre situation d'un être qui ne saurait pas son nom, ni son sexe, ni son âge! Telle est la société moderne: elle est dans un état ridicule, et méprisable, tant qu'elle ne sait pas son nom.

Voilà le sphynx assis, menaçant, qui dit à ses Oedipes, à ses sages: «je veux que tu me dises mon nom.» Et eux, les voila devinant au hasard. — «Votre nom, c'est la famine». — «Non, quand même j'aurais dit, quand j'en aurais deviné, je ne saurais pas encore mon nom. Quand je saurai mon nom, je saurai mon droit, mon devoir; j'existerai en droit; je saurai ce que je puis faire, et comment faire pour durer.»

Voilà, Messieurs, tout le sens de nos liars et de nos coars: nous avons cherché le nom de la société moderne; nous l'avons cherché avec franchise, ce que personne ne faisait.

52

Voilà comme on parle quand on est trop profondément atteint. C'est comme dans un duel; le blessé dit: "ce n'est rien". — "Je vous demande pardon, Monsieur, mais vous êtes mort, vous êtes percé à jour, je vis à travers votre poitrine."

Mais si l'on ne parlait pas tout haut, on parlait tout bas. C'était en 1847, la police sacrée allait dire à la police civile: "il a tué la religion", la police civile secouait la tête. L'autre alors disait: "il prêche l'Évangile". Voilà l'histoire de ma suppression en 1847 par le ministère Guizot.

Qu'ai-je fait en février, lorsque nous rentrions vainqueurs dans cette chaire? Ai-je quitté mon enseignement pour demander ma part au gouvernement de ce monde? Non, je suis resté ici, je vous ai préférés à tout. — Ai-je laissé la question morale pour les questions économiques, pour discuter la propriété? Grande question, mais secondaire. J'ai enseigné que la Révolution n'était rien, si elle ne prenait racine dans le sacrifice, et que le sacrifice n'était ni facile, ni général, autrement que par la foi, et par la pensée de Dieu.

Voilà ce qui rend cette chaire redoutable aux ennemis de la pensée; c'est qu'elle n'est point politique, qu'elle touche plus loin que la politique, à la base profonde qui porte toute vie civile et religieuse.

Ainsi en 1848, j'ai fondé la morale religieuse, et dans mes derniers cours j'ai raffermi la famille en montrant qu'elle ne portait pas sur une ruine, sur la base ^{écroulée} ~~économique~~ 88

croquant de Moyen âge.

Insegnement dangereux, Messieurs, et très-dangereux. Si j'étais poudre la liberté d'interroger ceux d'entre vous qui viennent ici pour la première fois, j'en tirerais, j'en suis sûr, le loyal aveu qu'on ne leur a nullement conseillé de venir ici. Ils ont ^{reçu} conduits par la généreuse imprudence de la jeunesse qui n'est pas fâchée d'entendre pourtant celui qu'on aimerait mieux leur donner comme condamné d'avance. « Eh bien, ont-ils dit, s'il y a du péril, nous voulons en faire l'épreuve. »

On leur a dit : « Mon enfant, tu vas affronter bien jeune les séductions de cet horrible Paris. J'aurais bien voulu te garder dans une honnête petite ville de province, innocente et sans scandale (les derniers procès l'ont prouvé); mais enfin ton père le veut. Eh bien, entre tous ces dangers, cites-en un surtout : non pas les amusements, il faut que jeunesse se fasse, mais un danger sérieux : évite le Collège de France, évite la chaire de morale. Car, si tu approchais de cette chaire, qui sait ? tu en rapporterais peut-être je ne sais quel culte insensé de la patrie, et tu ne voudrais plus aller chez un tel, notre ami, cet homme influent qui nous protège, et qui a trahi vingt fois. Si tu évitais ce dangereux enseignement, tu tomberais peut-être dans cette ^{perverse} tentation d'apprécier l'homme plus que l'argent, et tu ne voudrais plus aller dans la maison où je t'envoie, chez M^r un tel, un voleur, dont la fille sera si riche ! O mon enfant, va plutôt ici et là, amuse-toi, s'il le faut; mais surtout évite la

72

chaire de morale »

81

Quelles sont donc ces séductions ?
Elles ne sont pas dans le but : les philosophes ne
doivent de place à personne. Elles ne sont pas dans
le lieu, salle grise, froide, humide, un véritable in-face
où jamais ne vient le soleil. Les peintures ? Hélas, je
ne les caractérise pas.

Allez-vous en, le soir, entendre les paroles des
saints ; vous trouverez là des lumières, des fleurs,
des bijoux et le chant des jeunes filles. Ici, que
trouveriez-vous ? Rien que la foi et l'espoir, rien que
la profonde mémoire de vos pères, l'enseignement
véridique de leur dévouement, des grandes choses qu'ils
ont faites pour vous. Ici, vous trouverez tout le
contraire de l'autorité : ce n'est pas un homme qui
parle d'en haut, qui mêle sa tête à celle des anges dans
les chapiteaux gothiques. Non, l'auditoire jette sur
lui : au fond d'un entourage étroit, il faut qu'il
soulève la foule de sa voix et de sa poitrine.

Tâche accablante, si l'histoire n'était pas en
lui ; l'histoire, c'est à dire vos pères ; l'histoire, c'est
à dire vous-mêmes. une voix de fond du temps,
qui vous appelle au sacrifice, au dévouement, à la
pauvreté volontaire, sans laquelle tous les systèmes ne
servent de rien.

Je me réjouis de cette salle triste, ingrate,
isolée, elle est en rapport avec la nécessité d'un
austère enseignement.



bas on politique ne voulait chercher sérieusement
 tous voulaient des ménagements, des alliances bâtarde.
 Voilà pourquoi ils étaient et sont impuissants. Leur
 raisonnement était celui-ci : « il y a encore beaucoup
 de chrétiens. Si nous leur laissons croire que la
 Révolution est chrétienne, nous pourrions nous servir
 d'eux » Et alors ils s'engloutissaient dans la vieille société,
 ils avaient cru la prendre, et se étaient pris.

La société moderne, grâce à ce misérable petit
 machiavélisme, est la plus impuissante, ignorante; elle
 ne sait pas son nom.

Il fallait un homme sincère; il s'est trouvé en Rob.
 avec la sincérité, le plus faible et le plus fort.

J'ai imprimé en Rob. que l'idée du Christianisme
 était systématiquement opposée à l'idée de la Révolution,
 que la Révolution elle-même n'était que une religion.

Je dis l'idée, le principe; j'écarte la mauvaise
 équivoque qui arrêtaient tout: je dis le principe, non le
 sentiment. Ce qu'on appelle le sentiment chrétien, une
 certaine douceur d'âme, vous la trouvez et dans Virgile,
 et dans l'Inde, avant le Christianisme comme après.
 Ce qui se trouve partout n'est pas un moyen de
 classification; les choses se classent par ce qui en fait
 l'essence, par leur principe et leur idée.

Nos adversaires ont senti parfaitement la
 profondeur du coup. Ils ont dit ces choses vagues, ils ont
 essayé de sourire: « c'est un poète, un écrivain imaginaire,
 grand amateur de symboles » Ils justifient et enseigne-
 ment méprisait les symboles, les idoles, les faux dieux.

Réponse aux attaques de l'Univers contre moi-
et contre Paris.

[J'ai] un grand avantage, Messieurs; [j'ai] toujours
vécu dans la lumière, au milieu de vous.

Ici, mes pères m'ont vu au collège; ici mes égaux
m'ont vu aux épreuves universitaires, au professorat;
ici [m'ont vu] mes élèves de l'École normale, dont
plusieurs souffrent aujourd'hui pour nos doctrines
conservées, mes auditeurs de la Sorbonne, où m'envoya
la révolution de Juillet mon auditoire du Collège
de France depuis d'assez années.

Je ne suis arrivé à rien que par de épreuves;
j'ai vécu dans la lumière, une lumière sévère,
dans une atmosphère d'honneur soutenu par mes
efforts, par les sympathies de ceux qui devenaient
les miens. ~~Mon résumé~~

Quelle [fut la] pensée [de mon enseignement]?
[Je l'ai] révélée en février 1848, que je sentais
libre et vainqueur. Je pouvais être populaire en
traitant la question économique; j'enseignais le
dévouement, le sacrifice. Je dis: être en République,
c'est être majeur. Cela se prouve, non par la
raison seulement, mais [aussi] par la grandeur
de cœur.

Cette grandeur consiste en deux choses: une
domination de soi-même, un renoncement facile aux
choses extérieures

Je leur disais : « Jeunes gens, prenez un cœur immense, supprimez les révolutions. » Tout cela est facile par le dévouement religieux ...

Voilà ce que j'enseignais avant Février et depuis : rien sans la foi. L'année dernière, [j'enseignais] la foi dans la famille. C'était la 1^{re} leçon de ce cours, [j'affirmai] le droit de cette chaire, la pensée de tout mon enseignement ; enfin, la veille de la nouvelle année, [je dis] un mot spécialement à la jeunesse : être par par être fort, et cette chaleur de cœur qui est le don de leur âge, la répandre dans la charité'...

Ainsi [je n'ai] nullement cherché l'actualité, elle vient me chercher, et je ne l'évite pas. ~~C'est~~

C'est la seconde fois que ces grands fantômes noirs viennent menacer cette chaire, [je suis] obligé de renvoyer ces pauvres esprits au cimetière. Je ferais-je moi seul ? Non, il ne s'agit pas de moi. Samedi dernier, plusieurs représentants [se sont] occupés de ce cours, à l'occasion d'un journal

Reprendre ici l'article de M. Univers.

Voilà ce que j'ai dit, et voici ce que j'ajoute : la grandeur que vous sentez ici partout n'est [pas] dans [les] monuments ; mais [c'est] ici que s'agit le problème de] la destinée humaine

11/12

Aller, et donner l'homme; recevoir le pauvre
une aumône : l'exemple de l'énergie morale, du
travail, de la résignation; c'est là le livre de l'homme.

Aller dans les foyers, jeûner, simplifier la
question. Dire-leur qu'au jour du sacrifice, rien
ne nous embarrassera pour agir dans la concorde.
Nous avons aujourd'hui de si grands intérêts
communs que bien de choses qui nous auraient
arrêtés, divisés, ne nous arrêteront plus. Devant
l'orage barbare qui nous vient à l'horizon, il
faut tenir tête tous ensemble. La France est
responsable de la destinée du monde. Celle qu'elle
est, elle a encore un avantage qui fait d'elle
l'armée de la liberté; seule, de toutes les
nations, elle est centralisée fortement; seule elle
a la tradition de la grande Révolution.



-12N



Deux temples en un temple. C'est l'honneur des prêtres.

[On me l'accuse de faire] des quêtes. Non; qui conseille de donner ne doit manier. . . .

Quelles précautions [le clergé] prend-il avec] l'argent
des ~~paucres~~ pauvres? Arbitraire absolue. Je [leur] conseille
[de tenir une] comptabilité, de prendre des témoins.

Cela est d'autant plus nécessaire que la base
d'autorité qu'eut le moyen-âge leur manque aujourd'hui.

[Sont-ils] toujours les hommes de l'esprit? Non,
ils produisaient, ils jugeaient; c'était en système
d'ensemble. . . Ils sont devenus semblables aux
laïques par la vie, inférieurs même pour la production
spirituelle; ils n'ont nul droit de réclamer une
confiance supérieure.

Nous, qui n'avons nulle prétention au-dessus
de la nature, nous avons du moins pour nous la
persévérance du travail. Le nôtre est dans les choses, et
dans les idées; le vôtre est relatif aux personnes.

Sous quelle situation avons-nous trouvé le champ
des sciences, le jour que vous l'avez laissé aux laïques?
[Où en étaient] les mathématiques avant Descartes, la
physique avant Galilée, la politique avant Montesquieu
et Rousseau, l'économie avant Turgot? Sont-il
nous à bien fallu chercher d'abord le vrai en soi, avant
de chercher les moyens de populariser le vrai. On n'abrége

13w



« Vous, que pouvons-nous? Halte fatale, inertie fatale. Nous avons cru à la presse, aux formes parlementaires, à la légende, et [tout cela en vain]. Laissez-nous, inertes, nous envelopper la tête, attendre, — Inertes! Non, vous agiriez, [mais] seulement comme poussière, dans le tourbillon du destin. Celui qui se fait chose ne reste point inerte; la fatalité le fait agir comme chose.

On demandait au Germain du Nord: à quoi crois-tu? — Je crois à moi, [répondit-il]. — Tant qu'on croit à soi, rien n'est perdu. — Mais n'est-ce pas là l'égoïsme, l'individualisme, l'impuissance? — Nullément; votre meilleur moi, c'est la France.

Société, solitude! Ni l'une, ni l'autre ne sont comprises. La société, ce n'est pas se dépenser en vaines paroles; si, solitaires et silencieux, vous voulez les mêmes choses, vous êtes en société. Concentrez vos forces, mais pour un but commun.

On se figure qu'on est fatigué; nullément. Peu d'hommes ont agi; peu ont le droit de dire: je suis fatigué. Il faut dire: je suis fatigué de lire les journaux, de causer sur cette lecture, fatigué de café, de salons, etc. Non, vous n'êtes pas fatigués, vous êtes dispersés, divisés et faibles. Soyez un. Ce cours n'est autre chose que la recherche de cette unité!

21/12

« Cette unité intérieure de volonté, et d'esprit, qui me la donnera ? » ~~mais~~ Si je la voulais, fortuitement, c'est que je l'aurais déjà. » - C'est vicieux. Je ne vous demande pas directement de changer l'âme; changer seulement l'extérieur, qui lui fait obstacle, [changer] vos habitudes, vos lectures, vos amitiés, et vos attachements de toute sorte.

Le point sur lequel surtout doit porter le jugement de changement, c'est la famille, et les attachements qui, de près ou de loin, ressemblent à la famille. Là surtout est l'obstacle à l'unité intérieure de l'âme, à l'unité extérieure et d'action. Le caractère incertain et flottant des attachements ajoute à l'indécision de l'esprit; l'homme périt par la dispersion de son attention, de ses forces (journaux, etc.), et la femme y ajoute une dispersion plus grande (salons, spectacles, etc.).

Si elle ne sert pas, elle nuit; point de milieu. Dans la vie vulgaire, elle est l'obstacle; dans la vie forte, elle est l'appui, le salut. La femme ne comporte rien de vulgaire, ni de médiocre. Elle a le sentiment, le besoin, de l'infini et du beau; s'il n'est satisfait, elle tombe très-bas, et elle entraîne. . . .

Elles sont souvent meilleures. . . , n'étant pas viciées de bonne heure, ni par les cadres scolaires, ni par la routine des spécialités, ni par les intérêts mal compris; n'étant pas fatiguées, blâmes par les

événements, les vaines discussions; par ce manège qui tourne sans avancer, cette meule qui moud à vide. Leur fluctuation, leur futilité est un moindre mal. Elles ne sont pas habiles, elles ne sont pas prudentes; voilà leur mérite. Qu'une grande circonstance vienne, ces défauts peuvent disparaître.

Cette circonstance peut venir. Les événements graves viennent à nous, qui atteindront la famille, aussi bien que la patrie. La femme doit y songer; elle n'est point à l'abri, elle peut être atteinte en tout ce qu'elle aime.

Il faut qu'elles attendent et prévoient; qu'elles prennent exemple sur les femmes du peuple, qui sont la providence énergique de la famille, la maintenant, la défendant, ~~et~~ et contre les nécessités, et contre les passions aveugles de l'homme.

L'initiative des réformes intérieures doit venir d'elles. Nul homme ne supprimera les vaines dépenses, n'adoptera la simplicité, le sérieux des habitudes, si la femme n'y consent. La femme, même la moins aimée, est maîtresse là-dessus. Si elle change elle-même dans les choses matérielles, elle prendra action dans les choses morales. Elles ne doivent pas laisser l'homme à l'état indécis, inertes. « Nous attendrons », disent-ils tous, mais si tous attendent, rien ne commencera.



La femme doit exiger beaucoup, sous peine de mépris; surtout l'accroissement du travail. La France ne travaille pas. — Il faut qu'elle exige beaucoup: la diminution de dépense en tous genres, l'économie des forces au profit de la production. — Il faut qu'elle exige encore plus: une forte concentration morale. Plus de force dans le caractère, et se tenir prêts!

« Mais comment obtenir cela? Quel moyen? »
« Nous ne sommes plus au temps de la chevalerie. »
— Avoir foi en soi, croire qu'on le peut, et en être digne. Les hommes qui affectent le plus d'indifférence ne supportent pas le mépris des femmes. Les femmes ont toujours un pouvoir sacré; elles ont toujours l'arme sacrée, l'excommunication (du mépris).

Qu'elles soient pieuses et fortes, dignes et charitables; qu'elles soient fières; elles auront de l'ascendant. Et elles surtout d'aider l'homme à répondre aux deux nécessités du temps: la concentration de forces, l'élargissement du cœur.

Ces deux choses ne sont nullement contraires en pratique: si la femme retient l'homme au foyer, empêche la dispersion de forces, de temps, d'argent, nul doute que la famille ne soit plus riche par ses dépenses honorables. Ceux qui donnent beaucoup au luxe, aux vains amusements, sont pauvres pour la patrie, pauvres pour l'humanité!

130



« Mais quoi, ne voyez-vous pas, au contraire, que la famille trop parfaite détache de tout le reste — Non, Messieurs, ne le croyez pas ! Si la famille est parfaite, c'est qu'elle est une éducation mutuelle de tous ses membres, une initiation du foyer privé au foyer public. Ce n'est pas une famille parfaite, celle où l'homme se montre à ses enfants avare, ambitieux, intrigant. C'est l'initiation du crime.

Vous avez pu douter jusqu'ici, et demander : la famille [est-elle] contraire à la patrie ? Notre grande et sublime époque a tranché la question. Dans les plus extrêmes périls, les captivités, les hasards de la guerre, la famille a brillé comme un principe de force pour l'homme : en Italie, au Samble ... Je ne nomme pas tous les héros, de peur qu'ils ne soient ici. Quelle confiance ne donne pas dans sa foi, son dévouement, celui qui embarque sa famille en de telles chances ! C'a été un caractère touchant de nos dernières guerres, que la famille tout entière fût engagée. Nulle réserve, nulle arrière-pensée ; la foi tout entière. Et aujourd'hui, la famille est engagée dans la persécution ; elle consacre la cause à laquelle elle s'est immolée ; la patrie en est plus sacrée encore.

Ces grandes circonstances ne sont pas encore venues pour nous. Mais si les femmes ne sont pas le

drapeau de la guerre, ils peuvent être le lien de la paix, les médiatrices entre les classes opposées.

L'auteur d'une enquête sur l'Irlande dit que, voulant parcourir ce pays de la famine, il sentit qu'il ne saurait rien s'il n'emmenait sa femme. Seul, il eût été suspecté; mais une femme attire la confiance de la femme; elles ont mille secrets communs; les enfants se groupent autour d'une femme.

Les femmes doivent soulager les femmes, les familles. Seules, elles peuvent, elles savent

Les dames, en ce moment, organisent une société pour les ouvrières sans ouvrage. Messieurs, vous avez une occasion naturelle de profiter, dès aujourd'hui, de nos entretiens. Plusieurs allaient au bal cette nuit, et n'auraient rien fait demain: gardez-vous pour de circonstances sérieuses qui ne vous manqueraient pas, concentrez vos forces. Et pour l'argent, donnez-le, aujourd'hui même, aux dames, qui le distribueront aux ouvrières sans ouvrage. C'est, pour un homme, un bonheur délicat et noble de nourrir et de vêtir une femme qu'il n'a pas vue, et qu'il ne verra jamais.

192

Cours de 1881
4^e leçon.



Mardi 22 janv. 1881

p. 20

Prélude de la leçon IV.
Réunis les deux peuples. La vie et la fraternité.

La vocation : s'étendre, se généraliser par la science
par l'amour, et l'amour du peuple, et l'amour de Dieu.

Ma maison devrait m'y aider : douceur, bon ordre
et solitude... la pureté de mon jeune lit. Et pourtant
ma pensée est trouble. C'est l'effet, d'une santé, sans doute,
du brisement de 93, du changement violent d'études chaque
semaine, de je ne sais quoi, enfin, d'orages que j'ai
dans le sang.

Nul n'est mieux placé pour songer
grande responsabilité. "Si le sol de la terre se perd,
avec quoi salera-t-on ?" grande foule, toute dénuée,
ne sachant même pas ce qu'elle doit désirer; blâmer
surtout, sur l'idée de patrie même.

Ma vocation, leur vocation, voilà le cours.

Je ne suis point un artiste, point un professeur de
lettres, point un orateur qui fixe, moule, la pensée,
répète le même discours; non, j'ai apporté toujours
un enseignement vivant, fluide, et toujours renouvelé.

Pourquoi ? Parce que c'était ma vie. Ma vie,
mon étude, ma parole, trois choses qui n'en sont
qu'une.

J'ai dit chaque jour à ce grand public, qui est la
France et l'Europe, ma pensée la plus intime, la
pensée de l'oreille. J'ai été ici moi-même, encore plus
que dans mes écrits. Dans mes écrits, j'étais lié par la

20th

spécialité du sujet, du temps. dans mon cours,
libre et vivant de ma vie la plus générale.



Nous avons tous deux choses en nous : notre
spécialité d'étude, de profession, et notre pensée
générale où nous nous élevons par moments. Sans
les haltes que nous permet la profession, le métier, nos
tâches de esprit, nous monter à quelque point
de vue général et élevé. Malheur à ceux qui
resteraient toujours en bas, ^{et} ne voyant pas bien le but,
ils rendraient mal le chemin même, et les moyens
d'arriver. On voit de hommes ainsi courbés, brisés,
usés, par la spécialité. Ils courent vingt ans, trente
ans, puis voient qu'ils ont manqué le but.

Ma spécialité, c'est l'histoire, l'histoire
de la Révolution, de la Révolution en 93.

Chaque matin, je suis éveillée par ces tragiques
pensées ; mais le jour se fait, les idées commencent à
dominer l'histoire. Je me reporte à ce cours, à cet
auditoire, aux grandes pensées du temps ; je rentre dans
la lumière.

Chaque, au premier réveil, éprouve ainsi deuse
chose : on pense à son métier, à ses affaires ; puis à
la vie en général.

Élargir son horizon, grandir, universaliser chaque
moment de sa vie, faire que chaque moment ait
un but, c'est à dire, ait sa grandeur, son utilité humaine,
étant spécial et général ; de sorte que chaque jour on
puisse dire : « si la mort vient demain, du moins j'ai »

2-12

rien ce jour.

Cette pensée doit dominer, et la direction qu'on donne à l'enfant, et la direction que le jeune homme se donne à lui-même. C'est une grande misère, que l'enfant n'ait chaque jour qu'une instruction sèche et dure, en vue des résultats futurs, du bonheur futur; et c'est une grande misère que l'étudiant parfois se livre si exclusivement à l'étude spéciale de sa profession future, qu'il oublie, chemin faisant, qu'il est homme, partageant toute sa vie entre le métier et le plaisir, sans rien réserver à la pensée générale de devoirs, de patrie, d'humanité, de passé et d'avenir.



Je me rappelle un prédicateur éloquent qui, dans la même semaine, retrouvait dans trois églises justement les mêmes mots, recevait trois fois le même souffle du Saint-Esprit.

Tei, Messieurs, [ce n'est] point chose d'art; je serais bien insensible à la situation si j'étais artiste ici. Non, c'est ma pensée intime, ma vie, que j'apporte.

Les deux mots que j'ai dits, en deux leçons, ce sont ceux qui me reviennent chaque jour: 1^o le Christianisme n'a pu unir; loin de là. 2^o l'Eglise a élevé un mur entre [les lettrés et les illettrés], créé deux peuples. En prêchant une fraternité théorique dans la servitude, elle a fait obstacle aux efforts de la liberté qui seule eût fondé la fraternité réelle.



Oui, un mur existe;: deux édiculations, deux peuples. C'est là la pensée qui doit troubler tout noble cœur. Et ce que vous respirez librement, en vous sentant enfermés dans une classe, et, dehors, un peuple immense? Non, cela ne peut subsister.

Il faut que nous percions ce mur. Qu'il, devienne civilisé ou que nous devenions barbares, mais soyons uns.

Nous sommes dans une ignorance terrible les uns des autres. Qui savait, à la fin de 1848, que la masse des campagnes était étrangère à la presse, dominée par la légende? Et la séparation a été si longue et si forte, qu'on ne pourrait plus même s'entendre par la langue écrite; il faut la parole qui est la personne même. Il faut l'étreinte d'une main cordiale, les services mutuels; il faut prouver que nous sommes des hommes encore.

Par quoi le rapprochement, le mariage des deux classes est-il possible? Par ceci surtout: nous sommes spéciaux, légistes, médecins, gens d'affaires, calculateurs, ils sont non spéciaux, mais ils ont l'instinct, le sens...

Que ce soit là votre pensée, jeunes gens! Le salut du monde est dans le rapprochement des classes, et ce rapprochement dépend de vous.

Ce n'est pas une idée nouvelle qu'il faut. Il y a bien peu d'idées nouvelles, mais d'idées renouvelées, les grandes révolutions morales se font, non par des idées nouvelles, mais par la force du cœur; ainsi le Christa-

23

même ; ainsi le Bouddhisme.

Vous attendez à vous décider entre les systèmes. Eh ! laissez les tous. Le plus mauvais, si le cœur s'y emploie, devient meilleur. La voix de la fraternité, vous l'entendez de partout.

Le matin, couché encore, vous entendez dans la rue la voix retentissante d'un homme d'une femme, qui se sont levés avant le jour, pour vous apporter les choses nécessaires à la vie. Vous croyez que c'est la voix du commerce ; et moi, je vous dis que c'est la voix de la fraternité.

Dans le quartier éloigné que j'habite, le long d'une grande route, toute la nuit roulant de voitures, un flot de hommes et de choses, qui se dirigent vers Paris. Tous se sont levés quand nous nous couchions, après une journée laborieuse. Le bruit, vulgaire dans le détail, ne l'est pas du tout dans l'ensemble. C'est la voix d'une cataracte, comme on la entend dans les Alpes ; cataracte humaine, incessante et renouvelée, le travail, la vie, la souffrance, les services mutuels, tant d'hommes qui ont pensé à moi, qui, pour moi, se sont levés et s'en vont, dans la nuit et dans l'hiver.

Nous nous levons. Les amphithéâtres, les hôpitaux sont ouverts, les cours commencent, les musées, les bibliothèques vous invitent. N'est-ce pas une noble, une fraternelle hospitalité ? La grande ville vous ouvre à la fois toute initiation. Image grandiose de la plus vaste fraternité intellectuelle qui fut jamais.

240

voyez les Anglais, les Américains à l'Ecole de médecine, voyez les orientaux qui viennent chercher à la bibliothèque nationale les manuscrits perdus dans l'Orient. Les Sarrasins ont renoncé un professeur au Collège de France de leur avoir rendu leur langue oubliée. Qu'est-ce que tout cela, Messieurs, sinon l'appel général de la fraternité?

La patrie, en nous prodiguant son immense maternité, vous dit : « saluez moi de vos frères, je fais tant de choses pour toi, homme de loisir, de d'étude, mais je ne les fais pas gratuitement - le à nos autres enfants. Les hommes de travail profitent peu des bienfaits collectifs de la patrie; l'action individuelle de la fraternité doit les atteindre : ils ne peuvent aller aux bibliothèques le jour, prêtent leur ou l'ivre pour lire le soir. Je tiens le matin en cours, une clinique, sans demander rien; mais c'est afin que, le soir, tu reports à l'indigent malade ce que tu apprends le matin ». [Alciva] [Vous êtes des intermédiaires, les meilleurs de tous. Fils de bourgeois, vous n'excitez pas encore la même méfiance, parce que vous n'êtes pas encore engagés dans les intérêts, et parce que, si vous rendez un service, vous n'exigez point de sacrifice de conscience.

« Vous ne saluez pas ici pour cela, [direz-vous], mais pour faire un métier; il faut nous hâter pour tel examen... » — Vraiment, sont-ce les examens qui absorbent tout le temps? Je le veux croire, et je dis à ces hommes si laborieux : « ce qui ralentit le plus, c'est la précipitation. Etudier chaque jour un détail pour le

25w

FORMALES

répéter demain, sans s'orienter, sans voir derrière ni devant! Grande misère, que l'enfant soit ainsi étouffé par l'enseignement de détail! Grande misère, que l'étudiant n'étudie qu'à la hâte, pour les examens! On forme le mètre, non l'homme.

« Soyons spéciaux », disent-ils. — Mais la spécialité scientifique est-elle forte? Prenez la liste des élèves de l'Ecole polytechnique, et voyez les premiers arrivés; prenez la liste des élèves de l'Ecole normale, soit la grande école née de la Révolution, soit celle de la Restauration; ces générations de temps les plus agités ne sont pourtant pas les moins fécondes. Pourquoi? Elles ont eu un vif sentiment de la vie.

Ce sentiment vivait dans les arts, mais non dans les sciences; pourquoi? Le Corps et la lettre morte ont peu à peu dominé.

Voyez en Allemagne; une nation toute occupée d'examen. Vous avez affaire à un commis de 40 ans, il pense à son examen. Je connais un professeur de 50 ans qui travaille toujours pour un examen.

Si vous voulez que la vie rentre dans les sciences, mettez-y une pensée bienveillante et fraternelle. Les sciences sont faites pour les hommes, pour la société humaine. Cela est vrai surtout de la science. Reprenons chaque science dans la vie, son ensemble et son passé. Prenez, armés de cette étude, entrons, d'un cœur sympathique, dans la société des hommes, dans le sentiment des douleurs, des réalités.

[S'adressant à] ses élèves des sciences se ne pas rester isolés, comme je les vois, partagés entre un examen et un bal.

26w

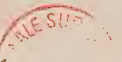
Leur vocation est bien grande; ils sont les missionnaires
de la fraternité.

Voyez dans l'Orient, dans l'Afrique, le médecin
seul ose y pénétrer; ici, il y a des peuples plus souffrants,
dans nos villes, qu'aucun de l'Afrique; le médecin
peut y pénétrer. Et dans nos campagnes si divisées, qui
ramènent l'union? souvent le jeune légiste, [qui peut
les avertir pour leurs procès]...

Que les élèves des sciences médicales et juridiques
voient la société ardente, passionnée, où ils vivent.
Jamais [il n'y eut] plus de talent; voyez la prose,
voyez la musique, le Conservatoire, le plus grand
exemple d'unité; voyez les arts du dessin.

Mettez ensemble l'Europe, et de l'autre côté la ville
de Paris. Qu'est-ce que Munich? Science et impuissance.
Voyez l'immense effort des arts du dessin, le plus malheureux
dans ces derniers temps. Le dernier gouvernement, par
Versailles, créa une foule de peintres, et puis les
abandonna. Là-bas, des efforts désespérés [ont été faits],
un progrès immense [réalisé] dans la couleur, c'est à dire
le sentiment de la vie. Les illustrations de 1800 ne pourraient
plus être recues.

Grand exemple pour les sciences!
Jamais société [ne fut] plus ardente, mais non plus
à la surface, dans la profondeur. [On a fait paraître]
je ne sais quel livre sur la décadence. Moi, je vous dis:
jamais [société ne fut] plus forte au dedans, plus jeune sous une
superficielle vieillie. Je dirais comme à Sival: touchez son regard, et sentez
son souffle. Ardent comme je le vois, tu pourrais brûler le monde.



appelle-tu comment de la vague existence d'enfant
 où tu vécut dans ton berceau, tu es devenu homme !
 Eh bien, autre n'a été ton mouvement historique comme
 société, comme peuple. Écoute ces chants du moyen âge
 pleins de mélancolie et d'aspiration ! Ils appelaient
 non seulement la Jérusalem céleste, mais aussi celle
 d'ici bas. Ils soupiraient pour que la terre vit une
 cité meilleure. Comment as-tu été arraché de cet
 état d'enfance ? Par les besoins, par les intérêts ? Par
 le plus grand des intérêts : la liberté de la pensée.
 L'homme mourrait de faim, sans mot dire, pourvu
 qu'on lui lâchât son cœur, son libre esprit de recherche.
 ... « Prenez le monde, laissez moi mon rêve ! » Mais non,
 c'est là ce qu'on pourrait. . .

Voilà pour tous la base populaire : 1° le
 nouvel autel fondé par la Révolution, autel de justice.
 2° l'intelligence de cette justice par la vraie morale
 héroïque et d'action. 3° la légende d'action. L'histoire
 [est] la corrélation héroïque de ce que le genre humain
 a fait et souffert, et dans l'ensemble du monde, et
 dans la spécialité nationale. Cet autel, ce droit, cette
 Histoire se résument en un mot. Patrie.

La patrie est le monde dans son rapport fraternel
 avec la patrie, l'homme remis en rapport avec l'
 humanité.

Donne moi, que je professe peu de temps ou longtemps, je
 vous dis : subordonner toute idée, tout système à la patrie.
 Avec elle, nous serons tous grands ; sans elle, nous ne serions rien.

Cours de 1851
3^e leçon.

29 Janvier 1851

p. 29
2



Personnalité de la France.

Une belle fatalité pour la France : être unie ou n'être pas.

[Ceci a été] expliqué déjà : 1^{re} leçon, le Moyen âge n'a pas uni et ne peut unir ; 2^e Loin de là, il a fait deux peuples, par deux éducations ; il a fondé d'une manière forte la non-fraternité ; 3^e La presse ne suffit pas à percer ce mur ; il y a fait la parole, l'action personnelle. 4^e Et il faut surtout un changement grave dans nos habitudes ; je vous prie d'être jeunes.

Vous êtes tous les fils de la paix, nés depuis 1815, nés sous la Restauration, fils d'une génération fatiguée, habituée à une aisance, un confort, des jouissances, que vos pères n'ont pas connus. Vous venez d'avoir trente années de paix, et vous êtes nés apparemment d'en avoir trente autres encore. On s'est établi dans sa coque de soie ou de fil, [sans s'inquiéter] ni un ver [est] au fond.

Dès lors, deux parts de la vie : le plaisir et le métier. Le métier le matin, le plaisir le soir, la pensée jamais. — Mais si vous tâchiez de comprendre ce métier, de savoir par où il touche à la science, et peut devenir un art. — Non, qu'importe ? Mon père a fait des affaires, prêté de l'argent, etc ; Je ferai comme lui ; je laisserai dire. Moi, je suis un homme positif. Positif ? Ce mot bien des fois nous a porté malheur. Vers le temps de ma naissance, on disait : assez d'idées,

plus d'idées, la force et le positif, le métier (alors la guerre). Ce positif nous a valu de payer deux indemnités, aux Cosaques et aux émigrés. En 1815, on a dit : le positif, cette fois Nous avons eu apparemment encore trop d'idées Crise sur crise; une seule industrie a fleuri : l'usure. Maintenant, vous dites : du positif, et je ne vois pas sur quel terrain vous marchez.

J'ai vu comment cette France anglaise, par un côté naturel. « Nous avons trop généralisé », disait un de nos hommes spéciaux, « devenus Anglais », [et l'on a pris] les habitudes anglaises, nos le fonds ni la force productrice. Mollesse d'habitudes, d'habitudes plus qu'anglaises. L'Anglais va à cheval; ici, des cabriolets et maintenant des voitures.

Les irritations sociales tiennent moins encore à la différence des fortunes qu'à la dissonance des habitudes. Il y avait moins d'indignation, d'envie, dans les classes pauvres, quand les classes riches avaient des habitudes viriles.

• Mais que faire ? Reviendrons-nous à ces habitudes viriles ? [C'est] difficile; renouons du moins au lieu inutile, diminuons, descendons, avant que la nécessité ne nous fasse descendre; alors au-devant des révolutions. Tout sera facile à ceux qui reprendront la grande pensée de la France du monde.

Le monde demande à la France de garder une personnalité forte.

Cette personnalité a été ébranlée de deux manières.



1° par nos amis qui, touchés de maux trop réels, ont fait prédominer les questions économiques. Chacun, si la patrie est grande, elle nous contiendra tous. Nous ferons tous les sacrifices dans la grande crise. Nous ne serons pas plus égoïstes que les révolutions récentes de Hongrie, de Roumanie.

2° Elle a été ébranlée, cette personnalité de la France par nos ennemis naturels, l'école anti-nationale, les cosaques français. Car, hélas, c'est la décadence de la France depuis 89. . . .

Et bien, voyons, si la France est en décadence, ~~il faut~~ quel remède? — « Un seul, anéantir le cœur. . . » ~~Voilà~~ Le cœur est un très-mauvais organe. Voyez au contraire les polypes, les animaux inférieurs; ils sont bien moins vulnérables, n'ayant pas de cœur. Nous, nous n'en avons pas; faisons la France à notre image. — Voyons, expliquez-vous bien, médecins doucereux. Quoi? Séduire le cœur de la civilisation, Paris? — Non, mais l'amoindrir — Séduire le centre d'action, l'armée, les finances, les affaires étrangères? — Non, mais simplement laisser les comités se gouverner elles-mêmes — Ah! je vous entends; refaire 89? Il y avait dans chaque localité une douzaine de notables, gentilshommes, hommes d'affaires, ouvriers enrichis, qui s'entendaient entre eux. C'était l'entre de Caesars; on trouva que Lyon devait 30 millions. Et aujourd'hui, folies, quand on ferme les yeux.

Voyez l'enseignement primaire: la Convention, qui

31st

le voulait, l'aurait payé par l'Etat; et Louis-Philippe, en 1823, ne le voulant pas, n'eut qu'une chose à faire, le livrer au soin des communes.

Et dans ce moment, voici le perfide raisonnement que font ces notables de province aux paysans rouges pas eux: «C'est la centralisation qui vous tue. Elle est bien contestée! Que vous sert un grand centre de civilisation?» — Tel d'entre eux, par exemple, qui gagne 3000^f par an à prêter à la petite semaine, dit au paysan: «Pourquoi un musée à Paris? Pourquoi la Bibliothèque nationale? Pourquoi une chaire au Collège de France où le premier critique du monde enseigne le sanscrit?» Le paysan ne sait que dire.

«Pourquoi, dit encore l'usurier notable, ces agents comptables de l'Etat?» — C'est vrai, dit le paysan.

— Et nous, nous disons au notable: «C'est parce qu'en 89 on a vu à qui étaient les comptes des notables de province.»

Le monde entier, je le répète, compte sur la France parce qu'elle est centralisée. Qu'elle le soit fort ou peu pour agir fortement, c'est l'intérêt des libertés du monde. La France, avec l'Allemagne, c'est la pensée elle-même, c'est le sejour du monde.

La difficulté est celle-ci: notre rôle est l'humanisation, qui est essentiellement générale, et qui ne nous permet pas de spécialiser autant que les peuples

vous à la spécialité. Voyez en face ces deux
formidables mécaniques, l'Angleterre et la Russie.

La généralisation est une force; ainsi quand
la France et la Prusse font un roulement rapide,
font passer toute la population par la vie militaire.
Mais la généralisation est aussi une faiblesse, lorsque,
n'étant pas de tous, mais de quelques-uns, elle
se trouve opposée à la spécialité. ainsi la Prusse
en face de la Russie, un soldat de 3 ans, devant
un soldat de trente. Néanmoins, la Prusse est
plus humaine, donc plus forte, au total; plus
forte, si elle est unie aux états humains.

Nécessité, belle nécessité de ne point s'isoler,
comme nation; de ne pas nous laisser écraser par
les nations qui cultivent la spécialité au détriment
de la nature humaine.

Spécialités redoutables! Ne nous laissons pas
cependant effrayer par des fantômes. Ne croyez pas
que les choses puissent l'emporter sur l'homme, que
la mécanique vienne à bout de l'âme. Mais nous
rappelons 1815; mais nulle haine pareille aujourd'hui,
pour réunir le monde contre nous. Mais nous rappelons
93 et la terrible contraction de la France ^{sur} elle-même
pour repousser l'étranger. L'étranger alors pesa sur
nous du poids de l'Europe. N'ayant nul embarras
chez lui, il combattait de deux mains contre la France.
Aujourd'hui, c'est tout le contraire. Tout est

libre, quand ils ont un pied sur la Pologne, sur
la Hongrie, sur l'Italie ? La France a les vœux
du monde. Tout ce qui n'appartient pas aux deux
grands mécaniques, l'Angleterre et la Russie, est
Français de sympathie, et veut que la France soit
forte. L'Amérique vous dit: soyez forts; le Canada
vous dit: soyez forts. Le monde entier vous prie
de l'être, vous attend, et compte sur vous!



Encore des attaques: capucins, jubilé. —
Baue recte. — Comment parler au peuple?

Cette chaire est attaquée de deux manières, et par des gentils hommes, écrivains d'un heureux génie, qui ont trouvé moyen d'unir la Régence et Loyola; et par des capucins; prédications à grand bruit, devant des personnes simples, ignorantes, dans des localités lointaines.

Maintenant, que veulent-ils? Est-ce bien pour le salut de ces vieilles femmes que ces capucins se démenent? Ces journalistes pensent-ils avoir une action sur le faubourg St Germain? Non: et en haut, et en bas, ils savent que leur attaque est vaine. Enfin, est-ce haine aveugle contre un des plus persévérants travailleurs de ce temps? Veulent-ils briser cette chaire? A quoi bon? Ma plume n'en serait pas brisée.

Non, non; tout ceci est un signe. La meute d'abolé à l'air, au vent, avant la chasse.

En 1843, lorsqu'on eut mis la main sur l'ensei-
 gnement, on aboya ainsi à nous. Le roi n'avait pas encore fait son voyage à la Trappe, mais on voyait venir les choses. Nous répondîmes alors, et la France fut avec nous.

Mais ici, voici une persécution nouvelle. On aboie à nous, et l'on frappe ailleurs. Ces hardies du Collège de France favorisent, appuient des demandes de destitution.

35_v

On pleure, on gémit contre nous aux prières du jubilé,
et l'on ne se console que en obtenant.



Combien de maîtres d'école demandez-vous
cette fois? [Vous en avez déjà 8 titus] 7000 sur 32000.
Mais où vous arrêterez-vous? Le maître d'école
lui-même, et le plus soumis, est une révolte vivante
contre le prêtre. Entrez dans son école: toujours inno-
cemment suspect; il n'enseigne rien que la révolte,
les mathématiques, science toute nouvelle, qui enseigne
que 3 font 3, la cosmographie, si contraire à la
religion, que, par là seul, une autre religion a
commencé. Que serait-ce, s'il enseignait les notions
indispensables de lois sous lesquels il vit?

Peut-il se défendre, ce maître? Hélas! non;
il est très-occupé, très-solitaire, marié, souvent
accablé de famille. L'autre, homme du monde, va,
vient, court, fait des visites, voit les gens influents,
riches, dîne chez eux; il vit avec les honnêtes gens.
Il n'a rien à faire, sauf des visites et des confessions.

Ainsi, par les rapports de société, il attire
les riches, et les pauvres pour l'universalité de l'éducation
religieuse, par des livres à vil prix, et même donnés
pour rien, par les images.

« Qui vous empêche d'en faire autant? Rendez
leur guerre pour guerre, attaquez qui vous attaque ».
— Où les attaquer? Ils n'~~ont~~ existent plus comme

3612



doctrines, ils ont déserté le fond, les questions vitales. Ils n'osent plus souffler un mot de christianisme. La foule, ils l'occupent d'accessoirs payers; au monde plus élevé, ils donnent des généralités vagues ou des équivoques.

Vous êtes devenus fuyants; vous évitez les questions essentielles du christianisme, pourquoi? Pour prolonger une équivoque: que le christianisme et la Révolution (la Révolution tant maudite de vous), font la même chose. On arrange la transition nouvelle; on prie le pour et le contre: «il y toujours», ou «il n'y aura pas toujours de pauvres.» L'arrangement est facile, si l'un et l'autre parti cache son drapeau, si l'un et l'autre se renie, se suicide. Seulement, de deux côtés, c'est la mort.

Je ne puis vous attaquer, parce que vous êtes absents de vous-mêmes, que vous n'êtes plus vous; et tellement, que pour attaquer notre dogme, il faudrait que je le refuse. Non, la polémique est passée. Le temps demande autre chose. Ministres de la science, nous devons avancer. Faudrait-il que toute science nouvelle et vivante arrêtât son progrès pour disputer avec les morts?

Jamais je n'ai conseillé la polémique; j'ai seulement maintenu ma ligne; mais jamais je n'ai conseillé de mettre la polémique dans l'enseignement. L'infame est sacré; l'ignorance respectable; il serait

indigne de lui imposer de haines. N'imitons pas
en ceci nos ennemis. Ni l'enfance, ni la foule ne
se soucient de nos éternelles disputes. « chose étonnante,
dit-on, l'enfant est triste, il s'ennuie, l'homme
moderne est mélancolique ». — Pourquoi ? Vous le
nourrissez de disputes.

Je conseille aux jeunes gens d'être très-peu disputés,
mais non tolérants. La dispute émeut les forces de
l'esprit ; il faut le nourrir d'autre chose que de
négation ; ~~la~~ la négation est utile seulement si elle
aide à trouver l'affirmation qui lui est contraire.

En oct. 1847, un jeune homme, qui avait trouvé
dans son cœur une grande pensée, causait avec moi
des formes où il la présenterait. Je lui dis : « pour
Dieu, point de polémique ! Vous avez une réalité
féconde, n'y mêlez pas d'ombres. Restez dans votre
paix, dans votre sainteté. « L'esprit de contention
n'est point celui des enfants de Dieu » Tout le fond
de la vie vivante et de la vie vraie est dans ce
beau mot de Rieckert : bauw recht, bâtis bien,
construis, édifie ! Ne voyez-vous pas le grand édifice
des siècles bâtissant, dans la paix, comme bâtit la nature.
Le robuste d'édifice monte, et à mesure qu'il monte, il secoue le
vieux, le pousse, souvent sans savoir ni vouloir. Vous savez bien
les règlements de police sur les vieilles maisons qui gênent la
voie publique ? Il est défendu de les réparer, il leur est permis de
tomber ; on replâtre, on repeint, on remédie du dehors. Le coup de
grâce, c'est qu'il se fonde une maison neuve à côté.

Cours de 1851
8^e leçon.

39

Comment porter au peuple? Par la foi. Héritage
populaire: le vieil. Israël.



Comment arriver au peuple? Il le faut, nous étouffons.
Notre parole s'éteint, s'émousse, en tombant sur ce
monde élégant et doux qui n'a pas besoin de la foi.
Ces qui ne souffrent point, qui prennent légèrement
la vie, la pensée, reçoivent la vérité volontiers, volontiers
l'aveux, ils ne saisissent rien fortement.

Derrière ce monde poli, aux surfaces brillantes et
froides, j'ai vu un vaste monde, ardent, habitant, rude
et barbare, un monde qui contient l'orage, qui aspire
le souffle, le bruit. Mon sujet, c'est d'examiner
comment j'atteindrai ce monde.

Cent barrières entre lui et moi. La première, c'est
la défiance: l'honnête homme en habit noir lui
inspire plus de défiance que le fripon en sabots; il ne
sait pas par quels travaux j'ai acheté l'habit noir.
L'autre barrière, c'est la différence de langue...

La langue communique toutes, me ferai-je entendre?
Lui parlerai-je d'intérêts? Oui, mais ce n'est pas
assez; il ne s'est pas fait pour intérêts, il essaierai-je
l'amusement?... Ou d'action; ils disent: c'est par
amour! Non, la priance que vous aurez sur le peuple
tiendra à l'opinion qu'il aura de votre foi.

[Voici] donc deux questions identiques: comment
donneriez-vous au peuple foi et confiance? Quelle foi
avez-vous?

Nous n'atteignons pas le peuple parce que notre foi

n'est pas assez précisée encore ; [elle a été] obscurcie
aux derniers temps par diverses écoles qui croyaient avoir
changé la face du monde, et qui ont péri.

L'Europe n'y a fait que très-peu d'attention.
Pourquoi révoque-t-elle la France? Par la Révolution, dont
elle suit l'esprit, dont elle copie les lois. Causinons donc
quelle fut la morale révolutionnaire, celle du XVIII^e siècle.
La Révolution fut trop occupée pour poursuivre la
métaphysique. Était-ce utile? Oui; elle a bâti sur
une pierre mouvante et non fondée encore.

La morale de la Renaissance est vague et peu
fixée. Un seul mot, de Rabelais et de Montaigne
à Rousseau : Revenez à la nature. Mot touchant,
lorsqu'il fut dit devant une barbarie si dénaturée,
au pied du bûcher. Le grand, le puissant prophète de
la Renaissance, trouva, comme Ezéchiel, Rabelais,
a trouvé le nom du monde : Antiphysis, l'anti-nature.
Donc le mot moderne, c'est : revenez à la nature.
Quelle nature? La volonté; thélème, dit Rabelais. « L'homme
dit-il, dans l'abbaye de Thélème, qu'on fonde ici la
foi profonde ».

La volonté a deux faces, et la nature a deux
faces. Molière, Voltaire, n'en voient qu'une. Rousseau
même n'éclaircit pas l'équivoque. Suivre la nature, dit-il,
dans la nature il y a la pente naturelle; mais il y a
aussi l'hérésie contre la pente naturelle.

L'homme est né un être artiste; l'art, l'effort,
sont dans sa nature, sont sa vraie nature; et il n'atteint
le profond de sa nature que quand il emploie à la

40w

dominant, lorsqu'elle n'est plus pour lui une tentation, mais un instrument.

Tout cela a apparu bien mieux dans le monde réel que dans les théories des philosophes, lorsque des peuples entiers ont apparu des héros : l'Angleterre, héros du travail, la France, héros de la guerre, l'Allemagne, héros de la pensée. On a vu que l'héroïsme était la nature même de l'homme, et non son contraire. Une morale nouvelle est née, inconnue au moyen âge.

Le monde moderne est un héros, un héros de production, un ouvrier héroïque. Chaque homme, dans le monde moderne, doit produire héroïquement, donner son maximum d'action. Par quel moyen ? Par une bonne économie, un sage équilibre des forces.

Et l'abstinence ? Que devient-elle ? Elle l'abstinence n'est ni bonne, ni mauvaise de soi. Elle est bonne pour celui qu'elle aide à produire, elle est mauvaise pour celui qu'elle empêche de produire. Sous la plupart des hommes, l'usage moyen des choses est favorable à l'énergie.

Quels de problèmes tranchés par une vie simple et forte ! Combien la fraternité est plus facile ! Kossuth, dictateur, se fait scrupule sur le prix du vin. Secair envoie tous les mets aux hôpitaux. Mille difficultés économiques insolubles sont bientôt résolues pour les hommes qui ont en eux une grande richesse.

La Révolution n'a point assez pris ceci, elle a

CH-2

suiwi trop docilement le XVIII^e siècle. Si Bayle, ni
Vergniaud, ni Robespierre, n'ont donné à l'homme
d'autre but que le bonheur

"Et vous, dira-t-on, pendant 30 ans de réaction,
comment n'avez-vous pas formulé la morale nouvelle,
la morale héroïque?" — Pourquoi? Hélas! Le nouveau
clergé n'a pas été exempt de défauts de l'autre;
les gens de lettres ont été moines... d'esprit; ils n'ont
pas mis assez leurs cœurs en commun, ~~les~~ uns, hommes
d'énergie cherchant le beau pour le beau, non pour
le vrai, les autres cherchant le vrai pour le vrai, non
pour la fraternité.

Vous avez trouvé bien à faire, et en Histoire, et
en tout; le travail solitaire nous a absorbés; les
jours ont poussé les jours. Ajoutez la préoccupation
immense de cinquante dernières années: en 1800,
sécheresse affreuse, réaction byzantine commencée par
les martyrs; puis l'aigre guitare de la Restauration,
l'intolence de M. de Maistre donnant le knout à la
philosophie; la nécessité d'opposer l'histoire à la phrase;
l'affaiblissement, hélas! du sentiment de la patrie;
l'égoïsme cosmopolite qui dit: la patrie est là où
je suis bien. Heureusement, ce siècle se tue tout à l'ine
par l'autre.

Revenons à ce que rien n'a pu tuer, à ce que le
monde sait, invite, à la Révolution, à la vraie morale
révolutionnaire que la Révolution n'a pas su, à la morale
héroïque qui enseigne qu'en tout homme la vraie nature
est l'héroïsme.

42v

"Quoi, dira-t-on, enseignerons-nous la vie des héros à ceux qui doivent languir dans une condition obscure, aux victimes du travail?" — Pourquoi non? D'abord, il faut que la France soit guerrière. Ainsi le veut, le demande le monde; c'est la garantie de sa future liberté. On ne peut faire que les hommes n'admettent ceux qui donnent ce qu'on ~~continue~~ estime le plus, la vie, qui donnent leur vie pour leurs frères. Je ne craindrai pas d'enseigner au travailleur, à l'ouvrier, au paysan, la vie des héros, si ce sont les héros du devoir, non de la fortune. Vous savez le mot le mot de Virgile: enfant, d'autres pourront l'enseigner le succès; de ton père, apprends la vertu, apprends l'effort et le combat!

Messieurs.



Le Collège de France est la seule porte par laquelle je communique avec la vie. Je vous charge de ma défense. Moi, je ne répondrai pas. Vous avez vu et entendu, témoignez.

Je n'ai point de parti. Pourquoi? Parce que dans l'histoire j'ai vu l'histoire, rien de plus. J'ai voulu être vrai; mais qui veut la vérité? J'ai peu de popularité. Pourquoi? Parce que j'ai subordonné la question des intérêts à la question de l'âme, convaincu que toute réforme économique ou autre serait inutile, sans un accroissement de forces de l'âme.

Je n'ai

43_N





Je n'ai point d'école. Pourquoi ? Parce que je n'ai pas sacrifié l'importance des formules, parce que je n'ai voulu asservir aucun esprit, mais au contraire le affranchir, lui donner la force vivante qui fait juger et trouver, développer la faculté d'invention.

Est-ce à dire que je suis ~~le~~ seul ? Point du tout, je suis multiple. Ma foi a ébranlé dans le cœur, évoqué des âmes. D'autres ont été applaudis ; moi, j'ai été cru. Que je meure demain, si Dieu le veut ; je n'ai nulle inquiétude. Je vois ici même plusieurs de ceux qui suivront mes voies, non pas plus sincèrement, mais avec plus de grandeur et de jeunesse d'esprit.

Une foule d'hommes ébranlés m'ont dit en sortant du Collège de France : nous recommençons de croire à la vie. Nous n'avons rien appris ~~de vous~~, seulement notre âme absente est rentrée en nous.

On dit que la foi n'est pas ici ; mais où donc est-elle ? La foi se manifeste, non pas tel élan oratoire dans des discours appris par cœur et répétés douze fois, non dans telle gestulation de mines, telle exultation calculée ; elle se montre dans la persévérance harmonique des travaux, des efforts, dans une œuvre conséquente à elle-même, poursuivie dix ans, vingt ans, sans se démentir.

Attendez de semaine en semaine ; je n'y répondrai pas.

La violence de l'esprit de mort ne l'affermirait et

m'assure qu'ici est l'effort de vie . . .

On me loue dans certains journaux, et toutefois, en avouant que je n'ai aucune foi; j'ai un immense talent, mais enfin, je ne crois à rien. Voilà ce que disent mes amis; et que diraient mes ennemis?

Vous voyez, voilà l'unanimité; le cercle se ferme. . . . " Au fait, c'est un homme seul, n'ayant que des rapports indirects avec la presse, nul rapport avec les salons, encore moins avec le monde politique. Qui empêche de l'accabler? Tandant qu'il est dans la poussière des archives de 93, comme cet antiquaire roumain qui passa vingt ans dans les catacombes, fermons les sur sa tête, ces catacombes, jetons vite la terre sur lui, étouffons-le dans son œuvre. Il a voulu vivre avec les morts, qu'il y reste, et meure aussi! "

(Ici la lettre du 14 février 1851.)



45v

14 février 1851.

p. 46
9

Monsieur,

Recevez mon remerciement cordial pour les paroles sympathiques que vous m'adressez à la fin de votre article sur le Collège de France; mais permettez-moi de vous dire que votre article est loin d'être une défense, comme vous paraissiez le croire, contre les attaques dont mon cours est l'objet.

L'honneur, l'écrivain, le maître, vous n'en accordez pas moins à ses ennemis autant et plus qu'il se demandent. Vous leur accordez : 1° que le professeur se croit à rien du passé; 2° qu'il n'a pas de méthode; c'est un pamphlétaire mordant, coloré, etc., mais nullement ^{un} professeur d'histoire, et encore moins un professeur de morale.

Ces concessions sont graves lorsqu'elles sont faites dans un journal justement autorisé, et lu d'un public immense, lorsqu'elles viennent certainement à votre insu et contre vos intentions, appuyées ce concert d'accusations violentes et savamment combinées dont retentissent et les chaires, et les journaux du clergé et de l'aristocratie.

Pour tout autre moment, je ne vous eusse adressé aucune réclamation. La circonstance actuelle m'en fait un devoir.

« Le professeur, dites-vous, ne croit à rien du passé. » Le lendemain de la Révolution de février

462

le premier usage que j'ai fait de la liberté nouvelle
 et de la chaire qu'on nous vendait, ce fut de
 rétablir la base religieuse sans laquelle je crois
 qu'aucune révolution politique ou sociale n'a
 [chance de subsister]. Et cette base, je la cherchais,
 non dans un vague sentiment religieux, mais
 dans une source positive : la perpétuité de
 l'ad~~hér~~^{hésion} de dévouement continuée de
 religion en religion, établissant que nulle n'est morte,
 que chacun a laissé un dogme vivant qui subsiste
 encore.

« [C'est encore, dites-vous, un] pamphlétaire mordant,
 capricieux, qui foudroie son ennemi, le déchire, etc.
 — [Il n'y a en cela] nul caprice; mais [j'y ai été]
 forcé. Lorsque les journaux ecclésiastiques, non
 contents de falsifier et de défigurer nos leçons, ont
 avancé des faits matériellement faux (par exemple
 que j'ai fait des quêtes au Collège de France), j'ai
 dû les suivre sur le terrain de leurs attaques.

Ces attaques, lancées d'abord dans leurs
 journaux, se répètent dans la chaire, à l'occasion
 du jubilé. La police n'existe point pour la chaire
 ecclésiastique. La diffamation, interdite ailleurs,
 y est tout à fait permise. ~~Ce red~~

Ce redoublement de haines, de clameurs, cette
 fausse agitation nous traient insupportables, si nous
 n'avions pas vu la même scène jouée en 1843

4725

Depuis le célèbre article de M. Guizot dans
 la Revue française, le ^{clergé} ~~général~~ comprenait
 les avances qu'on lui faisait, et voulait en profiter.
 Il criait et se plaignait pour obtenir davantage.
 Pour l'apaiser, il ne fallait pas moins que lui l'école
 l'enseignement. Nous mîmes en lumière cette
 œuvre de ruse; le Journal des débats se mit
 avec nous; le gouvernement recula. Ce ne fut qu'en
 1847, qu'il céda et nous l'évra.

La nouvelle comédie de 1851 n'est pas sans
 analogie, mais on est bien plus hardi, et l'on
 espère davantage. Sur 32 000 maîtres d'école, 7000
 ont été frappés; plusieurs professeurs l'ont été.
 Ce n'est pas assez; que faut-il? Chaque fois
 que nous entendons ce glapissement de vautours,
 ces durs pleurs de crocodile, nous comprenons à
 merveille qu'il faut une nouvelle proie.

Nous devons prier nos amis (vos paroles
 sympathiques m'autorisent à vous compter pour
 tel) de ne pas venir en aide, par des concessions si
 faciles, à ceux qui déjà ont contre nous tant de
 chaires et de journaux, d'influences de toute sorte.

Cette fois, le clergé paraît s'être divisé
 les rôles. Pendant que le corps principal, intègre
 proscripteur, sollicite l'écrasement total des libertés
 de la pensée, d'autres, avant-garde légère, enfants
 perdus, qu'on peut toujours désavouer, se glissent

dans nos journaux, on même hasardent en chaire
 les premiers mots d'un catholicisme socialiste qui,
 demain ou après, permettra au clergé de dire: « nous
 étions socialistes. » Cette fois encore, la Révolution,
 ordure, se ~~relèvera~~ réveillera garottée et bénie.

La situation est telle, Monsieur, et j'ai dû
 parler. Le monde a les yeux fixés sur la Prusse.
 Le sens éminemment pratique dont ce journal
 a fait preuve jusqu'ici fait demander le parti
 qu'il suivra dans telle circonstance que l'on peut
 prévoir.

La Révolution de Février est restée inutile
 parce qu'elle dépendait (?) de nos fautes diploma-
 tiques et financières. Elle n'a touché ni la justice,
 ni l'église. Une Révolution s'abjure elle-même
 s'abdique et se juge indigne, quand elle est
 dans cette coupable indifférence pour la double
 base qui peut seule fonder, sur le droit et l'équité.



49_v

Nulle base d'éducation ou ~~de~~ de littérature populaire que la patrie elle-même. Mais tout cela longtemps impossible. Enfin la philosophie française et la Révolution française affranchit, même l'étranger.

Nulle formule d'enseignement hors de l'Histoire de la patrie.

Qui suppléerait à cela ? Quel système, quelle théorie d'intérêt ? Nul intérêt qu'avec elle.

La plupart des systèmes ont l'air de bâtir hors du sol de la France, en l'air. « Newton a trouvé pour tous [la loi de l'attraction universelle]; eh bien, nous trouverons l'attraction sociale et politique pour tous. » — Cette indifférence d'une loi commune pour la nature impersonnelle est justement son infériorité. Vous, au contraire, vous avez cette supériorité de vous différencier profondément les uns des autres, de vous personnifier, d'être des personnes, de développer votre personnalité individuelle dans le mouvement d'une personnalité nationale. Chaque nation est une sphère d'action progressive, une éducation. Nulle question économique ou autre ne peut être ~~ou~~ traitée sans examiner pour qui elle l'est.

Point de solution possible dans cette énumération de l'idée de la patrie. Elle vient de la préoccupation des intérêts ; elle vient aussi d'une bonne source, de la solidarité croissante des peuples qui est mieux sentie.

La leçon est celle-ci, la première leçon pour un peuple.

502



de vos frères ?

Que signifie cette préoccupation exclusive des questions économiques qui font oublier les autres.

Inutilité de longue écriture, mais non parlée. . . .
Plus facile par la parole. . . .

Rien ne remplace la parole ; elle s'explique par le geste et le regard. C'est la personne elle-même. Elle prévient la défiance : on se défie de ce qui est écrit ; elle permet de varier, selon les besoins, de donner les solutions pratiques et de bon sens. Parler, mais discuter peu ; pour les longues discussions, le fil logique se file mieux par écrit. Il faut de la simplicité, du bon sens, du cœur, des paroles simples, fortes, chaleureuses, qui mettent la chose plus haut, l'élèvent dans la fraternité.

On se fie volontiers aux jeunes gens. L'effet, ils sont désintéressés ; « non désintéressés du plaisir... » j'en suis sûr. Je les admire, non pas au nom de l'ascétisme, mais au nom de la patrie, d'établir une bonne économie dans l'emploi de leur force. Ils ont le sentiment de la vie et le besoin de la vie ; cela est de leur âge ; qu'ils se tourmentent aux grandes choses. Vous êtes un clerc, jeunes gens, désintéressés, sans esprit de corps, songez les hommes de l'esprit !

Que signifie cette préoccupation exclusive des questions économiques, qui font oublier les autres ? Elles ne sont pas les premières. La première, c'est celle du dévouement qui les simplifiera toutes.

5-6

Un des hommes de la Révolution avec qui j'éprouvais le moins, a dit une belle parole : « qu'il importe d'être riche ou pauvre ! Le riche est distributeur ».

Nous l'avons vu dans ces jeunes révolutions du Danube :
 ... « si vous nous donnez la moitié [des terres], nous vous dédommagerons en cultivant gratuitement ce qui vous reste. »

Quand la patrie sera grande au dedans et au dehors, tous auront leur place au soleil.

Allez, jeunes gens, parlez, marchez au devant de l'égalité. La patrie est surtout en vous !



53

13M

